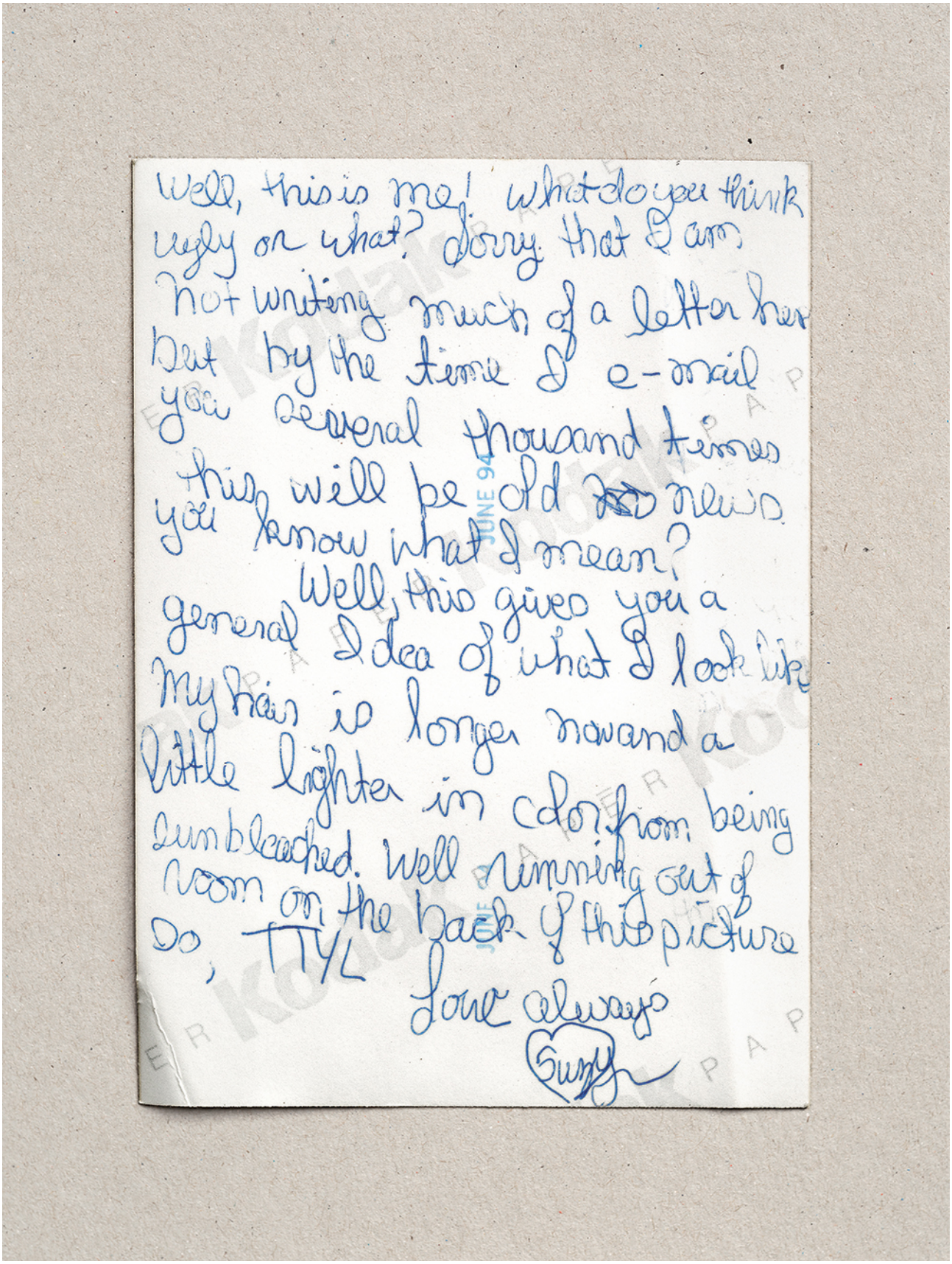


© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Back of Suzanne Lyall's portrait, Suzanne's handwriting, Ballston Spa, NY, 2014

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Upstate NY, 2014 • Suzanne Lyall, Reprinted and altered from the Lyall's family archive, 2016

SOMMAIRE

INTERVIEW	18
SUISSE ROMANDE	28
SUISSE ALÉMANIQUE	76
TESSIN	118

PHOTO-THEORIA

Webzine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine

Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria est un site de ressources pédagogiques créé en 2011 et un magazine en ligne depuis 2015. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian (1969, CH) est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art dès 2012 et a notamment publié des articles dans *art press*. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image à l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey – CEPV depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR de 2008 à 2015. Dernier essai : " Réflexivité dans la photographie contemporaine ", Photo-Theoria, janvier 2016 (en ligne : http://phototheoria.ch/up/reflexivite.pdf).

→ Pour consulter tous les comptes rendus d'expositions : http://phototheoria.ch/up/expositions.pdf
ou (re)lire les comptes rendus de publications : http://phototheoria.ch/up/publications.pdf

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Suzanne Lyall, Reprinted from the Lyall's family archive • Scan of Suzanne Lyall's letter, Ballston Spa, NY, 2016 • Upstate NY, 2014

Couverture – Virginie Rebetez. Out of the Blue

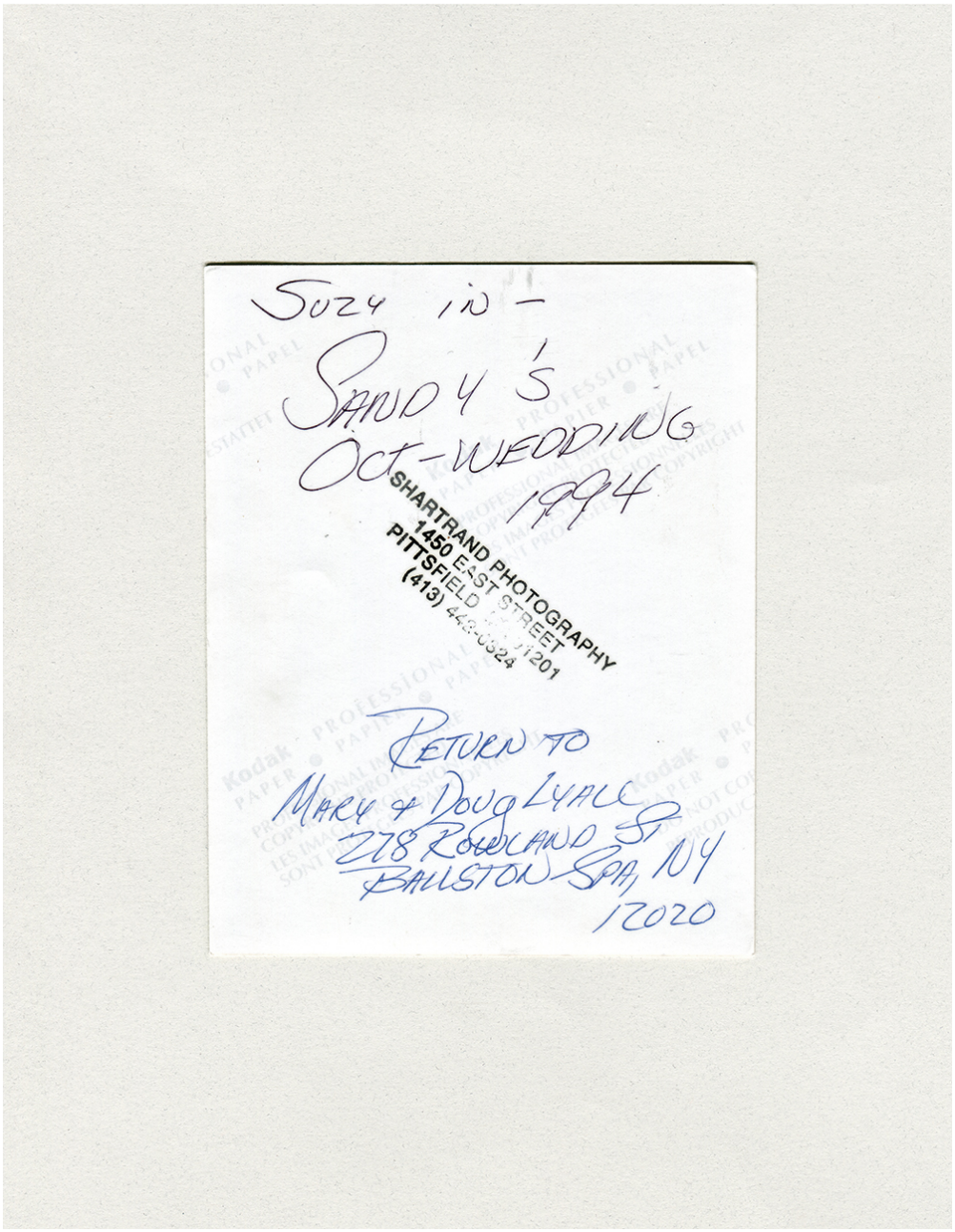
Dans ce numéro 13 de Photo-Theoria, je vous invite à découvrir le passionnant livre de Virginie Rebetez, *Out of the Blue*, édité cet automne par Meta/Books. L'entretien que j'ai eu avec l'artiste avait notamment pour but de comprendre le long processus qui, de juillet 2014 à septembre 2016, a permis de réaliser cet ouvrage complexe sur la disparition, le 2 mars 1998, de Suzanne Lyall, née le 6 avril 1978 dans l'État de New York. Face au vide tragique laissé par son absence, les portraits de la jeune femme ainsi que ses effets personnels ont pris une grande importance pour ses proches, mais aussi pour les personnes impliquées dans les nombreuses recherches (police, médiums dotés de clairvoyance, etc.). L'affaire est toujours ouverte. Le livre de Virginie Rebetez opère un déplacement de l'enquête à l'art en proposant un portrait de Suzanne ouvert sur les possibles : invisible, inaccessible, la jeune femme est pourtant omniprésente. La publication propose un aperçu du vaste ensemble de photographies prises par l'artiste, d'images tirées de l'album familial, de documents officiels liés aux recherches ou d'objets personnels. Fascinée par les usages multiples des portraits de Suzanne, l'artiste nous invite aussi à une intense réflexion sur la photographie.
Nassim Daghighian

Virginie Rebetez (1979, CH) est diplômée de la formation supérieure en photographie à l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey (CEPV) en 2005. Elle obtient son bachelor en arts visuels en 2008 à la Gerrit Rietveld Academie, Amsterdam, avec ses projets *Flirting with Charon* et *Infangstrasse 12*. En 2009, elle séjourne à Los Angeles, où elle réalise *Visiting Jane*, sur d'anciennes scènes de crime où des corps non identifiés ont été retrouvés. En 2013, l'artiste est en résidence Pro Helvetia à Johannesburg, Afrique du Sud, où elle réalise deux séries : *Tokoloshe*, un travail sur le monde invisible et la sorcellerie (Prix Focale de la Ville de Nyon en 2013) et *Under Cover*, en lien avec les rituels funéraires (Mention spéciale du jury du Prix Leica au 29e Festival International de Mode et de Photographie à Hyères en 2014 et exposition personnelle à la Galerie Christophe Gerber, Lausanne). En 2014, Virginie Rebetez est choisie par le Canton de Vaud pour une résidence de six mois à New York et elle reçoit la bourse de la Fondation Leenaards. Son travail a été présenté aux Swiss Design Awards en 2014 et 2016.
www.virginierebetez.com

→ Virginie Rebetez, *Out of the Blue*, Meta/Books, Amsterdam, 2016, éd. Delphine Bedel ; textes : Frédérique Destribats, Elisa Rusca, Simon Karlstetter.
Vidéo sur le projet (anglais) : https://www.kickstarter.com/projects/1819685745/out-of-the-blue-the-book-a-portrait-of-a-missing-g/description

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Helicopter view from the initial search for Suzanne Lyall, conducted by The State Police Troop G, Loudonville, NY, 1998

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Suzanne Lyall's corsage, handmade by Mary Lyall for Sandy Lyall's wed-ding, Ballston Spa, NY, 2016

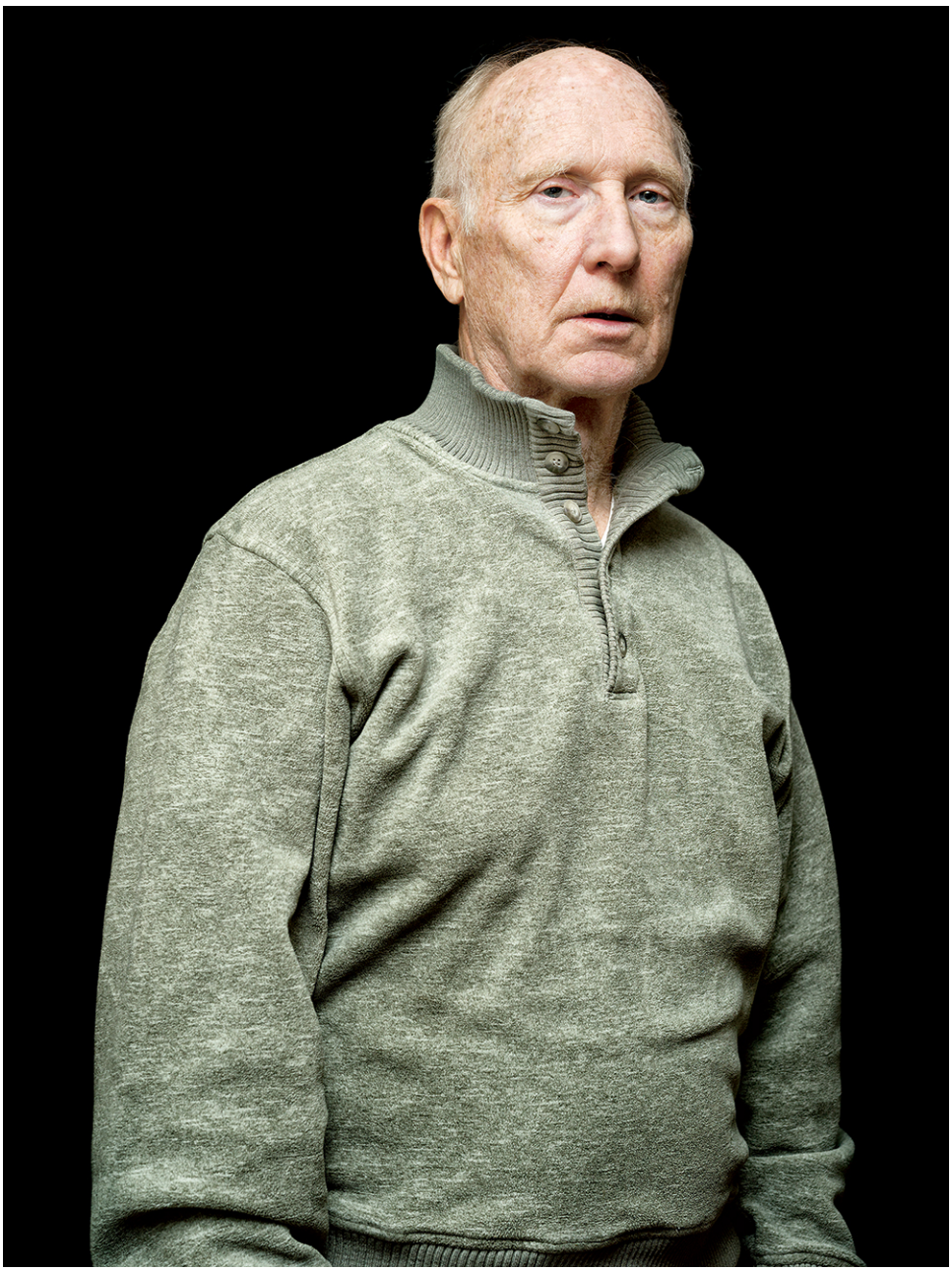


© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Scan of back of Suzanne Lyall's portrait, used by either the press and/or the police and/or psychics, Ballston Spa, NY, 2014

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Upstate NY, 2014

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Upstate NY, 2014

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Upstate NY, 2014



© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Doug Lyall, Suzanne Lyall's father, Ballston Spa, NY, 2014

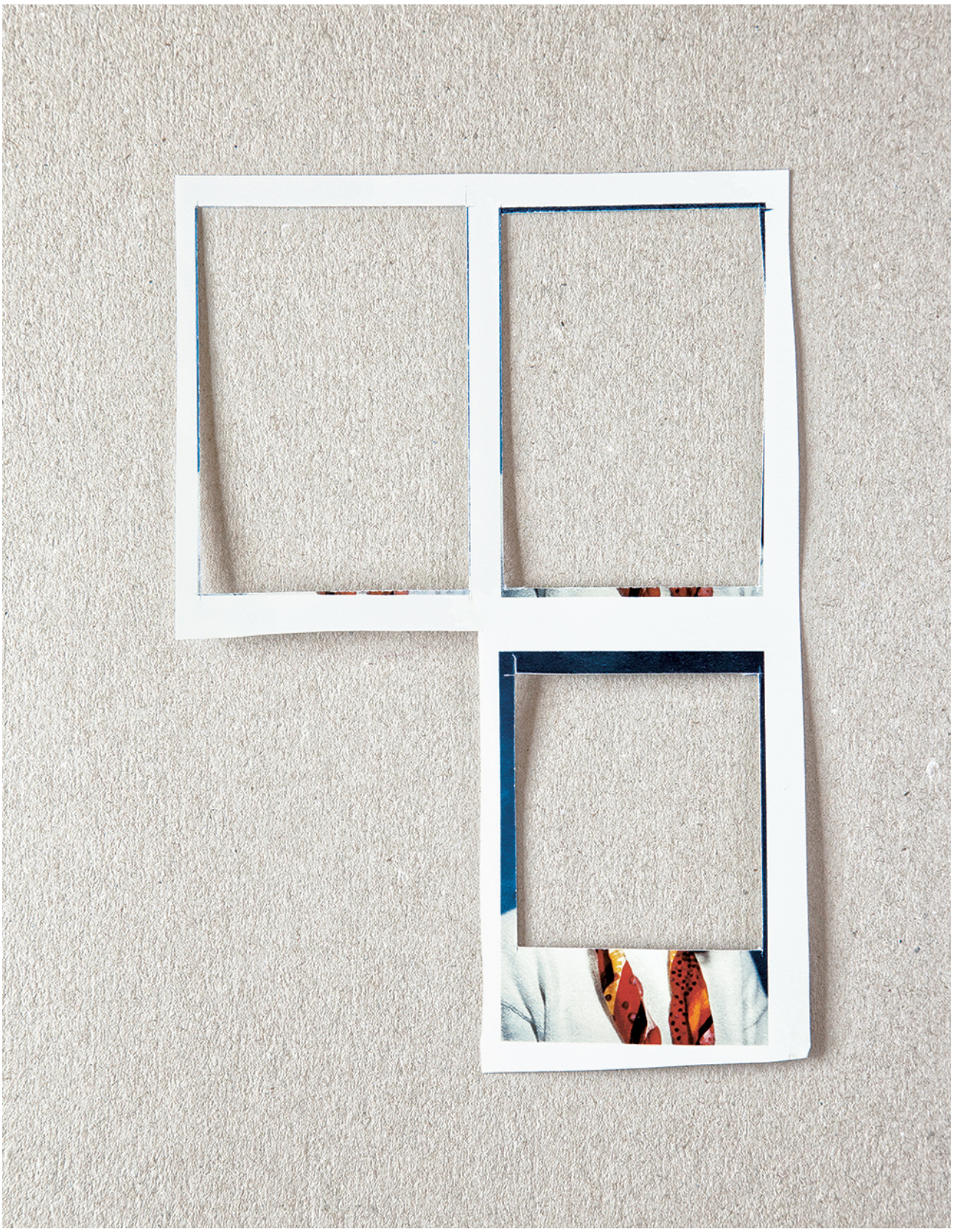
© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Mary Lyall, Suzanne Lyall's mother, Ballston Spa, NY, 2014

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • The Lyall's garden, Ballston Spa, NY, 2014·

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Suzanne Lyall's jewelry, Ballston Spa, NY, 2016

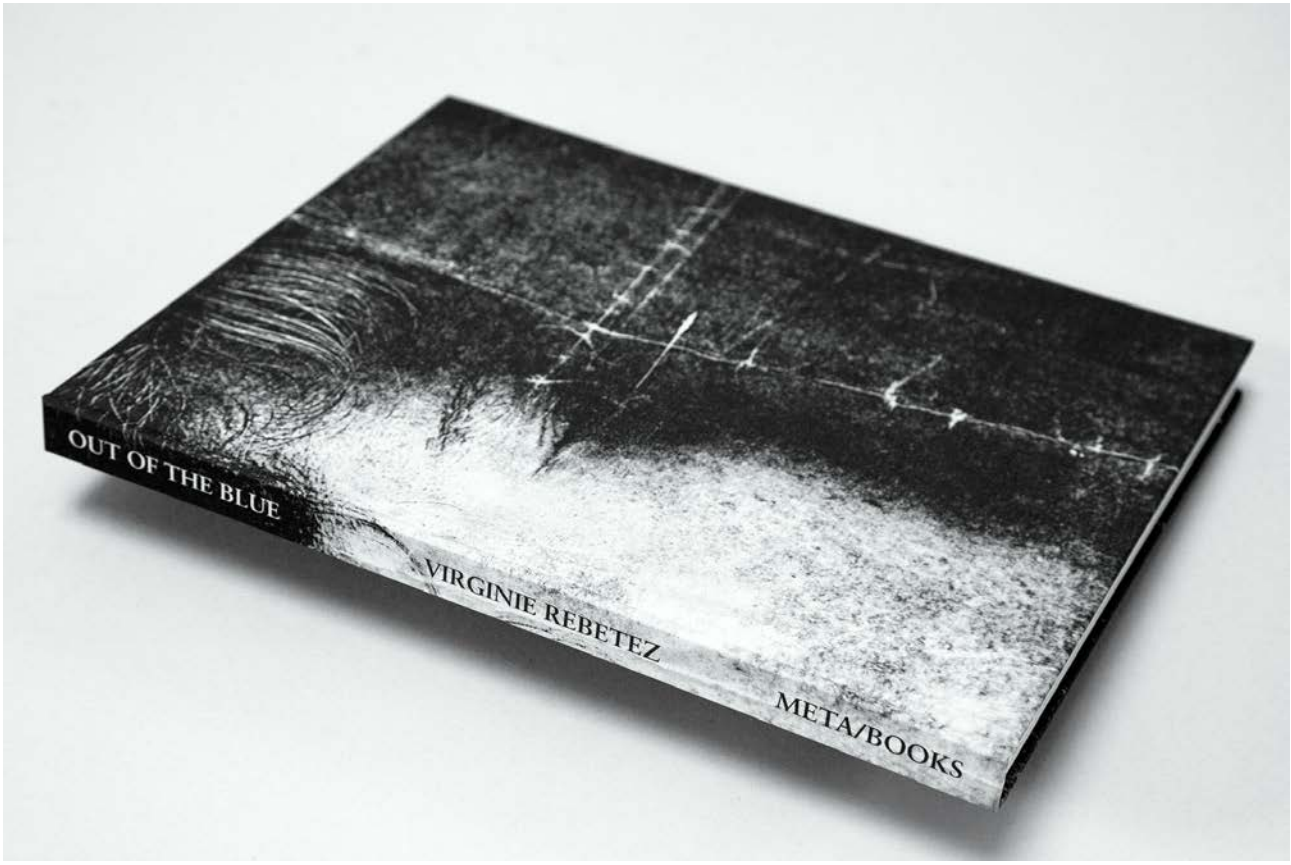
© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Mohawk River, NY, 2014

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Upstate NY, 2014



© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Suzanne Lyall, Reprinted and altered from the Lyall's family archive, 2016

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Suzanne Lyall's handmade t-shirt framed by Mary Lyall, Ballston Spa, NY, 2014



© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Couverture du livre édité par Meta/Books, Amsterdam, 2016, Delphine Bedel

INTERVIEW

Nassim Daghighian : Quand est né le projet photographique *Out of the Blue* ?

Virginie Rebetez : En 2014, lors d'une résidence artistique de six mois à New York, offerte par le Canton de Vaud, pour laquelle j'avais proposé un projet différent, consistant à collaborer avec des entreprises qui nettoient des scènes de crime. J'ai travaillé là-dessus en parallèle avec le projet *Out of the Blue.*

ND : Comment t'est venue l'idée de ce sujet ? Est-ce lié au fait que tu t'étais déjà intéressée auparavant au thème des êtres dont on ne sait plus rien, notamment dans ta série *Visiting Jane* (2009).

VR : Oui, quoique dans *Visiting Jane* ce sont des personnes non pas disparues, mais mortes et non identifiées. Cela fait effectivement plusieurs années que je consulte les sites internet liés aux enquêtes sur les personnes disparues ou décédées dans l'anonymat. Depuis longtemps, j'imprime les portraits robots diffusés par la police. C'est un matériau qui me fascine beaucoup, mais dont je ne savais pas quoi faire et que j'avais laissé un peu de côté. Lors de mon séjour à New York, comme mon projet initial impliquait beaucoup de longs moments d'attente – jusqu'à ce qu'on m'appelle pour aller sur une scène de crime, – j'ai commencé ce second projet. J'ai repris mes recherches et j'ai fait une sélection de cinq personnes disparues dans l'État de New York en commençant par la famille Lyall, qui habite au nord de l'État, près d'Albany.

ND : Est-ce un hasard ou ton choix a-t-il été lié à une forte présence des Lyall sur internet ?

VR : Il est vrai que les parents de Suzanne sont particulièrement présents sur internet parce qu'ils ont créé une association qui s'appelle The Center for Hope (www.hope4themissing.org). Ils sont très actifs et impliqués, ils aident les familles des personnes disparues et sont donc facilement joignables et ouverts à parler de leur histoire. Pour les autres familles, j'ai dû faire des recherches afin de trouver leur numéro de téléphone, leur e-mail, etc. J'ai donc commencé par rencontrer les Lyall en allant chez eux. Au début de mes projets artistiques, je travaille d'une manière assez documentaire avec mes sujets : nous passons l'après-midi ensemble, nous discutons et souvent, je les filme.

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Commissioned ‘aged-progressed composite’ showing the possible features of Suzanne Lyall at the age of 37, 2015. Made by Phojoe, US forensic artist. Poster

ND : La vidéo joue-t-elle un rôle important ?

VR : Oui, elle me permet d’établir un contact avec les gens. Je filme juste pour faire connaissance lors de la première rencontre, pendant que je pose des questions, mais en principe je n'utilise jamais la vidéo dans le travail abouti. Pour le financement participatif (Kickstarter) du livre *Out of the Blue*, j'ai exceptionnellement utilisé des extraits de cette vidéo.

ND : Est-ce que tu comparerais ton travail à celui d'un enquêteur scientifique ? Comme d'autres artistes contemporains, est-ce que tu t'appropries les méthodes de la criminalistique ?

VR : C’est vrai que l’idée de l’enquête revient souvent dans ma démarche, cependant je ne la montre pas dans le travail fini, en général. Les nombreux plans de Google Maps imprimés pour réaliser *Visiting Jane*, par exemple, cela représente un énorme travail de recherche qui n'est pas visible dans l'œuvre. Dans le cas du livre *Out of the Blue*, nous verrons que c’est différent…

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Vue du livre édité par Meta/Books, Amsterdam, 2016, Delphine Bedel

ND : Est-ce que tu restes très distante, objective, ou la subjectivité de l'artiste est-elle déjà là ?

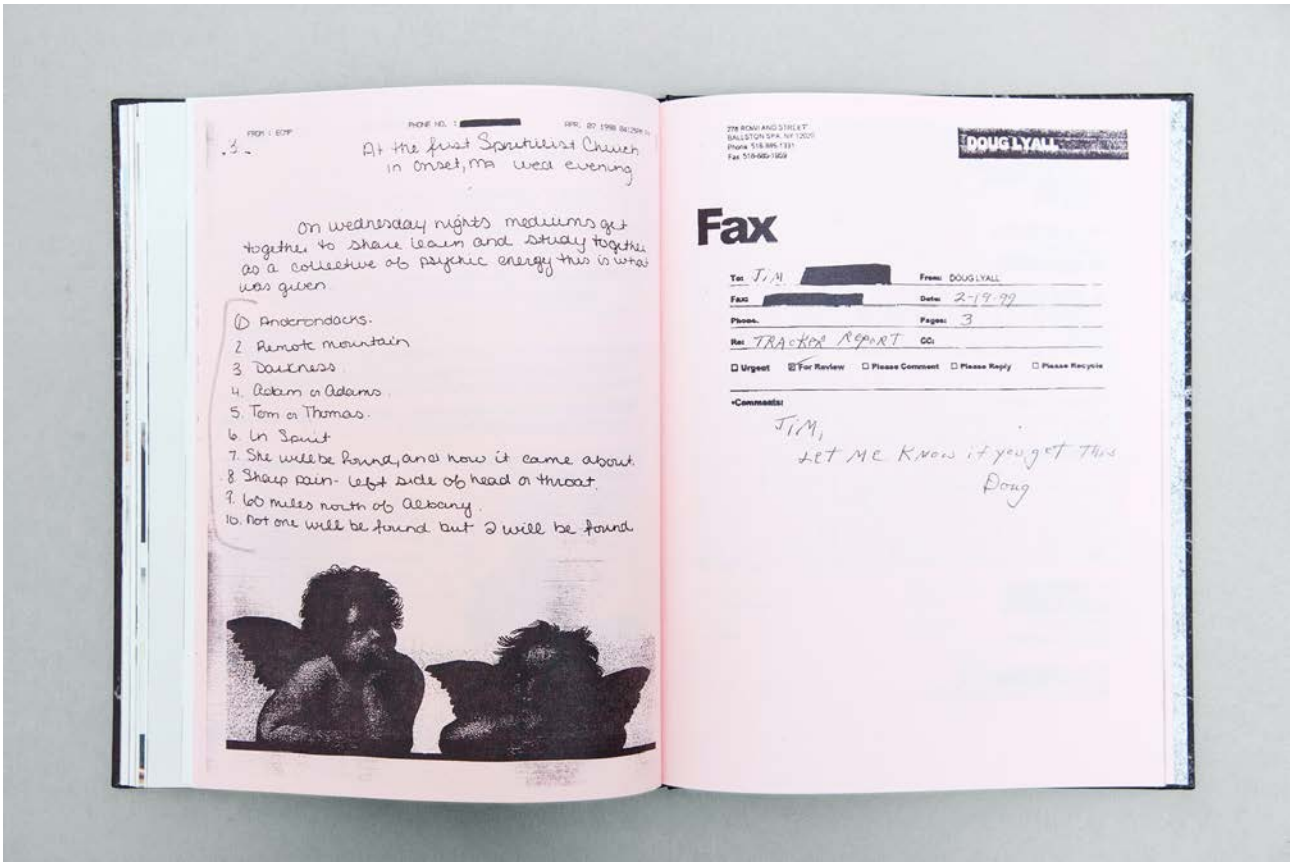
VR : La plupart du temps, au début d'un projet, je ne sais pas précisément ce que je cherche ni où je vais aller. Si je sais exactement à quoi va ressembler mon projet final, je n'y trouve aucun intérêt donc je laisse tomber et passe à autre chose. J'essaie juste d'écouter cette première pulsion qui m'amène vers mon sujet, ensuite le travail se construit petit à petit. La vidéo me permet donc de clarifier ma démarche et d'avoir un premier rapport avec les gens. J'essaie d'être honnête avec les personnes en leur disant que je m'intéresse à leur histoire, mais que je ne sais pas encore exactement ce que je vais faire.

ND : As-tu rencontré d'autres familles ou t'es-tu focalisée uniquement sur celle de Suzanne ?

VR : Les Lyall sont vraiment chaleureux et généreux. Tout de suite ça s'est très bien passé, on s'est vite entendus et appréciés. Après notre première rencontre, j'avais toujours envie de travailler sur plusieurs personnes disparues, donc j'ai continué mes recherches. Mais, étonnamment, toutes mes tentatives pour rencontrer d'autres personnes ont échoué pour des raisons assez incroyables. Du coup, je me suis dit : ok, c'est cette histoire-là. Rapidement, j'ai été convaincue par le fait de ne pas mélanger plusieurs histoires, qui n'ont d'ailleurs rien en commun. C'est la première fois que je me focalise sur l'histoire d'une personne en particulier. Dans mes projets précédents, les personnes restent très souvent anonymes.

ND : Comment a évolué ton travail au cours des deux ans pendant lesquels tu développes ton projet ? Au début, avais-tu une idée assez précise des différents visuels et de tous les autres documents réunis dans la version aboutie du livre *Out of the Blue* ?

VR : J'ai pu m'en rendre compte assez rapidement car les Lyall, lors de nos trois premières rencontres, m'ont montré beaucoup de choses, en particulier l'album de Suzanne utilisé pour la communication extérieure, qui réunit toutes les photos dont se sont servis la presse, la police, les médiums. Puis ils m'ont parlé de toute la correspondance, les lettres, les dessins, les e-mails de médiums qui se sont impliqués dans l'affaire, environ soixante-quinze personnes en tout ! Beaucoup de médiums se présentent spontanément à la famille ou à la police, qui est obligée de tenir compte de ces témoignages et de mettre en place des recherches par la suite.



© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Vue du livre édité par Meta/Books, Amsterdam, 2016, Delphine Bedel

ND : Tu avais donc une grande quantité de documents liés à la recherche de Suzanne disparue en 1998.

VR : J'ai trouvé cela incroyable ! En particulier les photos, qui ont servi à tellement d'usages différents et sont passées dans tant de mains. Chaque portrait de Suzanne n'est pas seulement important pour la représentation reconnaissable de la jeune femme, mais aussi comme objet à toucher afin de rentrer en contact médiumnique avec elle… J'ai réalisé de nombreux scans et j'ai effectué des prises de vue chez les Lyall, notamment des portraits d'eux, ainsi que des paysages des environs. Après avoir rassemblé beaucoup de matériaux différents, j'ai tout de suite pensé à réaliser un livre. Ensuite, il a fallu un long travail pour savoir comment les mettre ensemble, trouver une structure, une sorte de narration. En fait, cela a été le plus long processus du projet.

ND : Ainsi, depuis plus de quinze ans, les parents de Suzanne ont remué ciel et terre pour la retrouver ?

VR : Oui, ils s'y sont vraiment consacrés entièrement depuis 1998. Ils reçoivent de nombreux appels, ils aident d'autres personnes à se mettre en lien avec la police, ils leur expliquent les procédures…

ND : Tu sembles fascinée par le paradoxe de la situation : d'une part, l'absence de Suzanne et, d'autre part, l'omniprésence de son image, l'ultra-visibilité de ses portraits, alors qu'elle reste introuvable.

VR : Je m'intéresse surtout au fait que ses proches ne puissent pas faire le deuil, que l'histoire ne s'arrête jamais. Pour eux, c'est juste impossible de passer à autre chose tant qu'ils ne savent pas et, surtout, qu'ils n'ont pas de preuve physique de ce qu'elle est devenue. C'est pourquoi l'élément matériel, tangible, est hyper important… Par exemple, dans le cas de crashs d'avion, lorsqu'on ne retrouve jamais les corps, la famille a beaucoup de difficultés à faire le deuil. Jusqu'à ce jour, il n'y a aucune piste réelle sur la disparition de Suzanne, donc je voulais aborder cette incapacité à fermer la boucle, cette recherche incessante, et parler de cet espace que laisse une personne absente et pourtant omniprésente.

ND : Je vois aussi un lien particulier avec la photographie, qui permet de garder une trace de la personne absente, de rechercher celle-ci ou de faire appel à son portrait lors du processus de deuil.

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Suzanne Lyall, Reprinted and altered from the Lyall's family archive, 2016 • Suzanne Lyall and Mary Lyall, Reprinted from the Lyall's family archive • Documentation of search file, Rensselaer Lake, NY, 1998

VR : Oui, de plus, avec la photographie, il y a évidemment cette notion du temps qui s'arrête. Un moment est gelé (" frozen in time " dit Mary Lyall dans ma vidéo), quelque chose est fixé par l'image, figé, et en même temps, l'inverse est possible, quelque chose peut également s'ouvrir par la suite. C'est très contradictoire, mais c'est ce qui m'intéresse. Dans *Out of the Blue*, il y a comme un nouveau brassage des cartes.

ND : Lorsque tu t'appropries l'histoire de Suzanne, est-ce que tu veux pousser le spectateur à imaginer plusieurs scénarios ?

VR : Je ne parlerais pas d'appropriation de son histoire, ce n'est pas un travail fictionnel. Par contre, oui, je m'approprie son image (ce qui est différent) et j'ajoute ma voix aux nombreuses voix existantes, en combinant des éléments réels et en " modifiant " les images déjà existantes.

ND : Comment t'y es-tu prise pour réaliser le livre.

VR : J'ai fait trois maquettes avec les multiples catégories d'images que j'avais réunies. Dans chacune, la structure est différente. Dans l'une des maquettes, j'ai séparé les divers groupes : d'une part les portraits de Suzanne, d'autre part les photos utilisées par la presse, la police ou les médiums dont j'avais photographié le verso comportant un numéro ou une description. J'ai vite constaté que cela ne fonctionnait pas du tout. En 2015, dans l'exposition à la Galerie Christophe Gerber, Lausanne, j'ai donc repris tous ces ensembles et j'ai fait une sélection d'une ou deux images par groupe.
Dans une autre maquette, j'ai essayé de tout mélanger et de créer une sorte de rythme, de narration : il y a des photos de famille mêlées aux portraits, des paysages aux archives, des documents de la police et des lettres des médiums. Je pense qu'il y avait là quelque chose de plus fluide, qui fonctionne mieux. Par contre, le lecteur est complètement perdu car il n'y a aucune structure. Toutes les photos de famille sont de la même taille que mes propres images, cela devient confus.

ND : Ainsi, tu avais déjà trois maquettes lorsque tu as commencé à travailler avec Delphine Bedel en 2016 ?

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Upstate NY, 2014 • Mary Lyall, Suzanne Lyall's mother, Ballston Spa, NY, 2016 • Scan of Suzanne Lyall's belongings, Ballston Spa, NY, 2016

VR : Oui. J'ai rencontré Delphine en 2012, lors d'une lecture de portfolios, donc elle connaissait déjà mon travail. Elle écrit une thèse de doctorat sur l'édition comme pratique artistique et la matérialité de l'objet photographique et, lors d'une discussion à ce sujet, j'ai senti qu'elle comprenait très bien où j'avais envie d'aller et elle m'a proposé de travailler ensemble. Seule, j'avais l'impression d'avoir exploré toutes les possibilités et j'avais besoin de quelqu'un pouvant apporter de nouvelles pistes de réflexion. Avec Delphine, nous avons donc travaillé en équipe pour l'editing ; le graphiste n'était pas encore impliqué dans le processus. Nous avons beaucoup discuté, repris toutes mes images pour tenter de clarifier le projet, d'y apporter une structure et de trouver une manière intéressante de combiner cet ensemble de documents au statut très différent.

ND : Tu as notamment utilisé des vues de photos collées au mur dans ton atelier, qui me font penser aux tableaux d'images, d'indices et d'inscriptions qu'on nous montre souvent dans les films d'enquêtes policières.

VR : Je pense que c'était la clé que je cherchais depuis deux ans pour structurer mon livre. Les images sur le mur de mon atelier constituent comme la colonne vertébrale de l'ouvrage. On voit non seulement les photos que j'ai prises, mais tous les autres documents que j'ai récoltés, retouchés, annotés, dont les photos de famille liées à l'enquête et les copies de lettres et de rapports de police. Les vues d'atelier soutiennent ma réflexion sur les nombreux usages de ces images, qui changent constamment de statut. Elles font donc partie de l'œuvre *Out of the Blue*, tout en montrant la recherche en amont et le processus de création.

ND : La structure du livre présente-t-elle une narration linéaire, avec un début, un milieu et une fin, ou s'agit-il plutôt d'une proposition plus ouverte, suggestive, où chaque lecteur imagine sa propre histoire ?

VR : Il y a une narration claire à mon avis, mais elle n'est pas linéaire. Elle est vraiment circulaire, et sans fin, comme les recherche des proches de Suzanne et l'impossibilité de faire le deuil. Les vues du mur de mon studio amènent aussi à cette idée de circulation constante et d'images hors-cadre, car on sent très bien qu'il y a davantage d'images que celles montrées. Il y a donc aussi cette idée de recherche constante et infinie. Avec Delphine, nous avons pris la décision de réaliser un livre constitué uniquement d'images. C'est pourquoi il est accompagné d'un " booklet " contenant toutes les informations textuelles : les essais de Frédérique Destribats, Simon Karlstetter et Elisa Rusca, ainsi que les légendes des images. Nous avons choisi des auteurs qui ont une réflexion intéressante sur la photographie contemporaine, un réel engagement professionnel dans ce domaine.

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Suzanne Lyall's hand, Reprinted from the Lyall's family archive • Photocopy of sketch from psychic, 1998 • Suzanne Lyall, Reprinted and altered from the Lyall's family archive, 2016 • Suzanne Lyall, Reprinted from the Lyall's family archive

ND : Tu as aussi prévu qu'un poster accompagne chaque exemplaire du livre.

VR : Oui. En 2015, j'ai fait appel à un artiste forensique américain, qui a travaillé avec la police et qui fait des portraits de progression d'âge, pour montrer l'apparence possible de Suzanne aujourd'hui (en 2015) à 37 ans. L'artiste a réalisé trois versions du portrait. Ainsi, dans chaque livre, on trouve un poster différent.

ND : Le livre contient cependant une partie finale constituée de documents.

VR : Oui, tout à fait, après la partie images, il y des pages de documents reproduits sur un papier rose qui font partie intégrante du projet. Il s'agit d'une sélection de toute la correspondance entre les parents, la police et les médiums : il y a beaucoup de cartes, des croquis, des dizaines de scénarios différents, de lettres de personnes déclarant que Suzanne est décédée, qu'elle se trouve à tel endroit précis, ou encore qu'elle est toujours vivante, qu'elle est partie de son plein gré, etc. Il y a une complémentarité intéressante entre les images et les textes, de nouvelles relations qui s'établissent entre eux dans le livre.

ND : Tous ces témoignages divergents, ces scénarios proposés par des médiums, n'est-ce pas une forme de fiction qui s'ajoute à l'histoire bien réelle de la disparition ?

VR : Je n'aime pas tellement utiliser le mot fiction pour ce travail. Le cas de Suzanne est toujours ouvert et je trouvais important d'inclure une partie des hypothèses qui sont dans l'esprit de ses parents. Ces histoires qui changent sans cesse ont aussi un lien avec le contact physique des photos et les effets personnels de Suzanne, qui passent par tant de mains différentes et voyagent finalement beaucoup. J'ai sélectionné les documents pour privilégier une certaine diversité. Ils ne sont pas classés chronologiquement, certains éléments sont récurrents, ainsi une narration se crée petit à petit.

ND : Finalement, le visage de Suzanne est rarement visible dans l'ensemble de ton travail.

VR : Oui, son visage n'est jamais montré clairement. Il est coupé, surexposé, disparaît dans la tranche du livre ou Suzanne elle-même se cache le visage. Les posters sont les seuls portraits où elle apparaît clairement, alors que ce sont des images entièrement construites. La question du portrait en photographie

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Suzanne Lyall's handmade bunny, Ballston Spa, NY, 2014 • Suzanne Lyall, Reprinted from the Lyall's family archive • Suzanne Lyall's handmade t-shirt, Reprinted from the Lyall's family archive • Suzanne Lyall's hand, Reprinted from the Lyall's family archive

est donc abordée ; *Out of the Blue* est avant tout un portrait de Suzanne Lyall. De plus, elle est absente depuis dix-huit ans et du temps a passé... Cela permet aussi une certaine ouverture. J'aime également l'idée que les gens peuvent aller taper son nom sous Google, s'intéresser à son histoire et découvrir les nombreux portraits d'elle présents sur internet.

ND : Quel est le sens des paysages que tu as photographiés ? Correspondent-ils au vécu de Suzanne ?

VR : Non, pas forcément, ce sont des paysages de la région, des fois assez éloignés de chez elle, d'ailleurs. Ils suggèrent l'idée de voyage, de mouvement, de recherches, de déambulations. C'est amusant, car lorsque j'ai montré mon livre à sa mère, dernièrement, elle m'a indiqué que Suzanne avait des liens avec certains paysages. Par exemple, elle m'a dit : " Ah, mais c'est fou, ici nous allions souvent manger des glaces ! ".
La présence de paysages donne aussi une dimension cinématographique, narrative, une espèce de traveling dans le livre.

ND : Pourquoi as-tu choisi ce titre ?

VR : " Out of the blue " est une expression en anglais qui veut dire " soudainement, sans crier gare, sorti de nulle part "… c'est lié à la disparition de Suzanne en l'espace de 5 minutes ! Pour moi, la traduction littérale en français serait, " sortir du bleu ", ce qui évoque l'idée d'extraire quelque chose qui est gelé. Dans le cadre de mon travail, il s'agit donc de dégeler l'affaire, de l'ouvrir à de nouvelles lectures. Son histoire ne sera plus uniquement présente dans un cadre médiatique ou policier, mais entrera dans un autre domaine, celui de l'art, et de nouvelles discussions pourront ainsi être engendrées.

ND : Lors de l'élaboration de ce projet, as-tu été inspirée ou influencée par d'autres démarches artistiques ?

VR : Au début, j'ai beaucoup pensé au livre de Christian Patterson, *Redheaded Peckerwood* (2011), où l'on trouve de l'investigation, l'utilisation de matériel d'archives, etc. Mais j'ai l'impression de m'être totalement éloignée de sa démarche parce que *Out of the Blue* ne joue pas sur la fiction, je n'essaie pas de recréer un scénario, de reprendre une histoire réelle pour l'imaginer autrement, pas du tout ! La grosse différence est aussi le fait que ce soit une affaire en cours, non classée.

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Suzanne Lyall's bedroom, Ballston Spa, NY, 2014

ND : *Out of the Blue* est-il avant tout une sorte de portrait en l'absence du modèle ?

VR : Tout à fait, pour moi ce livre est plus un portrait de Suzanne qu'une enquête sur elle.

ND : Cet ouvrage est-il aussi le reflet de tes propres préoccupations, à l'époque où tu avais 19 ans, comme Suzanne au moment de sa disparition ?

VR : Je me souviens d'une histoire présente dans mon esprit depuis toute petite, la disparition en 1985 de Sarah Oberson à Saxon (Valais). J'avais le même âge qu'elle, 5 ans. Le cas a été très médiatisé, il y a eu énormément de publicité, des posters partout. Cela m'avait beaucoup marquée et je pense souvent à elle. Depuis plus de deux ans, Suzanne est vraiment présente à mes côtés, je rêve même d'elle... D'ailleurs, elle n'a qu'une année de plus que moi. Les affaires non classées, les histoires non résolues, le vide laissé par la disparition, l'impossibilité de lâcher prise, ce sont des éléments qui me touchent personnellement et que j'intègre dans mon travail artistique.

ND : Après quelques livres d'artiste en nombre d'exemplaires très limité, *Out of the Blue* est ta première publication. Est-ce que tu vois une complémentarité entre la forme fermée de l'ouvrage et l'exposition de ce travail par la suite ?

VR : Oui, les vues du mur de mon atelier me permettent d'envisager avec plus de liberté des associations différentes de celles qui sont proposées dans le livre, d'imaginer d'établir d'autres liens entre les images et les documents, voire d'utiliser des éléments qui n'ont pas été sélectionnés pour la publication. Je trouve très intéressant d'avoir une forme ouverte pour l'exposition de ce projet. Le travail continuera probablement à évoluer avec chaque accrochage.

ND : Merci beaucoup !

Entretien réalisé le 1er septembre 2016 à Lausanne. Remerciements à Jacqueline Aeberhard pour la transcription.

© Virginie Rebetez, Out of the Blue, 2016 • Suzanne Lyall, Reprinted and altered from the Lyall's family archive, 2016

© Olivier Lovey, Il est sept heures non loin d'ici, 2016, tirage pigmentaire, 100x122 cm. Courtesy abstract, Lausanne

SUISSE ROMANDE

Olivier Lovey. Miroirs aux alouettes

Espace abstract, Lausanne, 30.09. – 22.10.2016
www.abstract.li

Olivier Lovey a conçu l'ensemble de son exposition à l'espace abstract en fonction du lieu. La majorité de ses créations est inédite. Vues d'installation, œuvres *in situ* et jeux avec le spectateur pris au piège du leurre, *Miroirs aux alouettes* est une subtile mise en espace de photographies qui nous confronte à l'illusion et au paradoxe des images.

Passé l'entrée, le visiteur pénètre à l'intérieur d'une installation photographique, *Perspective d'avenir*, dont la surface de 42 mètres carrés couvre les parois, le sol et le plafond du couloir. C'est une véritable traversée de l'image : l'œuvre, qui représente une voie de chemin de fer, se transforme au fur et à mesure de l'avancée, jusqu'à devenir incompréhensible. L'artiste invite ainsi le spectateur à interroger ses perceptions, voire à retourner sur ses pas pour trouver le point de vue idéal, donc à agir sur son propre corps pour "reconstruire" l'impression d'une photographie qui fait sens.

Parvenu dans la salle d'exposition, le visiteur découvre des tirages de format 100x122 cm qui présentent des installations réalisées en 2016 dans le paysage valaisan. *La folie ordinaire* est la photo d'une œuvre créée *in situ* à Monthey, dans le jardin de l'hôpital psychiatrique de Malévoz, afin de donner l'étrange sentiment d'un chalet flottant dans les airs. L'effet n'est peut-être pas aussi spectaculaire que *Le Château des Pyrénées* (1959) de René Magritte, mais il évoque ce grand maître des images trompeuses qui questionne sans cesse la représentation.

© Olivier Lovey, Anachronie, 2016, tirage pigmentaire, 100x122 cm. Courtesy abstract, Lausanne

Avec ses œuvres photographiques, Olivier Lovey nous intrigue car il évoque l'entre-deux et l'ambiguïté des apparences : réel ou simulacre, espace intérieur ou extérieur, fermé ou ouvert… Une deuxième installation, *Il est sept heures non loin d'ici*, réalisée à Martigny, représente la photo d'un portail collée maladroitement sur un container de chantier de 300x600 cm se situant à quelques dizaines de mètres de ce portail, mais de l'autre côté de la rue. L'artiste obtient ainsi une image dans l'image où se trouvent réunis deux espaces à la fois différents et relativement proches : une sorte de faux raccord photographique. Dans *Anachronie*, ce sont deux temporalités distinctes qui se rencontrent, le paysage ayant changé au fil des saisons. Dans *La fonte des glaces*, un pan de tissu noir humide, suspendu au bord du Lac Léman, suggère un rideau de scène prêt à s'ouvrir sur un ailleurs mystérieux.

La réflexivité dans la pratique artistique d'Olivier Lovey est particulièrement développée dans son installation la plus récente, *États des lieux,* conçue pour et avec l'espace abstract. Un miroir a-t-il été disposé sur la paroi ? Le spectateur a le sentiment troublant de voir à la fois ce qui est devant et derrière lui, le champ et le contre-champ d'une photographie qui se prend pour un miroir du réel ! À côté, une photographie encadrée propose une autre version de cette vue : une image de l'image dans l'image. Comme l'artiste Nils Nova dans ses installations *in situ* ou Georges Rousse, qui combine peinture en trompe l'œil et photographie, Olivier Lovey interagit avec les visiteurs en faisant appel à l'anamorphose, l'emboîtement des images, la mise en abyme et les représentations impossibles, dans une atmosphère ludique et onirique.
Nassim Daghighian

© Olivier Lovey, La fonte des glaces, 2016, tirage pigmentaire, 122x100 cm. Courtesy abstract, Lausanne

© Olivier Lovey, Etats des lieux, 2016, tirage pigmentaire, 100x122 cm. Courtesy abstract, Lausanne

© Andreas Lumineau. Courtesy ECAL – Bachelor Photographie 2016

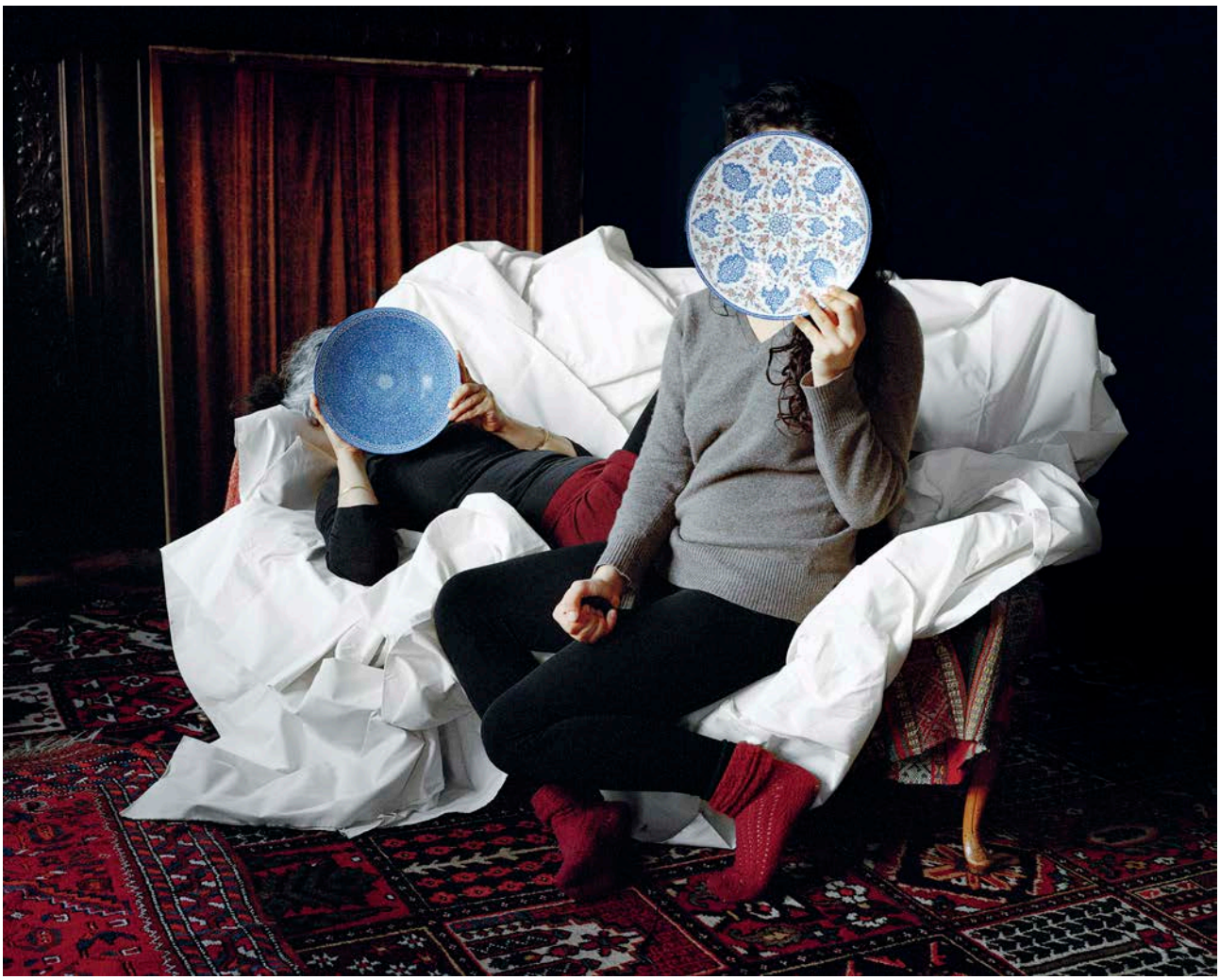
ECAL. Diplômes 2016

ECAL, Renens, 29.09. – 14.10.2016
www.ecal.ch

ECAL – École cantonale d'art de Lausanne (en anglais : University of Art and Design Lausanne) présente chaque rentrée de septembre une sélection des travaux de diplômes Bachelor et Master 2016, une exposition accompagnée de la publication du *Yearbook 2016* avec tous les projets des étudiants diplômés.

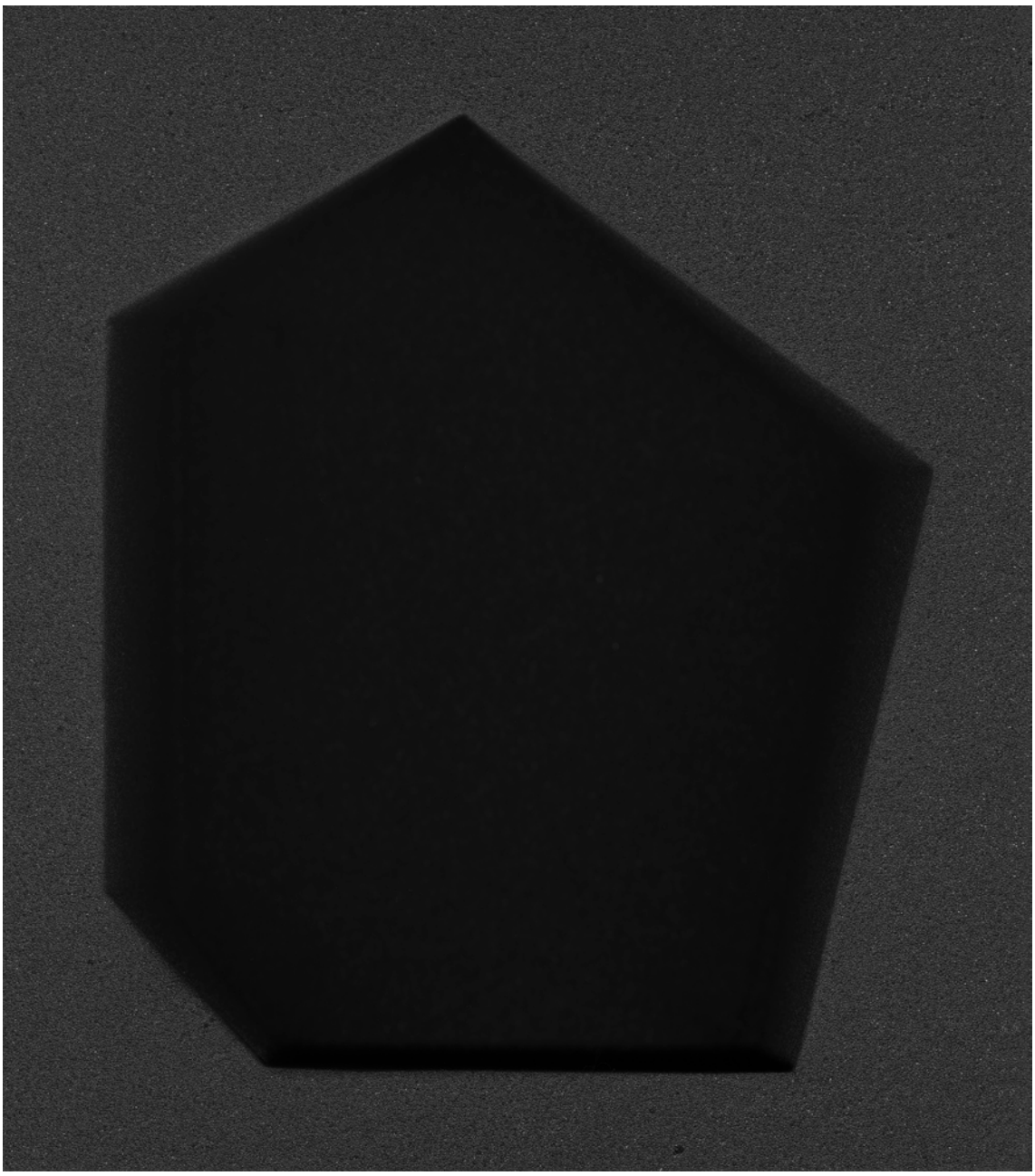
Bachelors :
Arts Visuels, Photographie, Cinéma, Design Graphique, Media & Interaction Design, Design Industriel

Masters :
Arts Visuels, Art Direction, Cinéma, Design de Produit
Master of Advanced Studies Design for Luxury & Craftsmanship.



© Arunà Canevascini, de la série Villa Argentina, 2015-2016. Courtesy ECAL – Bachelor Photographie 2016

" This work is a visual exploration of the relationship I have with my mother, Anahita, set in our family house in South of Switzerland.
My mother is an iranian artist. She spent her childhood in Tehran as a secluded child, a condition of isolation, which she somehow replicates in her adult life.
As I grew up in Switzerland, Iranian culture comes to me as a distant echo.
The work represents the house of Villa Argentina as a stage for her poetic universe and a backdrop for the poetic arrangements of objects I made for the camera.
In this creative solitude à deux, the work attempts to explore issues of domesticity, feminity and sexual boundaries. "
Arunà Canevascini, in *Villa Argentina*, 2015-2016, maquette de livre



© Shannon Guerrico, Sans titre, de la série Bifröst, 2016, tirage jet d’encre pigmentaire, 40x35 cm. Courtesy de l'artiste

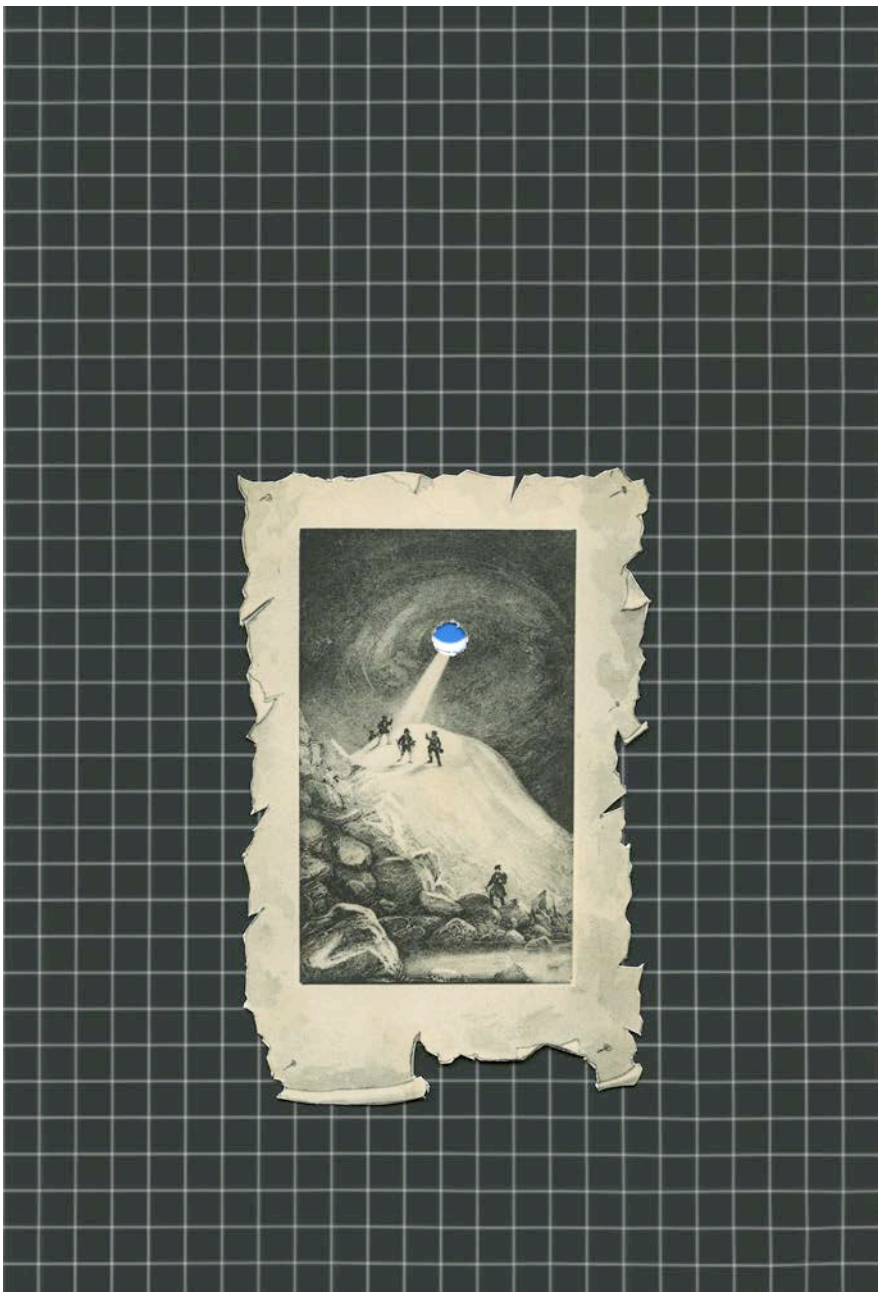
Benoît Billotte, Bernard Grandgirard, Shannon Guerrico. Fragments d'ailleurs
Ferme de la Chapelle, Grand Lancy, 15.10. – 13.11.2016 ; vernissage 15.10., 14h – 18h
www.fermedelachapelle.ch

L'exposition réunit trois artistes autour du thème du voyage, dont la photographe Shannon Guerrico. Celle-ci s'est imprégnée des paysages, cieux et légendes de l'Islande qu'elle a traduits en images, scans et objets. Des pays qu'il arpente, Benoît Billotte récolte toutes sortes de données qu'il détourne formellement et conceptuellement pour créer dessins et installations. Les Etats-Unis ont profondément marqué Bernard Grandgirard qui en restitue au dessin des images très précises aux cadrages cinématographiques.

Source : carton d'invitation

© Shannon Guerrico, Sans titre, de la série Bifröst, 2016, tirage jet d'encre pigmentaire, 25x33 cm. Courtesy de l'artiste

" Les moissons de Bifröst (extraits).
L'Islande en deux temps : 2015 et 2016.
Premier voyage, pèlerinage sur une terre convoitée, étudiée, imaginée, promesse de l'inspiration ; terre qui attend Shannon Guerrico au contour.
Partir alors en croisade bardée de tout le matériel, culturel et technologique, qui assure quelques bases. L'histoire est désormais connue, une fois renversée par l'effet National Geographic de ces contrées par trop photogéniques, suintantes d'énigmes, dans un geste d'impuissance, l'artiste lève les yeux au ciel. Délaissant ses appareils de prises de vue, c'est à coups de scan dans l'éther qu'elle commence à amorcer le virage vers sa série *Bifröst*. Chemin scintillant qui se donne lorsqu'on a lâché toute velléité de capturer les mystères.
Ciels crémeux et translucides, dont les empreintes révèlent à celui qui regarde les chemins à prendre. Une fois de retour en Suisse, le processus d'élaboration opère. Parallèlement aux ciels, des objets apparaissent principalement. Peau de poissons en aluminium gravés de formules magiques, coquillage-bouclier comme une porte temporelle vers ce pays des merveilles, casques-gueules de phoques, naseaux au garde-à-vous, sceptre spiralique, comme emprunté à une licorne. Quelques images s'imposent aussi, sur lesquelles le regard peine à faire la netteté, encore une fois l'Islande se dérobe.
Le second périple est délesté des enjeux du premier. Shannon Guerrico traverse le pays l'esprit plus léger, elle s'autorise même à prendre des photographies.
Après l'initiation, la voici qui voyage.
Deux expositions se font chambres d'échos de cette double expérience.
À Montpellier, l'artiste plonge le visiteur dans un espace hybride, agence de voyage d'un pays qui n'existerait pas en même temps musée des curiosités de cette hétérotopie.
À Genève, invitation au voyage au travers d'une longue séquence photographique ponctuée par quelques objets-reliques ça et là, avec au premier plan de l'espace d'exposition, une alignée de portions de ciel, l'artiste nous emmène des cieux à la terre et réciproquement; dans la crypte, une armée de phoques noirs luisant, le museau planté dans la direction du visiteur, lui fait face. Et si le regardeur n'était pas celui qu'on pensait ? "
Florence Grivel



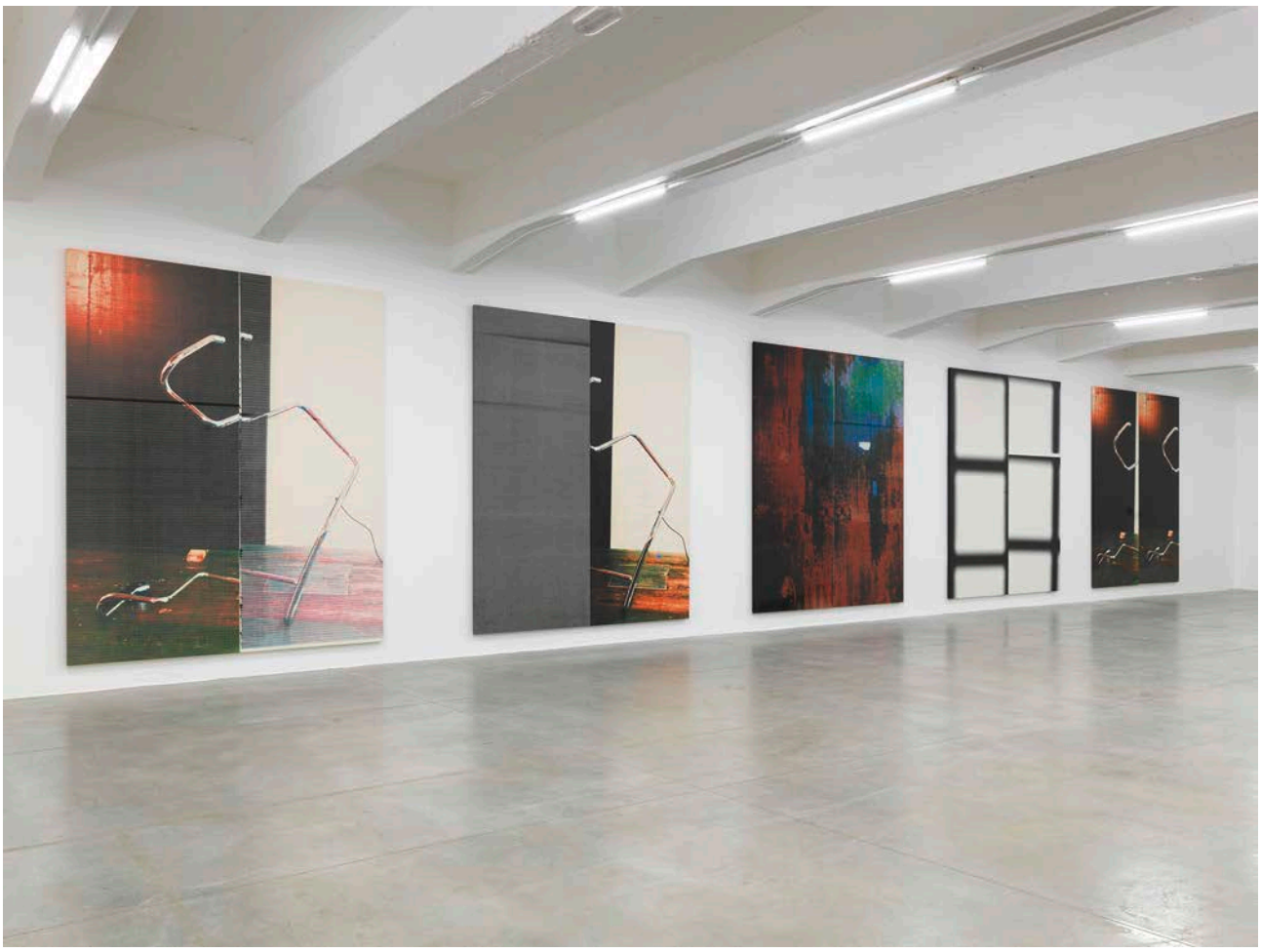
© Shannon Guerrico, Sans titre, de la série Bifröst, 2016, tirage jet d’encre pigmentaire, 40x27 cm. Courtesy de l'artiste

© Shannon Guerrico, Sans titre, de la série Bifröst, 2016, tirage jet d’encre pigmentaire, 15x24 cm. Courtesy de l'artiste

© Wade Guyton, Untitled, 2015 ; photo Ron Amstutz. Courtesy de l'artiste et du Mamco, Genève

Wade Guyton
Mamco – Musée d'art moderne et contemporain, Genève, 12.10.2016 – 29.01.2017 ; vernissage 11.10., 18h
www.mamco.ch

L'artiste américain Wade Guyton présente une trentaine d'œuvres inédites dans les espaces réaménagés du 1er étage du Mamco. Né en 1972 à Hammond, Indiana, Wade Guyton, qui vit et travaille à New York, est l'un des représentants les plus importants d'une génération d'artistes qui pense et produit des images à l'ère du numérique. Si certaines de ses œuvres renvoient à la structure et au langage de la peinture, au sens traditionnel du terme, elles en modifient néanmoins radicalement les codes et les modes de production. Les tableaux de Wade Guyton sont en effet réalisés à l'aide de grandes imprimantes jet d'encre dans lesquelles il fait passer plusieurs fois la toile, un processus dont les erreurs et défauts font partie du programme général de composition et en assurent l'unicité.



© Wade Guyton, Untitled, 2015-2016, vue partielle de l'exposition de Wade Guyton au Consortium, Dijon, 2016 ; photo : André Morin

" Les premiers travaux que j'ai réalisés sur ordinateur, c'était comme de l'écriture, le clavier remplaçant le stylo. Au lieu de dessiner un 'X', j'ai décidé d'appuyer sur une touche " (Wade Guyton, entretien avec Nicolas Trembley, avril 2016). Répétés dans plusieurs formats, les signes générés par ordinateur qu'il utilise, que ce soit des 'X', des 'U' ou encore l'image d'une flamme, font désormais partie des icônes de l'art de ces dernières décennies. Wade Guyton produit également des sculptures, des dessins et des installations, mais il a choisi pour ce projet de se restreindre au format "peinture". Car, il aborde ici, avec cet ensemble de pièces conçues entre 2015 et 2016, un nouveau chapitre de sa démarche.

L'image centrale de l'exposition, déclinée sous divers formats, est une photographie que l'artiste a réalisée dans son atelier : au premier plan, se dresse l'une de ses sculptures, l'armature tubulaire d'une chaise de Marcel Breuer modifiée et posée à même le sol ; à l'arrière-plan, on aperçoit la partie droite d'une des peintures de la série des *Black Paintings*, ainsi que le mur sur lequel l'œuvre est adossée.
" Pour comprendre mon travail autrement, j'ai commencé à le photographier dans l'atelier et à produire des peintures à partir de ces images. C'est parfaitement logique d'utiliser une image photographique avec les outils dont je me sers. Mes imprimantes ont été conçues pour remplacer la photographie qu'on développait en chambre noire… une sorte d'opération commerciale hostile déguisée en progrès technologique et en amélioration de l'image. " (*Ibid.*)

D'autres images représentant le sol de son atelier new yorkais ainsi que différents zooms dans des fichiers 'bitmap' complètent l'ensemble. L'irruption d'éléments issus du réel et la dimension biographique qu'ils prennent dans le contexte de l'atelier bouleversent l'iconographie à laquelle l'artiste nous avait habitués et ouvrent de nouvelles perspectives. A travers la mise en abyme de son propre travail, Wade Guyton interroge l'ensemble de la chaîne de production et de représentation de l'art – confronté à son inéluctable devenir image.
Curateur invité : Nicolas Trembley, en collaboration avec le Consortium de Dijon.

Source : dossier de presse
→ Vidéo présentant l'exposition au Consortium de Dijon, 2016, 8'36" : https://vimeo.com/180720413

© Vincent Levrat, Cheminé du tunnel du Grand Saint-Bernard, de la série Indice, 2016. Courtesy EQ2

EQ2. Identité

Enquête photographique valaisanne, Château de St-Maurice, 15.10. – 13.11.2016 ; vernissage 14.10., 18h
www.eq2.ch

Avec : Anne Golaz, Julie Langenegger Lachance, Vincent Levrat, Jay Louvion, Olivier Lovey, Marc Renaud, Jean Revillard, François Schaer, Cédric Widmer.

Identité. Nom féminin. Du latin classique *idem*, " le même ". Caractère d'une seule et même réalité qui se manifeste de différentes façons. Caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe, qui fait sa singularité.

Un caractère indomptable comme un long fleuve. Un tourbillon de langues, de cultures, de coutumes. Une plaine et des vallées bercées de jeux économiques et politiques, de flux tant migratoires que touristiques. Un équilibre fragile, entre esprits de clocher et génies de l'innovation. Tels sont les terrains accidentés où se forge l'âme valaisanne. À l'heure où avance ce XXI^{e} siècle et sa globalisation effrénée, en ces temps où tombent des frontières que certains souhaitent davantage contrôler, trouvera-t-on vraiment, désenclavée de ses clichés, une seule et même identité à ce canton ?
Les travaux des lauréats du thème annuel 2016 d'EQ2, l'Enquête photographique valaisanne, nous offrent des éléments de réponse.

Publication : *Identité*, préface : Daniel Stucki, président du comité d'EQ2, textes : Thomas Dayer, graphisme : Eddy Pelfini Graphie Design sàrl, Sion, impression : Schmid Imprimeurs, Sion, 2016, 96 pages.

Source des textes : dossier de presse

© Cédric Widmer, Sans titre, de la série No Matterhorn, 2016. Courtesy EQ2

Vincent Levrat (1992, CH). Indice

" La nature des paysages n'est pas exclusive à des territoires dont les limites peuvent parfois apparaître comme abstraites et arbitraires ", lance Vincent Levrat. " En revanche, la manière dont l'homme s'est implanté dans le paysage, son impact à travers le patrimoine bâti ou par des manifestations plus éphémères, caractérisent et démarquent nettement le territoire. " C'est par ces subtils indices que Vincent Levrat questionne l'identité territoriale du Valais, dans la tradition de la photographie documentaire.

Cédric Widmer (1971, CH). No Matterhorn

Les images retenues pour cette EnQuête photographique valaisanne intègrent un projet que Cédric Widmer souhaite poursuivre pour une période de trois à quatre ans au moins. " Mon intention est de dresser un portrait du village de Zermatt actuel, et de ses métamorphoses, en sortant des sentiers battus dictés par l'indétrônable Cervin», dit-il, tout en assurant privilégier une approche objective. «Il serait trop facile de s'en prendre frontalement aux méfaits et aux débordements du tourisme. " C'est pourquoi l'angle choisi est volontairement contemplatif.

© François Schaer, Sans titre, de la série Tattoos, 2016. Courtesy EQ2

François Schaer (1967, CH). Tattoos

" Je ne connais que peu, voire pas du tout, le monde du tatouage ", admet François Schaer. " Mais il m'a toujours captivé. Et au moment de songer à ce thème d'identité, il m'est apparu comme une évidence que le tatouage renseigne sur ce que la personne est au plus profond d'elle-mêrne. " Son projet fonctionne comme une série de diptyques, de va-et-vient entre portraits de visages et gros plans de tatouages, entre éclairage cru et lumière plus diffuse.

© Olivier Lovey, Sans titre, de la série Les Anges de l'Enfer, 2016. Courtesy EQ2

Olivier Lovey (1981, CH). Les Anges de l'Enfer

" Ce que tu vois ici
Ce que tu entends ici
Tu le laisses ici
Quand tu pars d'ici "

Telle est la devise accrochée au mur du repaire des " Snakes ", MC (Motorbike club) affilié au club mère des Hell's Angels. " L'enfer est sur terre, le paradis n'existe pas et le salut n'est possible que dans la vitesse " : ainsi peut être résumée schématiquement l'idéologie de ce célèbre rassemblement de motards, créé en 1948 en Californie. Les " Snakes " font vrombir avec un état d'esprit similaire leurs moteurs en Valais.

© Anne Golaz, La pierre des sauvages, de la série Le Géant, 2016. Courtesy EQ2

Anne Golaz (1983, CH). Le Géant

Deux séjours dans le Val d'Anniviers, en hiver et au printemps 2016, ont permis à Anne Golaz de réaliser ce splendide travail, une collection d'images " qui peut fonctionner comme un recueil de poèmes ", dit-elle. " Aucune photographie ne transcrit directement la nature de l'objet identitaire qui s'y trouve davantage questionné, suggéré, voire détourné ", explique-t-elle à propos de son travail qui s'articule également autour d'un aller-retour entre image et texte.

© Anne Golaz, Lichen, de la série Le Géant, 2016. Courtesy EQ2

© Aurélie Schopfer, Utopie, 2010-2016. Courtesy CEPV

Des mondes meilleurs

École Supérieure d'Arts Appliqués – Photographie, CEPV, Vevey, 10.09. – 12.11.2016
www.cepv.ch

Avec : Maude Comte, Valentin Faure, Matei Focseneanu, Charles Frôté, Morane Grignon, Elena Hasse, Lea Kunz, Youqine Lefèvre, Cécile Monnier, Alessia Olivieri, Marta Panzeri, Neige Sanchez, Aurélie Schopfer, Lucas Seitenfus, Céline Simonetto, Aline Staub, Arnaud Valente, Anaïs Weber, Annabelle Zermatten et Eva Zimmerli.

Cette exposition trouve sa source dans un questionnement autour de la notion d'utopie, qu'elle soit celle des territoires imaginaires ou tangibles, et regroupe les recherches menées par vingt étudiants de la formation supérieure en photographie. Sa scénographie, conçue collectivement, propose un parcours singulier et un dispositif de lecture des images où les approches individuelles s'interconnectent de manière aussi inhabituelle que radicale. Dix-neuf projets photographiques se combinent, se complètent, s'opposent parfois, mais toujours dialoguent, confrontant ainsi chaque visiteur de l'exposition à sa propre définition de ce qu'il pourrait à son tour envisager comme un idéal.

Certains étudiants élaborent une fiction se déroulant dans une sorte d'environnement vierge ; un récit qui instaure un rapport décalé au monde ou se lance dans l'évocation d'une expédition vers les origines. D'autres ont su trouver dans le quotidien des indices irréfutables de l'existence de mondes meilleurs, en documentant des lieux ou des gestes synonymes d'espoir, d'apaisement. Parfois, l'acte photographique lui-même est considéré comme un moyen efficace pour réenchanter le visible, notamment par la mise en scène. Enfin, des démarches plus conceptuelles avancent l'hypothèse que les moyens de perception offrent des espaces pour se réinventer, en élaborant des protocoles audacieux ou en fabriquant des objets sensés améliorer notre appréhension du monde. Ces différentes approches semblent contredire le fait qu'il soit nécessaire de faire tabula rasa ou de déclencher la révolution, politique, économique ou architecturale et suggèrent plutôt de chercher *Des mondes meilleurs* à l'aide d'expériences à la fois intimes et concrètes, en contact avec le réel.

© Neige Sanchez, de la série Your Body is Yours, 2012-2016. Courtesy CEPV

Le dispositif d'exposition qui rassemble les dix-neuf propositions privilégie la proximité et l'immersion dans les images. C'est un espace architectural à l'intérieur duquel le visiteur est invité à participer à l'apparition des photographies projetées. Par l'intermédiaire d'un tableau de commande, il prend la fonction d'un opérateur devenu soudain maître des lieux ; l'espace se modifie alentour, dans une alternance de séquences lumineuses ou obscures, colorées ou achromes, sonores ou plongées dans le silence, à sa guise. Ce dispositif singulier met ainsi en perspective les enjeux de pouvoir inhérents à toute entreprise utopique. La visite s'achève dans un espace où l'utopie prend cette fois une dimension très tangible, un jardin aménagé collectivement lui aussi, matérialisation d'une vision positive archétypale qui invite à s'y attarder.

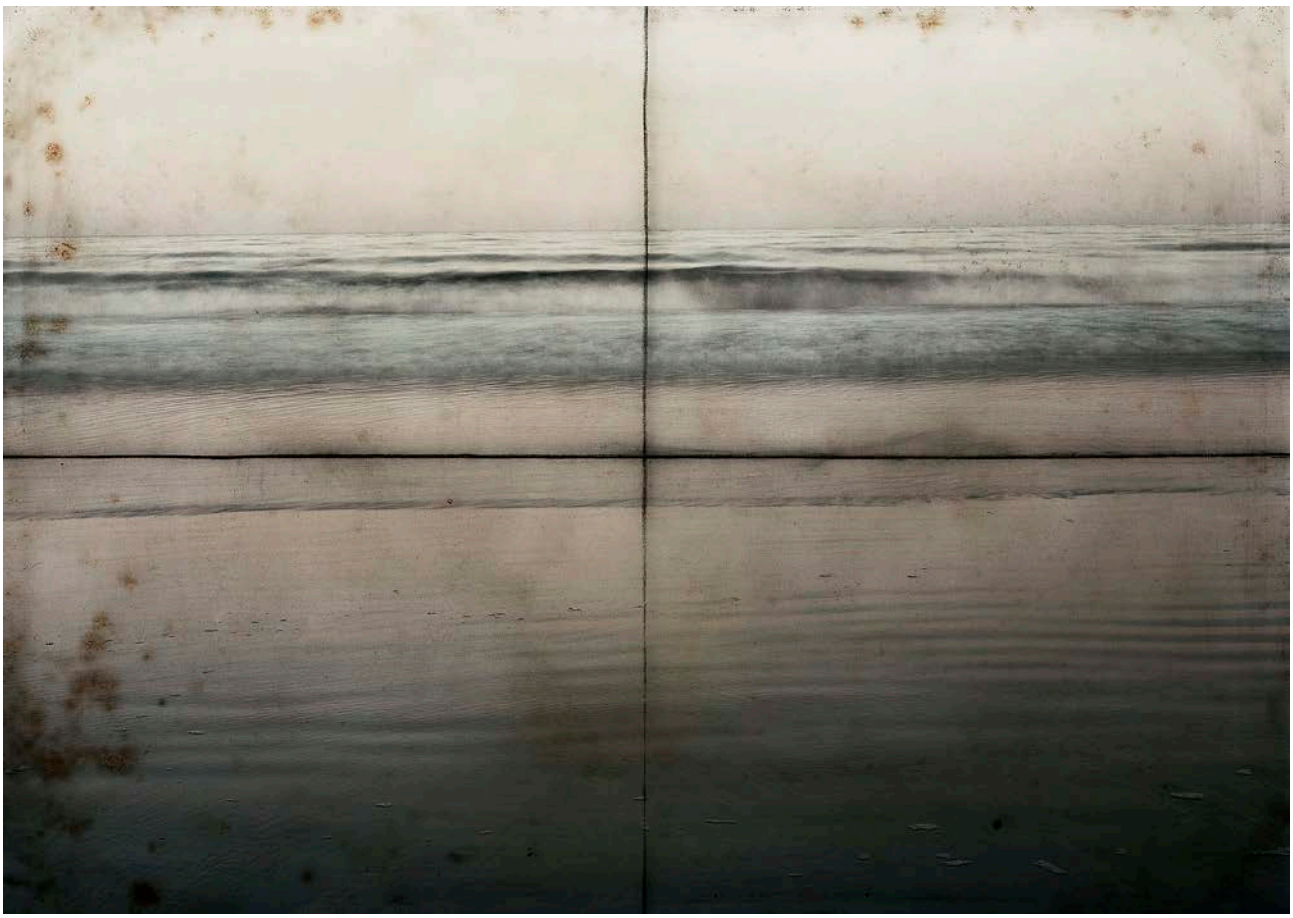
Par ce kaléidoscope changeant de propositions d'utopies, *Des mondes meilleurs* est l'occasion d'affirmer encore que la posture adoptée par l'artiste peut être à la fois celle d'observer, de déconstruire le monde, ou d'y intervenir en tant que force de proposition, moteur de changement. Ici, chaque auteur, par son regard, les questionnements essentiels qui l'habitent, nous donne à voir d'autres alternatives, échafaude des mondes meilleurs... et peut-être nous permet d'y croire.

Une exposition du Centre d'Enseignement Professionnel de Vevey (CEPV).
Curateurs : Virginie Otth et Mathieu Bernard-Reymond.

Source : dossier de presse

© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2016. Courtesy CEPV

© Marta Panzeri, erehwon, 2016. Courtesy CEPV



© Susan Dobson, Seneca 5x7 View Camera, circa 1940, de la série Viewfinder, 2013. Courtesy MSAP / Images Vevey

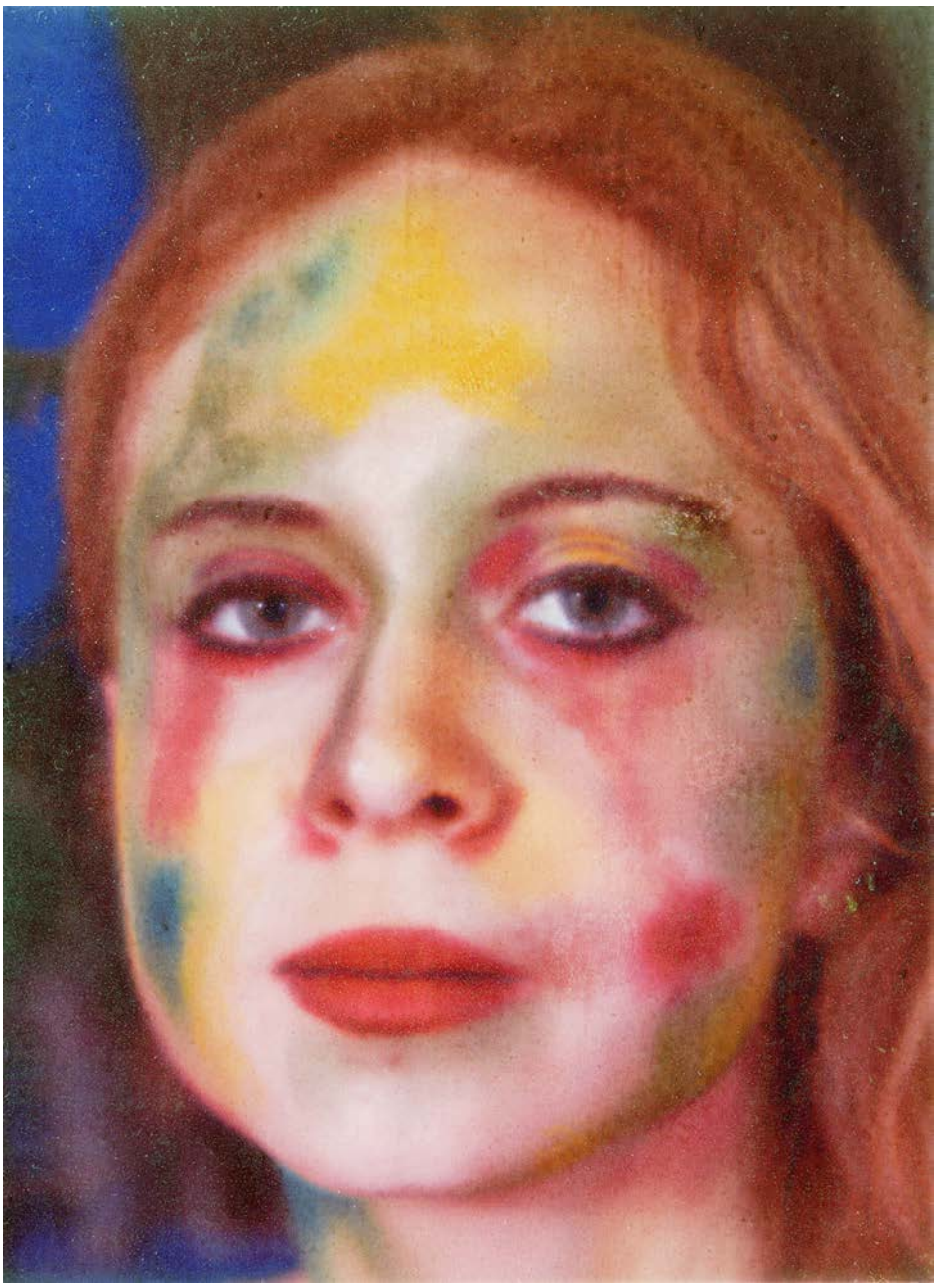
Susan Dobson. Viewfinder

Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 10.09.2016 – 26.02.2017
www.cameramuseum.ch

L'exposition *Viewfinder* est constituée d'une série de paysages lacustres, réalisée en 2013 dans la région des Grands Lacs entre le Canada et les Etats-Unis. Susan Dobson superpose à ses images des scans de viseurs d'appareils photographiques (*viewfinder* en anglais), sélectionnés dans les collections historiques de la prestigieuse George Eastman House. Elle traite volontairement ces étendues d'eau comme un lieu commun et universel, préférant porter l'attention sur les marques, les grilles, les taches et les empreintes de doigts laissés par les anciens propriétaires des verres dépolis. Le spectateur est amené à regarder ces paysages au travers du principal élément technique permettant le cadrage et la composition de l'image. *Viewfinder* nous plonge au cœur de l'analogique au travers d'une relecture de l'histoire et des techniques du médium aux XIX^{e} et XX^{e} siècles. A l'ère du numérique et du règne de l'instantané, ces photographies rappellent une époque révolue où la prise de vue nécessitait encore un véritable savoir-faire, un matériel volumineux et des temps de pose de longue durée.
Une exposition du Festival Images Vevey 2016 au Musée suisse de l'appareil photographique.

Susan Dobson (1965, Moncton, Canada) a étudié les arts appliqués à Toronto et les beaux-arts à Guelph, où elle vit, travaille et enseigne la photographie. Sa pratique artistique est principalement centrée sur la photographie et l'installation avec pour sujets de prédilection les paysages suburbains. Son travail a été exposé dans de nombreux pays notamment dans le cadre des festivals de photographie à Toronto, Mexico, Montréal et Bruxelles.

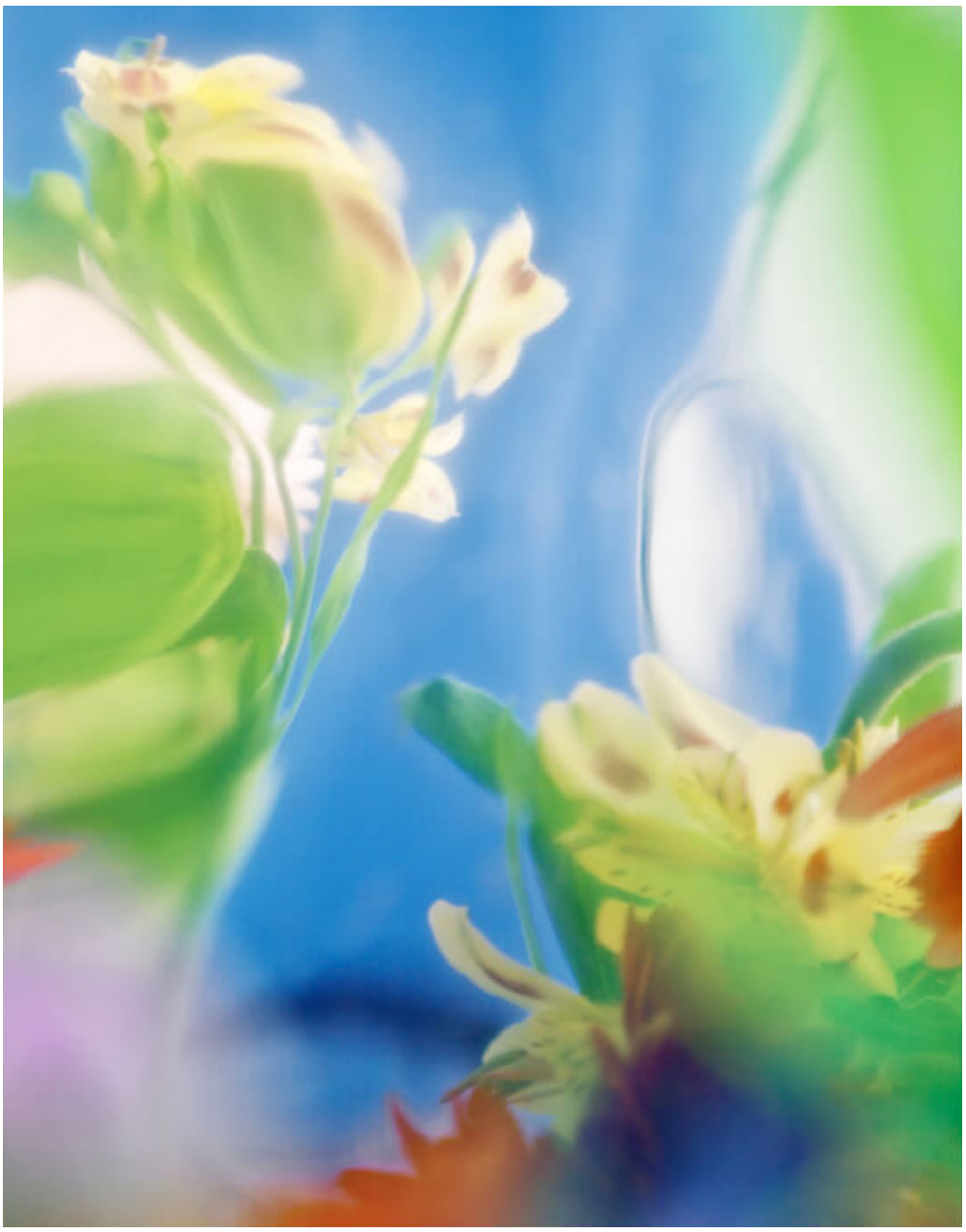
© Susan Dobson, Speed Graphic View Camera, circa 1940, de la série Viewfinder, 2014. Courtesy MSAP / Images Vevey



© Paul Rousteau, Portrait, 2016, tirage jet d'encre pigmentaire, 40x30 cm. Courtesy Forma

Paul Rousteau. Strawberry Fields
Forma, Lausanne, 09.09. – 15.10.2016
www.forma-art.ch

" Paul Rousteau propose à Forma une expérience autant esthétique que poétique à travers un nouvel ensemble de vingt photographies. *Strawberry Fields* propose un voyage dans un autre monde par l'intermédiaire du prisme photographique altéré et subjectif de l'artiste. Ce dispositif est une invitation à la rêverie où Paul Rousteau guide le spectateur dans son univers. Par son iconographie colorée et empreinte de légèreté, il ouvre les portes d'une perception personnelle, alliant mysticisme et délectation visuelle.
Dans son processus créatif, l'artiste recherche le surnaturel et la beauté, mais également l'accident lui permettant de transmettre – au-delà d'une identité stylistique marquée – une émotion. L'erreur crée selon lui ce sentiment. Ce sont les imperfections qui alimentent le flux artistique de ses travaux volontairement flous. Un projet en engendre un autre, ils fusionnent ou s'éloignent entraînant les travaux photographiques de Paul Rousteau hors des sentiers battus de la pensée linéaire.
Les photographies de l'artiste sont nourries de modèles artistiques variés : la touche impressionniste, la relation de Fra Angelico à la couleur, l'énergie du fauvisme et de l'expressionnisme allemand, les genres de



© Paul Rousteau, Sans titre, 2016, tirage jet d'encre pigmentaire, 40x30 cm. Courtesy Forma

peintures classiques comme le portrait, la peinture de genre et la nature morte. De fait, Paul Rousteau, formé à l'école de photographie de Vevey (CEPV), se détache des canons esthétiques souvent associés à la photographie suisse par la liberté de sa démarche transversale. Ici, le langage formel propre du médium photographique rencontre le vocabulaire pictural.
L'univers de l'artiste est empreint de clichés. En constante recherche du beau, ses peintures photographiques n'ont pas de desseins autres que celui de dépeindre et transmettre sa vision du bonheur : « une femme nue, une éclaircie sur une fleur, un lever de soleil sur lamer, un enfant qui rit, ou encore un oiseau avec de belles couleurs ». Paul Rousteau, se laissant transporter au gré de ses flâneries, est conscient que « pour un esprit cynique cette apologie du bonheur peut être considérée comme convenue ou naïve. Or, je ne mets pas de hiérarchie entre un peintre du dimanche et Matisse, entre le kitsch et le beau, entre mon quotidien et ma vie rêvée » "
Jean-Rodolphe Petter, historien de l'art

Paul Rousteau (1985, FR) vit et travaille à Paris. Il achève sa formation en 2010 à l'Ecole de photographie de Vevey (CEPV). En 2016, son travail a été exposé aux Rencontres photographiques d'Arles.

Source : dossier de presse

Christian Lutz, Valle Verzasca, Tessin, Suisse, été 2015, de la série no man's land, 2016 © Christian Lutz / VU'

Christian Lutz. No man's land
Théâtre de Vidy, Lausanne, 14.09 - 03.12.2016
www.vidy.ch

La démarche de Christian Lutz (1973, CH) se base sur une observation scrupuleuse des dynamiques de notre société, en étudiant des thèmes comme le pouvoir politique, économique ou religieux. Distingué par de nombreux prix dont le Grand Prix Images Vevey 2009/2010 pour sa série *Tropical Gift*, son travail est exposé dans le monde entier et fait régulièrement l'objet de publications. L'exposition réunit des extraits de plusieurs séries d'images que Christian Lutz a consacrées aux itinéraires, aux rêves et aux illusions des migrants fuyant guerres, oppressions ou famines et pour qui l'Europe occidentale représente l'espoir d'une vie meilleure. Comme à son habitude, son regard est sans concession: en interpellant le spectateur, il lui rappelle que la Suisse a toujours accueilli de nombreux migrants, aujourd'hui devenus des acteurs indispensables de son développement économique et culturel.
Collaboration avec le Festival Images Vevey 2016.

Source : www.images.ch

Christian Lutz, Col de Lukmanier, Grisons, Suisse, automne 2015, de la série no man’s land, 2016 © Christian Lutz / VU'

© Martin Kollar, de la série Provisional Arrangement, 2015-2016. Courtesy Musée de l'Elysée

Martin Kollar. Provisional Arrangement

Musée de l'Elysée, Lausanne, 21.09. – 31.12.2016
www.elysee.ch

Provisional Arrangement est la concrétisation du projet soumis par Martin Kollar au Prix Elysée lancé en 2014 avec le soutien de Parmigiani Fleurier. Comme le prévoit le prix, dont il est le premier lauréat, le photographe slovaque a reçu une contribution financière pour finaliser son projet et en publier un livre. Libre de choisir un éditeur, il a souhaité travailler avec MACK à Londres avec lequel le Musée de l'Elysée s'est associé pour cette publication. Convaincu par la qualité de son travail, le musée lui a en plus proposé d'en produire une exposition.
Provisional Arrangement concrétise ainsi deux années de travail avec Martin Kollar (1971, Žilina, Slovaquie) et confirme l'engagement du musée auprès de la production contemporaine. Pendant plusieurs mois, Martin Kollar a arpenté les routes européennes et ses archives personnelles dans le but de réunir en un riche corpus son idée de provisoire. Sujet difficile à traiter visuellement, Kollar a toutefois maintenu le cap et propose, avec *Provisional Arrangement*, une trentaine d'images qui toutes, à leur façon, explorent la notion de temporaire – et, en filigrane, celle, plus vaste, d'une mémoire en cours de (dé)construction.
Élevé dans la Tchécoslovaquie de l'ère communiste, l'artiste s'intéresse depuis toujours à la collision entre les aspects immuables de notre société et ceux qui s'y ajoutent, de manière éphémère, pour en pallier les vicissitudes. Une manière de mettre en images le décor d'une génération pour qui le provisoire régit le quotidien, lorsqu'il s'agit plus de s'acclimater à des variations sans fin qu'à s'ancrer durablement dans un temps et un lieu définis. Un monde où le sentiment de pérennité fait défaut, poétiquement rendu par ce voyage photographique qui capte la désintégration du permanent vers le temporaire et le provisoire.
Curatrice : Lydia Dorner, conservatrice assistante, département des expositions, Musée de l'Elysée

Publication : L'ouvrage édité par MACK, conçu par l'artiste et Grégoire Pujade-Lauraine, est à lui seul l'expression du sujet traité. La conception tout entière de la publication, de la sélection des matériaux au mode d'apparition des photographies jouant fréquemment sur la double page, se fait l'écho du thème et lui en offre l'écrin. Un bref essai de Lydia Dorner apporte un éclairage sur la démarche de l'artiste.

Source : dossier de presse

© Martin Kollar, de la série Provisional Arrangement, 2015-2016. Courtesy Musée de l'Elysée

© Martin Kollar, de la série Provisional Arrangement, 2015-2016. Courtesy Musée de l'Elysée

© Andrea Stultiens, Presentation de Duc in Altum, St. Mary's College Kisubi, Ouganda, 2016. Courtesy PhotoforumPasquArt, BIenne

Flurina Rothenberger / Andrea Stultiens
PhotoforumPasquArt, Bienne, 11.09. – 20.11.2016
www.photoforumpasquart.ch

Andrea Stultiens (1974, Roermond, NL) décrit ses pratiques comme des " travaux avec des photographies ". Elle collectionne des images photographiques et écrit dessus, entamant une réflexion sur les différentes formes de représentation du soi et des autres. La publication *Duc in Altum* tirée de la série *Ebifananyi*, un projet à long terme mené par l'artiste depuis 2014 en Ouganda, constitue le point de départ de son exposition.

Sa vie entière, Flurina Rothenberger (1977, Zurich, CH) l'a passée entre deux continents. Née en Suisse, l'artiste a grandi en Côte d'Ivoire. Cela transparaît dans sa narration originale, qui affirme qu'il ne peut exister une représentation unique de l'Afrique, mais au contraire une multitude. Ses recherches thématiques la portent vers l'urbanisme, l'exode rural, le développement économique et l'avenir de la part jeune de la population, en croissance constante.

Capturer et raconter
Les deux photographes se consacrent au continent africain depuis des années et il arrive que les préoccupations principales qui animent leurs méthodes et leurs travaux se recoupent. Stultiens associe ses propres images avec des photographies d'archives, replaçant en contexte des représentations tirées de liasses restées oubliées pendant longtemps. Les images de Flurina Rothenberger décrivent des événements, et dans le même temps, la photographe a développé au fil des années son propre langage visuel, qui se manifeste entre autres dans des travaux collaboratifs.

Source : communiqué de presse

© Flurina Rothenberger, La Pyramide, Abidjan, Côte d'Ivoire, 2016. Courtesy Photoforum-PasquArt, Blenne

© Markus Brunetti, Cathédrale Notre-Dame, Chartres, 2015-2016
Courtesy MBAL

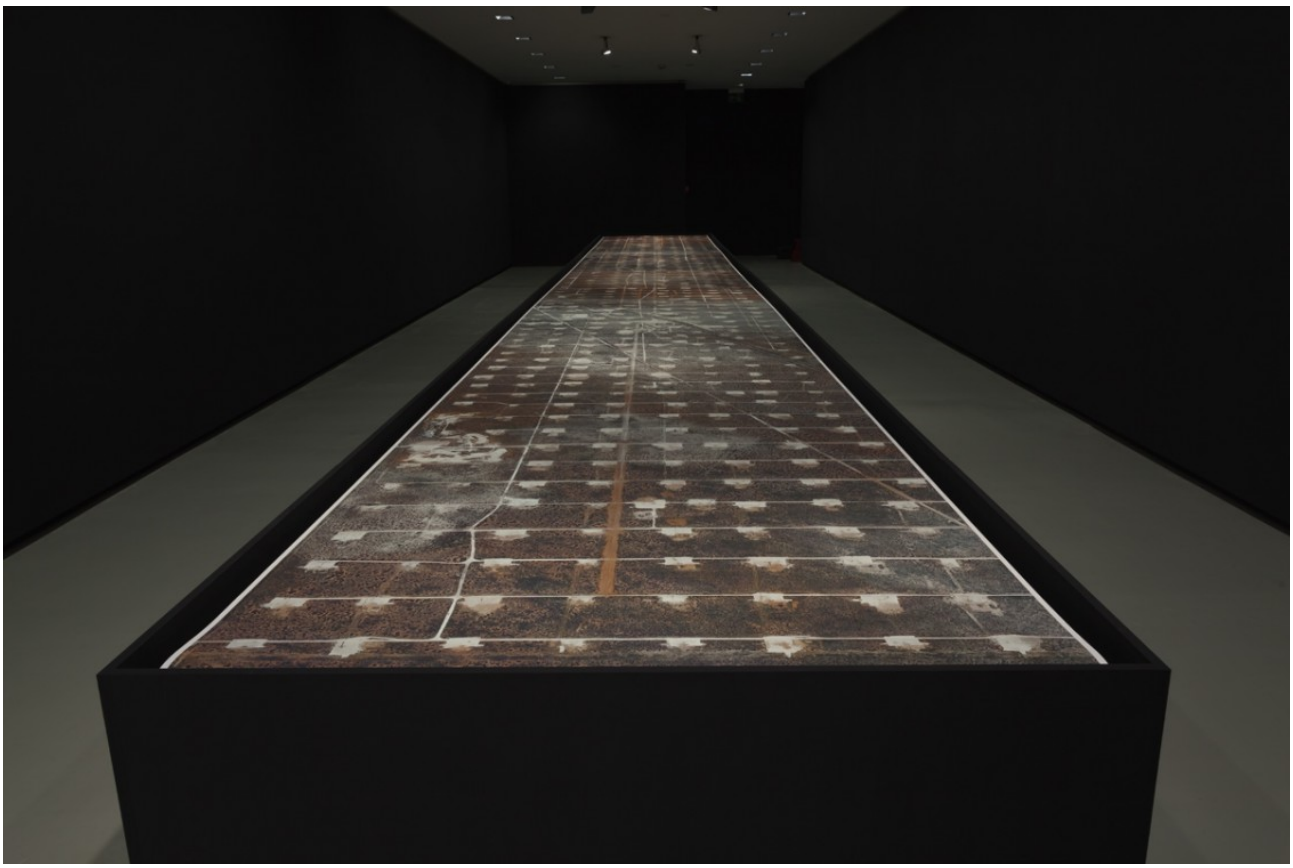
Markus Brunetti. Façades
MBAL – Musée des beaux-art, Le Locle, 19.06. – 16.10.2016
www.mbal.ch

" Les nouvelles expositions du Musée des beaux-arts offrent différents regards sur les constructions de l'homme: l'Allemand Markus Brunetti s'intéresse à des édifices-symboles, les églises et les cathédrales dont les façades majestueuses s'élèvent devant nous; l'Anglais Mishka Henner au paysage désolé que produisent les puits de pétrole, ces édifices qui creusent le sol ; le Neuchâtelois Lermite donne une nouvelle dimension à son art en l'intégrant à un espace architectural donné, notamment à travers le vitrail; enfin le musée s'intéresse au premier des neufs arts, l'architecture, et dévoile 33 projets réalisés par les meilleurs architectes suisses d'aujourd'hui. Quatre expositions qui montrent que l'homme conçoit des espaces et bâtit des édifices selon ses croyances. Ses constructions mêlent réalité et rêve, sensations et émotions, objectivité et subjectivité. L'utile, l'esthétique, la solidité s'affirment et se rejoignent. Quatre expositions qui interrogent le passé, le présent et le futur. "
Nathalie Herschdorfer, Directrice du Musée des beaux-arts

© Markus Brunetti, Paróquia de Santa Marinha, Cortegaça, 2015-2016. Courtesy MBAL

Depuis plus de dix ans, Markus Brunetti (1965, DE) voyage, avec sa compagne Betty Schöner, à travers toute l'Europe pour photographier les façades de cathédrales et d'églises. L'architecture gothique, romane, baroque des édifices sacrés apparaissent ici dans leurs plus infimes détails. Brunetti photographie chaque fragment tel un scanner de haute définition pour ensuite réunir numériquement toutes ses images en un ensemble cohérent. Sa méthode de prise de vue, aussi démente que titanesque, dépasse largement l'idée que nous nous faisons de la photographie. Le processus est intrinsèquement long et fastidieux – Brunetti travaille parfois plusieurs semaines voire plusieurs mois sur une même façade – puisqu'en fin de compte, il s'agit toujours de reconstituer la richesse architecturale des édifices à partir des multiples pièces d'un puzzle décomposé. Jamais ces églises n'ont été représentées de la sorte. Les tirages grand format obtenus s'apparentent plus aux plans originaux des architectes – qui n'ont pourtant jamais existé – qu'à une photographie traditionnelle d'un monument. Pour le spectateur il en ressort une vision inédite, étonnante, énigmatique et surtout fascinante.
Curatrice : Nathalie Herschdorfer

Source : dossier de presse



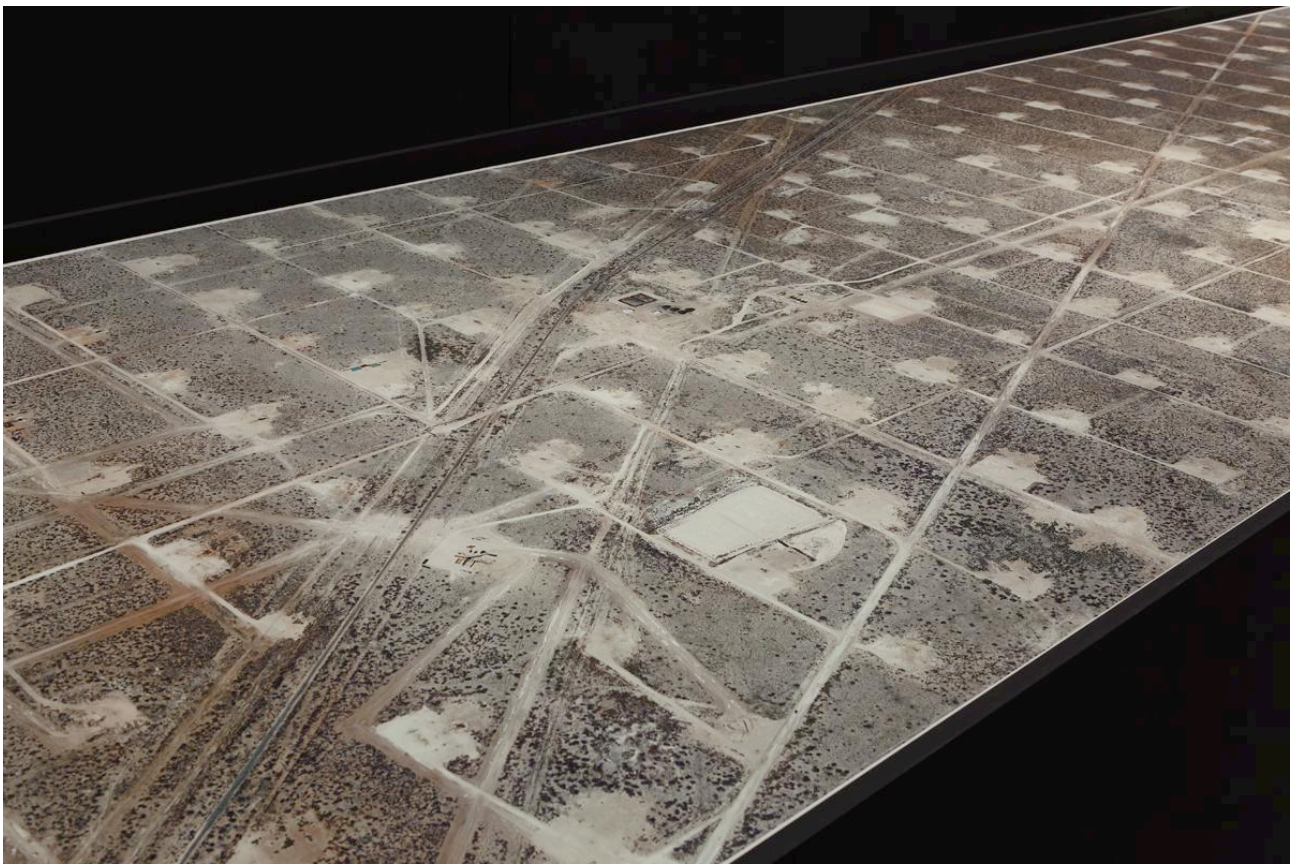
© Mishka Henner, Field, 2016. Courtesy l'artiste et le MBAL ; photo : Lucas Olivet

Mishka Henner. Field
MBAL – Musée des beaux-art, Le Locle, 19.06. – 16.10.2016
www.mbal.ch

Google Street View, Google Maps ou encore Google Earth structurent notre vision contemporaine du monde. Lancés il y a près de dix ans par le géant du web, ces logiciels sont accessibles à toute personne disposant d'une connexion Internet. Les millions d'images qu'ils génèrent constituent une source documentaire infinie et sans cesse renouvelée à qui veut bien les interpréter.
Mishka Renner fait partie de cette nouvelle génération d'artistes qui redéfinit le rôle de la photographie à l'ère d'Internet. Une grande partie de son travail consiste à naviguer à travers ce vaste territoire numérique à la recherche de sujets d'intérêt culturel et géopolitique. Pour *Field*, l'artiste a passé près de 2 ans à inspecter le continent américain à l'aide de visuels pris à des milliers de kilomètres de la Terre.

L'image qui se déploie sur 13 mètres de long est le résultat de l'assemblage de centaines de photographies satellitaires en très haute définition trouvées en libre-accès sur la toile. Sa structure en damier l'apparente de prime abord à une peinture d'abstraction géométrique or, à y regarder de plus près, on découvre l'un des plus grands champs pétrolifères du centre des Etats-Unis. Situé à Wickett au Texas, North Ward Estes alimente depuis des centaines d'années les besoins énergétiques toujours croissants des Américains. Ce territoire s'étend sur 96 km", il comprend 935 puits de production et 440 puits d'injection dont certains ne sont plus en activité. Pour extraire le pétrole, 9000 millions de litres de dioxyde de carbone seraient injectés chaque jour dans le sol. L'impact de ces pratiques d'extraction est clairement visible.
Mishka Renner nous offre une vue effrayante de ces forages 1 pétrolier qui représentent selon l'artiste autant des paysages culturels qu'industriels. L'image satellite à la beauté improbable est captivante par bien des égards et se révèle aussi être une «preuve par l'image» de la destruction infligée à notre planète.

Né en 1976 à Bruxelles, Mishka Renner vit en Angleterre depuis 1984. Il est titulaire d'un doctorat en *cultural studies*. À ses débuts il s'intéresse à la photographie documentaire avant de se tourner vers l'utilisation exclusive de matériel photographique trouvé sur Internet et faisant partie du domaine public. Il reçoit en 2013 le Infinity Award du International Center of Photography, New York, et est nominé l'année suivante au Prix Pictet – l'un des prix les plus prestigieux pour la photographie contemporaine – pour son travail sur les industries bovine et pétrolière américaines. Il est représenté par Bruce Silverstein Gallery, New York et Carroll/Fletcher Gallery, Londres.



© Mishka Henner, Field, 2016. Courtesy l'artiste et le MBAL ; photo : Lucas Olivet

Pouvez-vous nous parler...
Le Musée des beaux-arts du Locle initie une série de petites publications destinées à donner un éclairage inédit sur une œuvre à travers l'interview d'un artiste invité par le musée. Le premier numéro est consacré à l'artiste anglais Mishka Renner qui expose Field, une installation spécifiquement créée pour le musée. Réalisée à partir de vues satellite de très haute définition, l'image qui se déploie sur 13 mètres de long offre une vue fascinante de l'un des plus grands champs pétroliers américains. La photographie satellite, captivante par bien des égards, se révèle être une « preuve par l'image » de l'impact destructeur de l'homme sur notre planète. L'entretien réuni ici a été mené par l'écrivain et sociologue suisse Joël Vacheron qui a rencontré l'artiste à Londres pour un moment de libre échange autour de sa pratique artistique et de son exposition au Locle.
Curatrice : Nathalie Herschdorfer

Publication : *Mishka Renner, Pouvez-vous nous parler...*, Editions Musée des beaux-arts Le Locle, 2016, ouvrage sous la direction de Nathalie Hershdorfer, interview : Joël Vacheron, conception graphique: Atelier Florence Chèvre, français/anglais

© Signer Roman, Tisch, Island, 1994. Courtesy de l'artiste et du CPG

Roman Signer. Le temps gelé / Die gefrorene Zeit

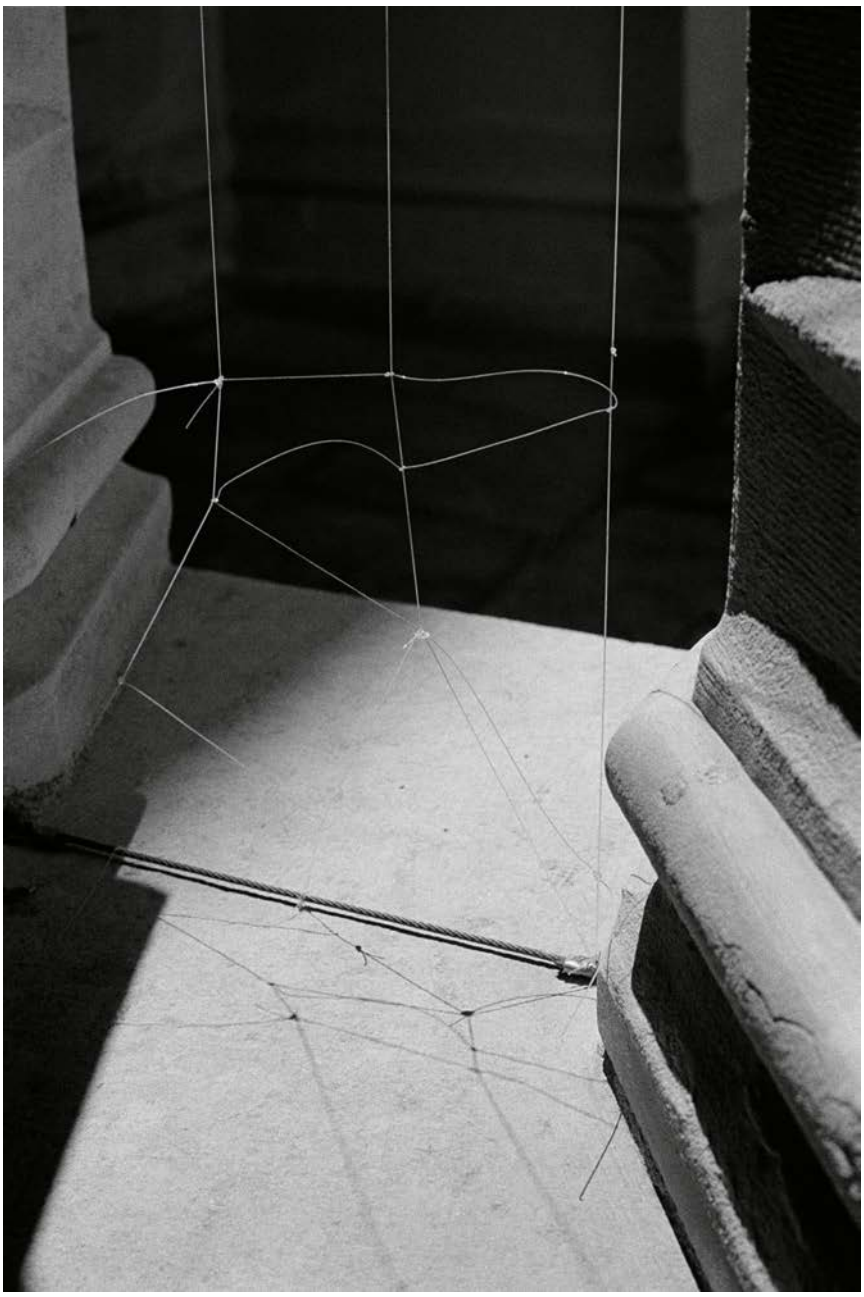
Centre de la Photographie, Genève, 16.09. – 13.11.2016
www.centrephotogeneve.ch

Le Centre de la Photographie propose la première exposition personnelle à Genève de l'artiste plasticien Roman Signer (*1938, vit et travaille à Saint-Gall), depuis celle du Centre d'édition contemporaine en 1990.
L'exposition *Le temps gelé / Die gefrorene Zeit* interroge pour la première fois un aspect méconnu de son œuvre : l'instantané, c'est-à-dire le temps arrêté, le temps gelé. Partant de sa production photographique peu connue, les Reisebilder – les photographies de voyage (*Reisebilder*, 2006 et *Karpaten* | *Carpathians*, 2012) -, l'exposition *Le temps gelé / Die gefrorene Zeit* fait découvrir l'aspect proprement photographique de son œuvre, ainsi que de ses sculptures, en prenant la notion d'indice comme fil conducteur.
Mondialement connu pour ses performances et ses installations basées sur des processus interrogeant la transformation de matières, le travail de Signer est directement lié au temps qui s'écoule. N'ayant été réalisés qu'une seule fois et souvent hors des espaces d'art, les travaux de Signer sont la plupart du temps soumis à l'enregistrement photographique et vidéographique pour une réception ultérieure. Le titre de l'exposition se réfère autant aux enregistrements obtenus par la trace lumineuse sur des supports variés, qu'aux traces de fumée, de matière brûlée, d'écoulements de liquides solidifiés qui témoignent de ses actions. La référence au temps gelé peut aussi être comprise de façon littérale, au vu de l'affinité de l'artiste pour des procédés de congélations, et pour des cadrans de montres et d'horloges arrêtés dans leur mouvement.
Présentée à la Documenta 8 en 1987 à Kassel et représentant la Suisse à la Biennale de Venise en 1999, l'œuvre de Roman Signer est en majeure partie immatérielle et fait se dissoudre les genres et les catégories de l'art tout comme il fait littéralement exploser maints objets de nos sociétés marchandes. Dans les expositions d'artistes parmi les plus importants de notre temps, le CPG a fait, ces dernières années, découvrir des aspects peu ou pas connus d'artistes allant de Boris Mikhailov à Cindy Sherman, de Manon à Gerhard Richter, ou de Bernd et Hilla Becher à Carsten Höller. Ainsi *Le temps gelé / Die gefrorene Zeit* mettra en avant par la photographie un aspect méconnu de l'œuvre de Roman Signer. L'exposition est conçue en collaboration avec la curatrice indépendante Carmen del Valle.
Curateurs : Joerg Bader et Carmen del Valle

Source : communiqué de presse

© Signer Roman, Londres, GB, 2015, de la série Reisefoto. Courtesy de l'artiste et du CPG

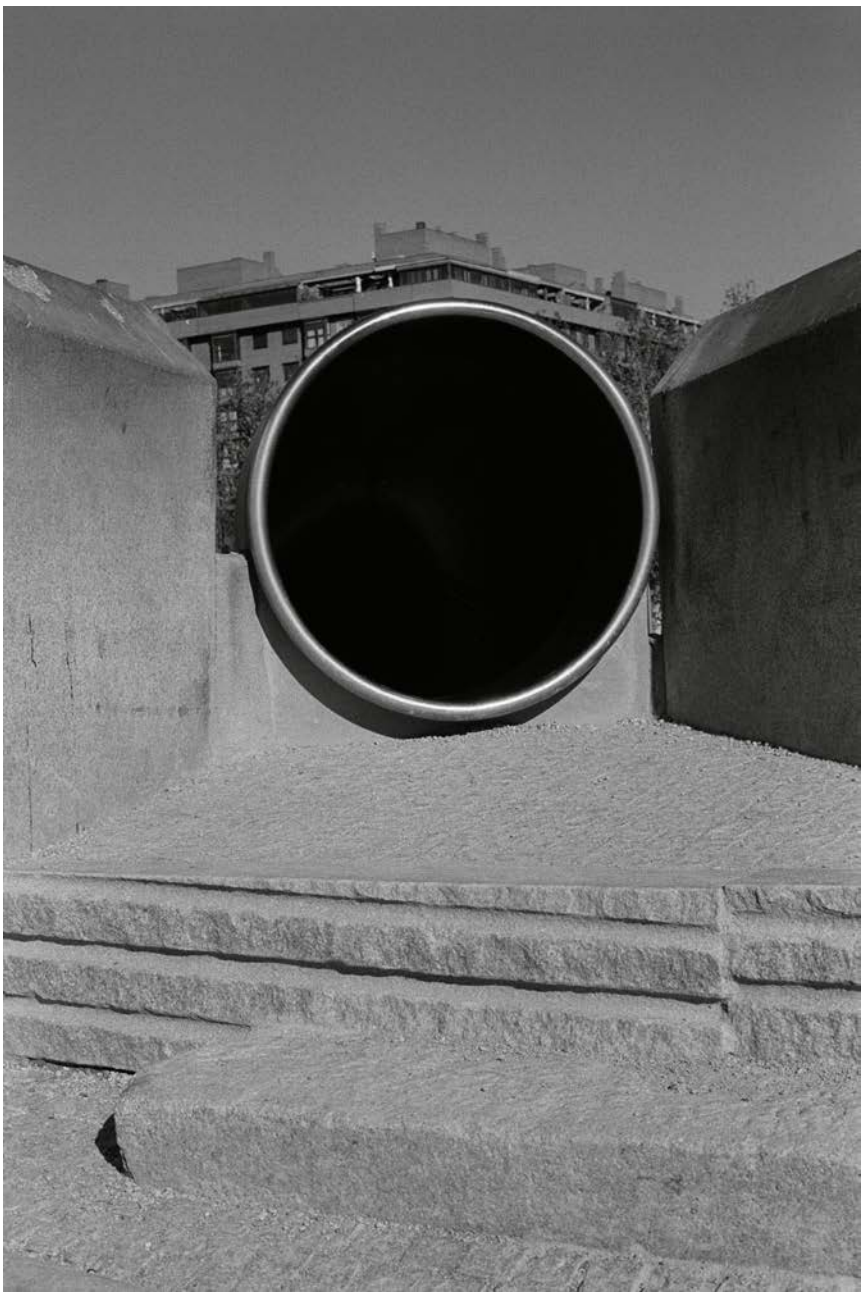
© Signer Roman, Detroit, USA, 1997, de la série Reisefoto. Courtesy de l'artiste et du CPG



© Federico Clavarino, de la série The Castle, 2016. Courtesy Espace JB

Federico Clavarino. The Castle
Espace JB, Carouge, 02.09. – 21.10.2016
www.espacejb.com

Au-delà d'un groupe de nations ou d'une aire géographique, l'Europe peut être entendue comme une idée ou un ensemble d'idées. L'Europe nourrit et stimule l'histoire d'une partie considérable de notre planète, depuis la Grèce antique, en passant par l'Empire Romain et les grandes puissances coloniales, jusqu'à aujourd'hui. Cette série de photographies cherche à trouver les traces que ces idées laissent sur la surface des choses et des personnes en Europe, ainsi que sur les murs de ses villes, dans les vitrines de ses musées où son histoire se conserve, dans les manières de s'habiller, de se déplacer et de produire, et dans les barrières qui se lèvent pour définir et pour défendre les confins de ses territoires. *The Castle* est un édifice construit par des images. Constitué de quatre parties, le premier chapitre, *The Dead*, se rapporte au mythe fondateur moderne, les événements qui ont conduit la construction de l'Europe contemporaine. Le deuxième chapitre, *The Organizing Principles*, traite de la façon dont sont articulés le pouvoir et l'autorité, à la base des sociétés européennes. Le troisième, *The Castle*, explore l'édification qui en résulte, en mettant en évidence ses éléments de séparation et de contrôle. Finalement, le quatrième et dernier chapitre, *At Twilight*, est à la fois une prophétie et un appel.



© Federico Clavarino, de la série The Castle, 2016. Courtesy Espace JB

Federico Clavarino (1984, Italie) étudie la littérature et l'écriture à l'école Alessandro Baricco's Scuola Holden de Turin. Il déménage à Madrid en 2007 et étudie la photographie documentaire à l'école Blank Paper où il enseigne actuellement. Federico Clavarino définit son travail comme provenant de problématiques concernant la position dans l'espace (le vertige comme dans *La Vertigine*) et dans le temps (la nostalgie comme dans *Ukraina Pasport*). Dans ses photographies, l'imaginaire est élaboré dans un effort de reconstruction du monde, en partant de ses fragments caractéristiques, pour les rendre plus habitables. Sans contexte évident, la réalité se dépasse et se récrée elle même, à travers la somme des images et du lien qu'elles entretiennent entre elles. *Italia o Italia* est le troisième livre de Federico Clavarino. Il fait suite à *La Vertigine* (Fiesta Ediciones, 2010) et *Ukraina Passport* (Fiesta Ediciones, 2011).

Source : dossier de presse

Philippe Halsman, Silent film comedian Harold Lloyd, 1953 © Ph.Halsman / Magnum Photos

Picture Yourself. Portraits et autoportraits - Magnum Photos
Quartier Libre SIG, Genève, 15.06. – 11.12.2016
www.sig-quartierlibre.ch

Organisée en collaboration avec l'agence Magnum Photos, l'exposition *Picture Yourself* à Quartier Libre SIG présente le travail de six portraitistes célèbres et invite à une réflexion sur la représentation de soi. Académique à ses débuts, la photographie gagne en naturel au cours du 20^{e} siècle. Les images se diversifient, comme pour mieux correspondre à la face de l'humanité dans ce qu'elle a de différent et d'universel. Elles existent désormais filtrées, floutées, uniformisées, sous forme d'egoportraits qui se partagent à l'infini.

À partir des images mythiques de Philippe Halsman, Elliott Erwitt, Martin Parr, Paolo Pellegrin, Steve McCurry et Bruce Gilden, *Picture Yourself* propose un panorama de la photographie contemporaine que ces maîtres du genre ont contribué à façonner. Elle convie aussi à une expérience qui en appelle à notre mémoire collective. Machine à portraits forcés et anonymes, le Photomaton devient ici partie prenante de l'exposition. Adoptant le style des photographes de Magnum, il permet au visiteur d'être immortalisé " à la manière de… ". Chacun se révèle à lui-même, à la fois modèle et auteur artistique d'un portrait singulier qu'il peut conserver et diffuser.

Erwitt Elliott, New York City, 1946 © Erwitt Elliott / Magnum Photos

Baroudeur discret, Steve McCurry (1950, USA) arpente le monde en quête d'Histoire(s) à raconter. Certaines de ses photos possèdent le clair-obscur des toiles de maîtres. Toutes disent l'humanité de ce photoreporter d'une rare sensibilité. Né à Philadelphie, Pennsylvanie, Steve McCurry a étudié le cinéma au Pennsylvania State University, avant de travailler pour un journal local. Après plusieurs années de travail indépendant, Steve McCurry a fait son premier voyage en Inde, explorant le pays et le sous-continent à l'aide de son appareil photo. C'est après plusieurs mois de voyage qu'il a traversé la frontière du Pakistan où il a rencontré un groupe de réfugiés provenant d'Afghanistan. Ils lui ont fait passer clandestinement la frontière dans leur pays, juste quand l'invasion russe fermait les frontières du pays à tous les journalistes occidentaux. Apparaissant en costume traditionnel, avec une barbe et les traits tirés après des semaines avec les Moudjahidines, McCurry a apporté au monde les premières images du conflit en Afghanistan, lui donnant un visage humain dans chaque une. Depuis lors, McCurry a continué de créer de superbes images à travers les six continents, parcourant d'innombrables pays. Son travail porte sur des conflits, la disparition des cultures, les anciennes traditions et la culture contemporaine, mais il conserve pourtant l'élément humain qui fait de sa célèbre photo de la jeune fille afghane une image aussi puissante.

Entre reportage documentaire et photographie d'art, le travail de Paolo Pellegrin (1964, IT) brouille les pistes sans jamais perdre de vue la réalité. Il se veut témoin de notre époque, de sa beauté autant que de sa brutalité. Paolo Pellegrin est né en 1964 à Rome. Il a étudié l'architecture à L'Università la Sapienza, Rome, Italie, avant d'étudier la photographie à l'Istituto Italiano di Fotografia, à Rome. De 1991 à 2001, Paolo Pellegrin a été représenté par l'Agence VU, à Paris. En 2001, il devient un candidat de Magnum Photos et membre à part entière en 2005. Il a été photographe professionnel pour Newsweek pendant dix ans. Paolo Pellegrin est lauréat de nombreux prix, dont dix prix World Press Photo et de nombreux prix comme photographe de l'année, une médaille d'excellence Leica, un prix Olivier Rebbot, le prix Hansel-Meith et le prix Robert Capa Gold Medal. En 2006, il a reçu la bourse W. Eugene Smith de la photographie humaniste.

Source : dossier de presse

© Patrick Gilliéron Lopreno, Voyage en Suisse. Courtesy Focale

Patrick Gilliéron Lopreno. Voyage en Suisse

Focale, Nyon, 11.09. – 30.10.2016
www.focale.ch

Pour réaliser *Voyage en Suisse*, le photographe Patrick Gilliéron Lopreno a parcouru des milliers de kilomètres à travers la Suisse avec la volonté de montrer ce pays sous un autre regard.
A travers ses images, l'artiste retranscrit la vision d'un pays souvent méconnue en prônant un aspect autant poétique que documentaire. Tel un ethnologue, il est allé à la rencontre d'une population métissée et plurielle, autant dans des zones de périphéries urbaines que dans des environnements ruraux. L'exposition nous présente la complexité de ce pays hétéroclite et dévoile, sans complaisance, l'envers du décor de la prospérité helvétique.
Patrick Gilliéron Lopreno est un photographe indépendant vivant à Genève.

Publication : Ce travail sera publié sous forme d'un livre, édité aux Editions Labor et Fides.

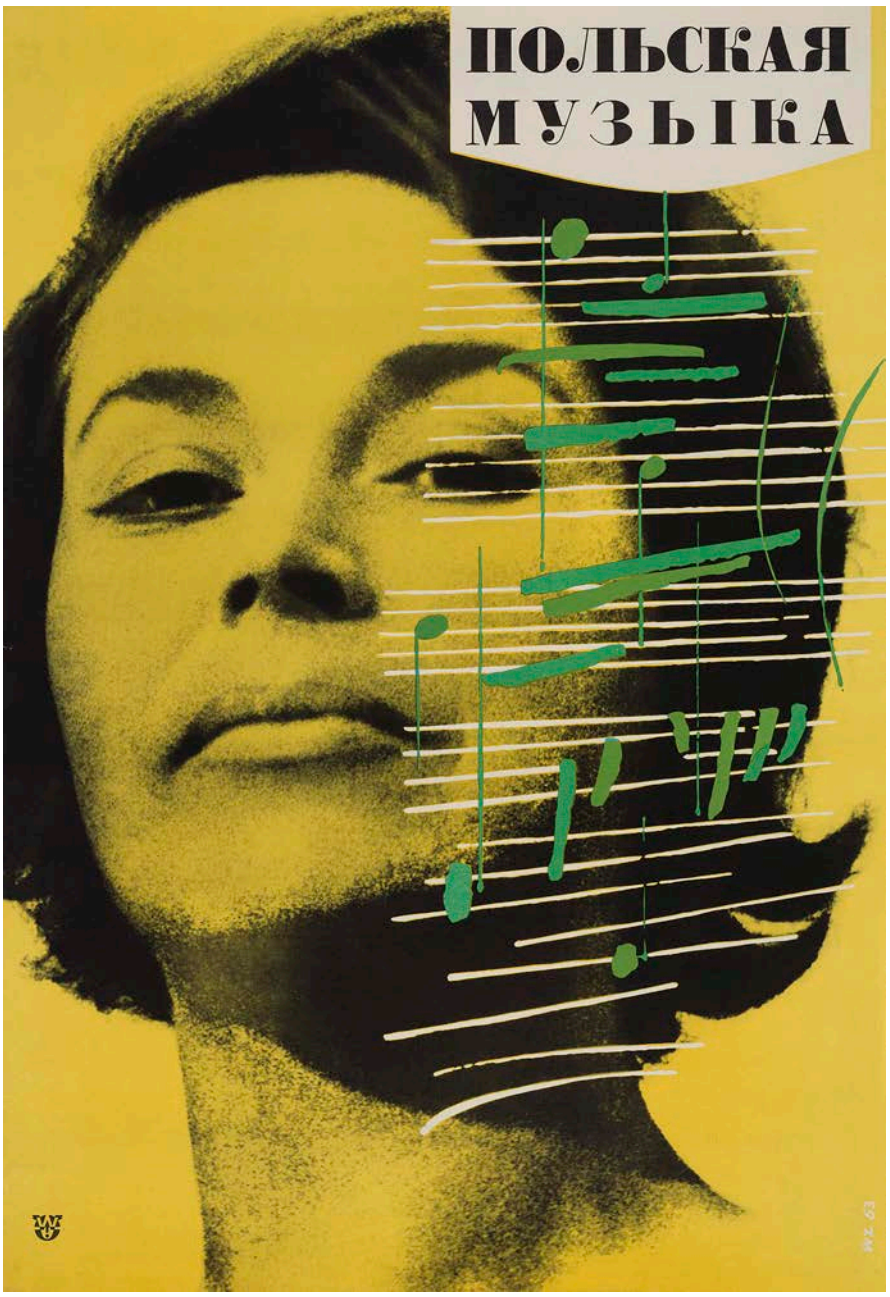
Source : dossier de presse

© Albert Camus, La postérité du soleil, photographies d'Henriette Grindat, itinéraire par René Char, Genève, E. Engelberts, 1965, livre. Courtesy Fondation Jan Michalski, Montricher

Photolittérature
Fondation Jan Michalski, Montricher, 14.10. – 30.12.2016 ; vernissage 13.10., 18h30
www.fondation-janmichalski.com

1839. La photographie s'invente et s'invite dans les arts pour en bouleverser les relations. Qualifié à l'origine d'" art industriel ", ce procédé de duplication du réel vient modifier les modes de représentation de l'espace, du temps, de la mémoire, et interroger, au-delà des peintres, les écrivains dans un mélange de rejet et de fascination.
Au point de rencontre de la photographie et de la littérature, se tissent des liens aussi complexes que féconds. C'est cette variété des interactions entre image et texte que se propose d'explorer l'expositionPhotolittérature, à travers un choix d'ouvrages en langue française : des dialogues photographes-écrivains, des écrivains photographes, des photographes écrivains, des textes illustrés de photographies anonymes, ainsi que des livres sans illustrations dans lesquels la photographie est un thème et l'image, absente, un embrayeur de récit.
Récit de voyage, fiction, poésie, autobiographie… tout un parcours à travers les époques et les courants esthétiques, au gré des frictions, des hybridations et de l'évolution des supports éditoriaux, pour rendre compte des phénomènes photolittéraires, depuis l'invention de la Modernité – que la photographie contribue à constituer – aux nouvelles potentialités numériques.
Curateurs : Marta Caraion, maître d'enseignement à l'Université de Lausanne
et Jean-Pierre Montier, professeur à l'Université de Rennes

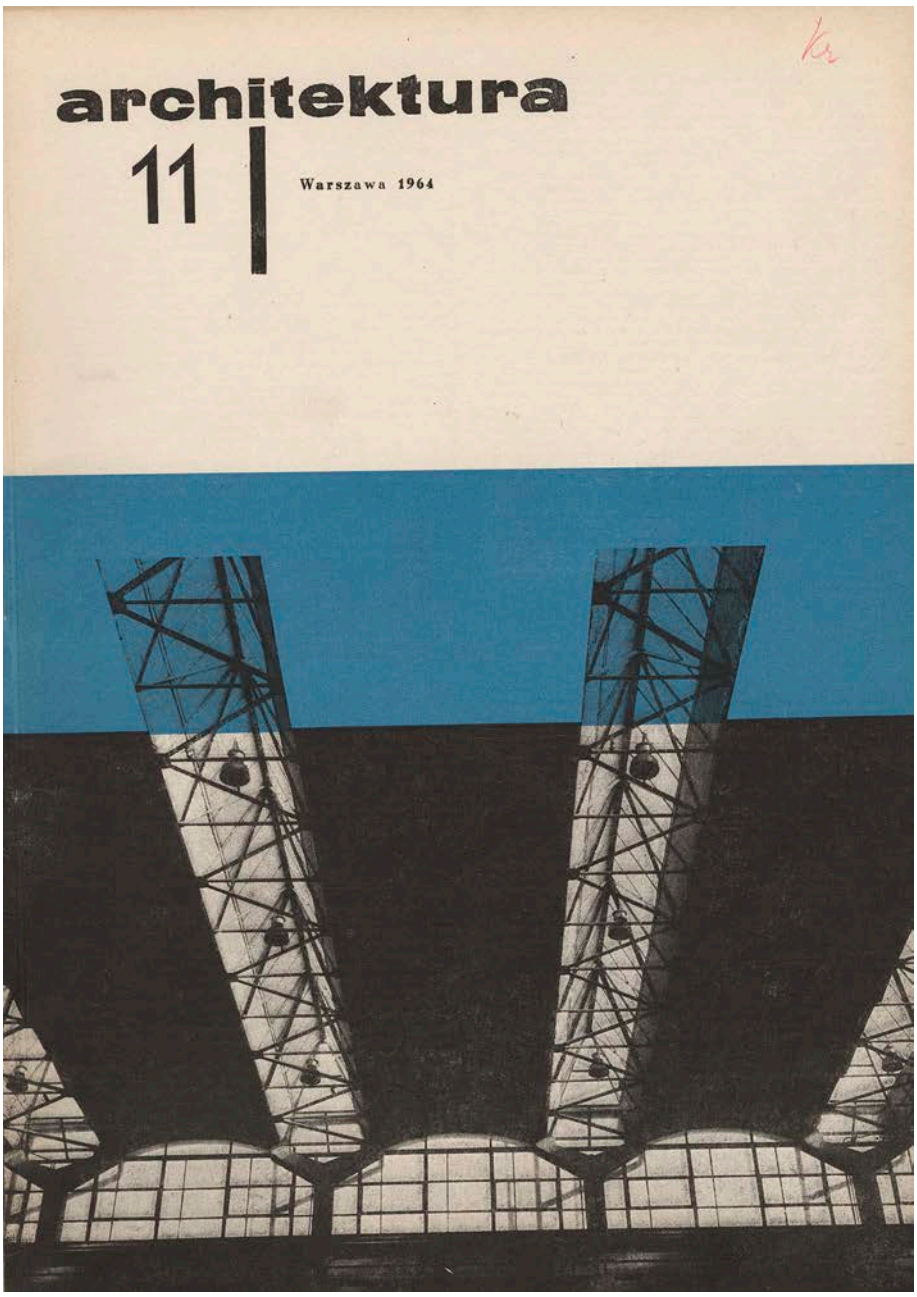
Source : http://www.fondation-janmichalski.com/exposition/exposition-photolitterature/



Wojciech Zamecznik, La Musique Polonaise, 1963, affiche inédite. Court. Musée de l'Elysée
© Juliusz & Szymon Zamecznik, Fundacja Archeologia Fotografii

Wojciech Zamecznik. La Photographie sous toutes ses formes
Musée de l'Elysée, Lausanne, 21.09. – 31.12.2016
www.elysee.ch

Wojciech Zamecznik fait figure de pionnier dans l'association de la photographie aux arts graphiques. L'exposition, organisée en collaboration avec la Fondation Archeologia Fotografii qui conserve les archives de l'artiste à Varsovie, est la première présentation internationale de sa pratique photographique.
L'artiste Wojciech Zamecznik (1923-1967) est une figure influente de la scène artistique polonaise d'après-guerre. Il est célèbre pour ses nombreuses affiches, et son champ d'activité couvre l'édition, la musique, le cinéma et la scénographie d'exposition. Photographe autodidacte, Zamecznik réalise quelques milliers d'images depuis la fin des années 1940, dont une sélection est présentée dans une première partie. La deuxième est consacrée à l'intégration et la transformation de la photographie dans son œuvre graphique. La dernière révèle une approche plus expérimentale du médium afin de créer un nouveau répertoire formel et typographique.



Wojciech Zamecznik, Architektura, n°11, 1964, couverture du magazine. Court. Musée de l'Elysée
© Juliusz & Szymon Zamecznik, Fundacja Archeologia Fotografii

L'exposition comprend plus de 200 pièces : tirages argentiques, négatifs, épreuves préparatoires permettent de décrire le processus créatif du graphiste. Affiches, pochettes de disque, publications originales et films complètent l'ensemble afin de rendre compte de la diversité de son oeuvre.
Curatrices : Anne Lacoste, conservatrice au Musée de l'Elysée, et Karolina Puchala-Rojek, Présidente de la Fondation Archeologia Fotografii, assistée de d'Ewa Jadacka.

Publication : Un troisième ouvrage de la Collection – Musée de l'Elysée coédité avec Noir sur Blanc en français et en anglais accompagne l'exposition. Le catalogue présente le caractère multidisciplinaire et expérimental de l'œuvre photographique de Wojciech Zamecznik. Il comprend une étude sur la pratique photographique de Zamecznik par Anne Lacoste, une biographie de Karolina PuchalaRojek, un essai de Agnieszka Szewczyk présentant la scène artistique polonaise contemporaine de l'artiste et un texte de Karolina ZibinskaLewandowska sur le contexte de la scène photographique.

Source : dossier de presse

Pierre Joseph Rossier, Bonze, prêtre supérieur d'une pagode japonaise à Nagasaki (Views in Japan, série 2, Negretti & Zambra, 1860), vue stéréoscopique sur plaque de verre, 8.4 x 17.5 cm. © Tom Burnett. Courtesy BCUF

Pierre Joseph Rossier. Japon – Fribourg
Un pionnier de la photographie en Extrême-Orient 1858-1862

BCUF - Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, 22.09. – 12.11.2016
www2.fr.ch/bcuf

Né à Grandsivaz en 1829, Pierre Joseph Rossier est envoyé en Chine en 1858 par la firme Negretti & Zambra de Londres pour y documenter la seconde guerre de l'opium. Il parcourt alors l'Extrême-Orient, du Japon des samouraïs au royaume de Siam jusqu'aux Philippines, en réalisant de nombreux clichés, diffusés ensuite en Europe. Cette exposition dévoile pour la première fois une sélection de l'œuvre exceptionnelle et rarissime du photographe fribourgeois, dont les vues stéréoscopiques du Japon et de Fribourg ont été assemblées dans de magiques diaporamas en 3D.

Avant l'année 2004, Pierre Joseph Rossier n'est connu en Suisse que grâce à la mention de son nom ou de son studio sur ses tirages de vues stéréoscopiques et de portraits en format carte de visite. Il fait alors figure d'un petit artisan photographe local sans envergure, avec un studio à Fribourg et à Einsiedeln. On estime aussi que ses photos sont relativement tardives, datant des années 1870 ou 1880, alors qu'il fait en réalité partie des pionniers des années 1860. L'envergure internationale de l'œuvre de Rossier sort de l'ombre en 2004, grâce à Terry Bennett, historien britannique de la photographie ancienne d'Extrême Orient, et de Gérard Bourgarel, président de Pro Fribourg, qui aboutira à la publication du cahier *Pierre Joseph Rossier,*

Pierre Joseph Rossier, Amazones de la garde du roi du Siam, Rama IV, 1862, tirage albuminé, 16.8x21 cm © Collection privée. Courtesy BCUF

photographe : une mémoire retrouvée (Pro Fribourg, n°153, 2006). Terry Bennett arrive à confirmer l'identité d'un photographe qu'on croyait français, P. Rossier, connu au Japon pour y avoir introduit la stéréoscopie, réalisé le premier panorama et enseigné la technique du collodion humide à de jeunes japonais, dont Ueno Hikoma, l'un des pionniers de la photographie au Pays du Soleil Levant. Cette découverte a eu deux autres conséquences : elle a permis d'attribuer à Pierre Joseph Rossier une série de vues stéréoscopiques de la Chine prises en 1858 et d'établir que le mystérieux P. Rossier – si longtemps "non identifié" –, avait également voyagé au Siam (Thaïlande). La découverte du Passeport pour voyager à l'étranger (en France et en Angleterre) délivré à Pierre Joseph Rossier en 1855, dans lequel il se déclare "photographe" alors qu'aucun professionnel n'est encore recensé dans le canton, est tout aussi surprenante.

Rossier figure donc parmi les tous premiers photographes professionnels suisses. Établit à Londres, Rossier devient le photographe officiel et le représentant en Extrême-Orient de la célèbre firme Negretti & Zambra, spécialisée dans la production et le commerce de matériel photographique et de vues stéréoscopiques inédites du monde entier. Rossier n'est ni un globetrotter ni un touriste, mais un artiste photographe travaillant pour une agence à laquelle il envoie ses négatifs et pour laquelle il vend du matériel, notamment au roi du Siam. Rossier n'a pas laissé de journal et il n'a rien écrit sur les cinq années passées en Asie. Nous n'avons toujours aucun portrait de lui et il n'existe que très peu de tirages de ses studios ouverts en 1862 à Fribourg et à Einsiedeln. Enfin, nous avons aussi perdu les traces de sa collection ethnographique du Siam, offerte au Musée de Fribourg en 1863.
Curateur : Philippe Dallais, ethnologue.

Source : dossier de presse

© Douglas Mandry, Mountain Pass II, Mugla, 2015, tirage pigmentaire d'archive, 115x150 cm, de la série Unseen Sights, 2015 - en cours
Courtesy Bildhalle, Zurich

SUISSE ALÉMANIQUE

Douglas Mandry. Unseen Sights

Bildhalle, Zurich, 07.10. – 12.11.2016
www.bildhalle.ch

Unseen Sights est la première exposition personnelle de Douglas Mandry. Elle réunit plusieurs séries liées à la thématique du voyage à l'époque actuelle. Le titre de l'exposition joue sur l'expression “sightseeing” en la détournant car il s'agit ici plutôt d'une visite dans un territoire irréel. Le photographe utilise divers procédés analogiques pour manipuler ses prises de vue afin d'interroger nos relations aux images. Ses interventions, qu'elles soient subtiles ou évidentes, transforment des lieux touristiques célèbres de manière ludique : une façon de remettre en question le statut de la photographie dans la société du tout numérique.

La série en cours intitulée *Unseen Sights* est une réflexion sur la relation entre présent et passé. Les prises de vue sont réalisées sur des sites archéologiques du Moyen-Orient, notamment au sud de la Turquie. Chaque paysage original est retravaillé dans l'atelier de l'artiste, il est colorisé à la main avec de la peinture ou du spray, éventuellement modifié avec de l'éclairage de studio additionnel.
Nassim Daghighian

Douglas Mandry est né en 1989 à Genève ; il vit et travaille à Zurich. Il a obtenu en 2013 son Bachelor en Communication visuelle, département Photographie, à l'ECAL – École cantonale d'art de Lausanne.

Source : dossier de presse

© Douglas Mandry, Mountain Pass I, Sagalassos, 2015, tirage pigmentaire d'archive, 110x90 cm, série Unseen Sights
Courtesy Bildhalle, Zurich

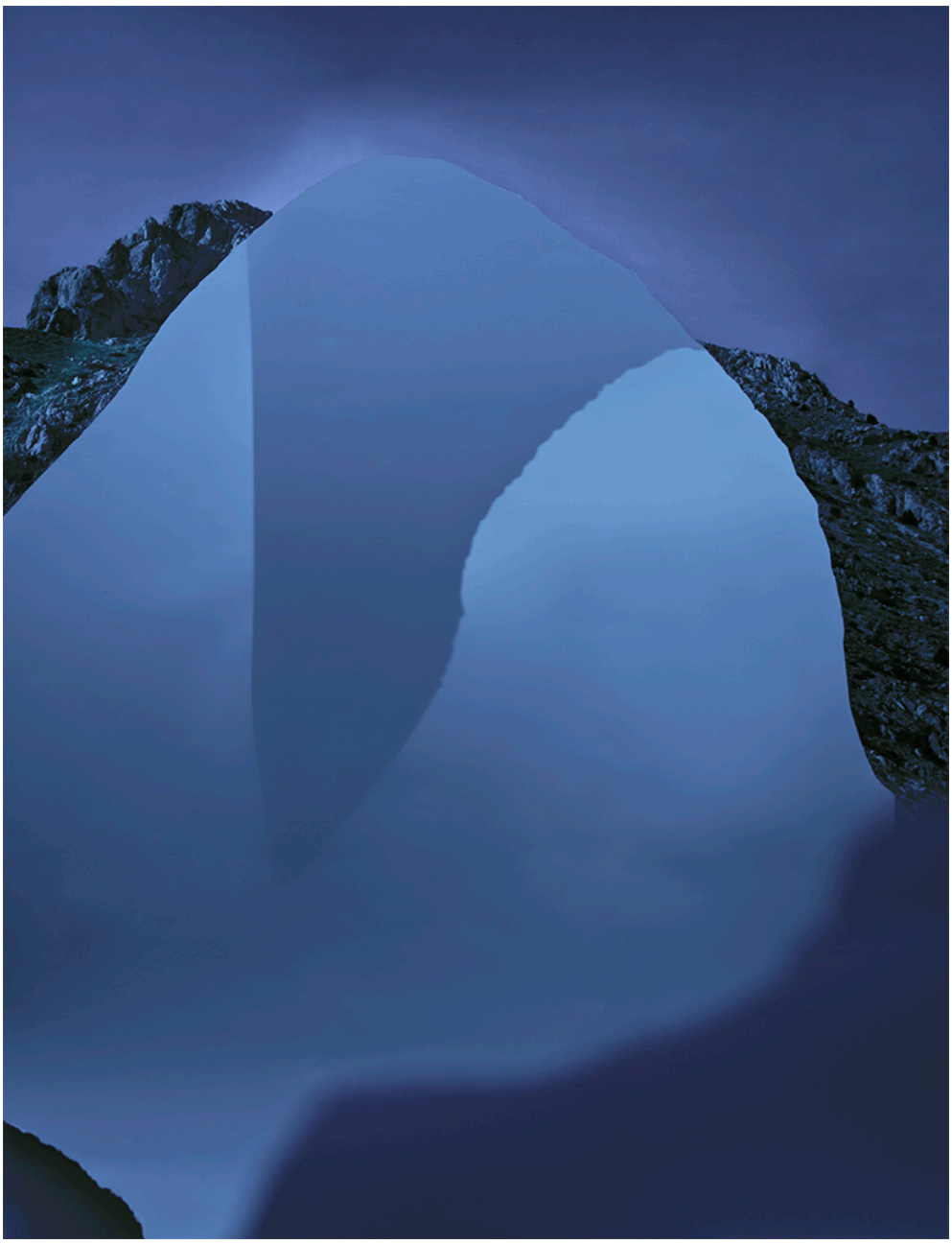
" The idea of transformation is central in my work. Based on multiple explorations of archeological sites in the Near East, *Unseen Sights* is a new and on-going project focusing on the earth's changes and the traces of time seen from the digital era. I aim to create a link between past and present by using the illusionary capacities of photography. In one part of my work, original landscape photographs are manipulated in the studio through various interventions. I make use of the traditional technique of photographic colorization, a method popular in oriental visual culture. Initially, this method served to enhance the realism of black and white photographs, but unlike the original purpose of this technique I use it to abstract the photographs instead. These interventions underline both the process of image making, as well as the archetypes linked to oriental landscape photography. "
Douglas Mandry

Source : dossier de presse

© Douglas Mandry, Montagne II (Ponctions), 2013, tirage pigmentaire d'archive, 110x90 cm, de la série Promised Land, 2013. Courtesy Bildhalle, Zurich

Promised Land : " C’est en réaction à une standardisation de la représentation du paysage et à une possible perte de repères matériels dans l’ère digitale que mon projet se développe. Dans une volonté de me rapprocher des procédés de retouche analogiques, mes photographies sont d’abord imprimées, puis retravaillées en exploitant leurs propriétés physiques : le tirage est troué, frotté, modifié par l’ajout de lumière, de fumée. J’ai recours à des jeux d’échelles et de perception. Fixées par l’appareil photographique, ces expériences transfigurent des représentations traditionnelles du paysage, oscillant entre visions fantastiques et apocalyptiques, états critiques et sublimes, nature déréglée et idéalisée. "
Douglas Mandry

Source : http://www.ecal.ch/download/wysiwyg/daa9743f3f6617e7a456234edd996654.pdf/ECALDiplomes2013Brochurelight.pdf



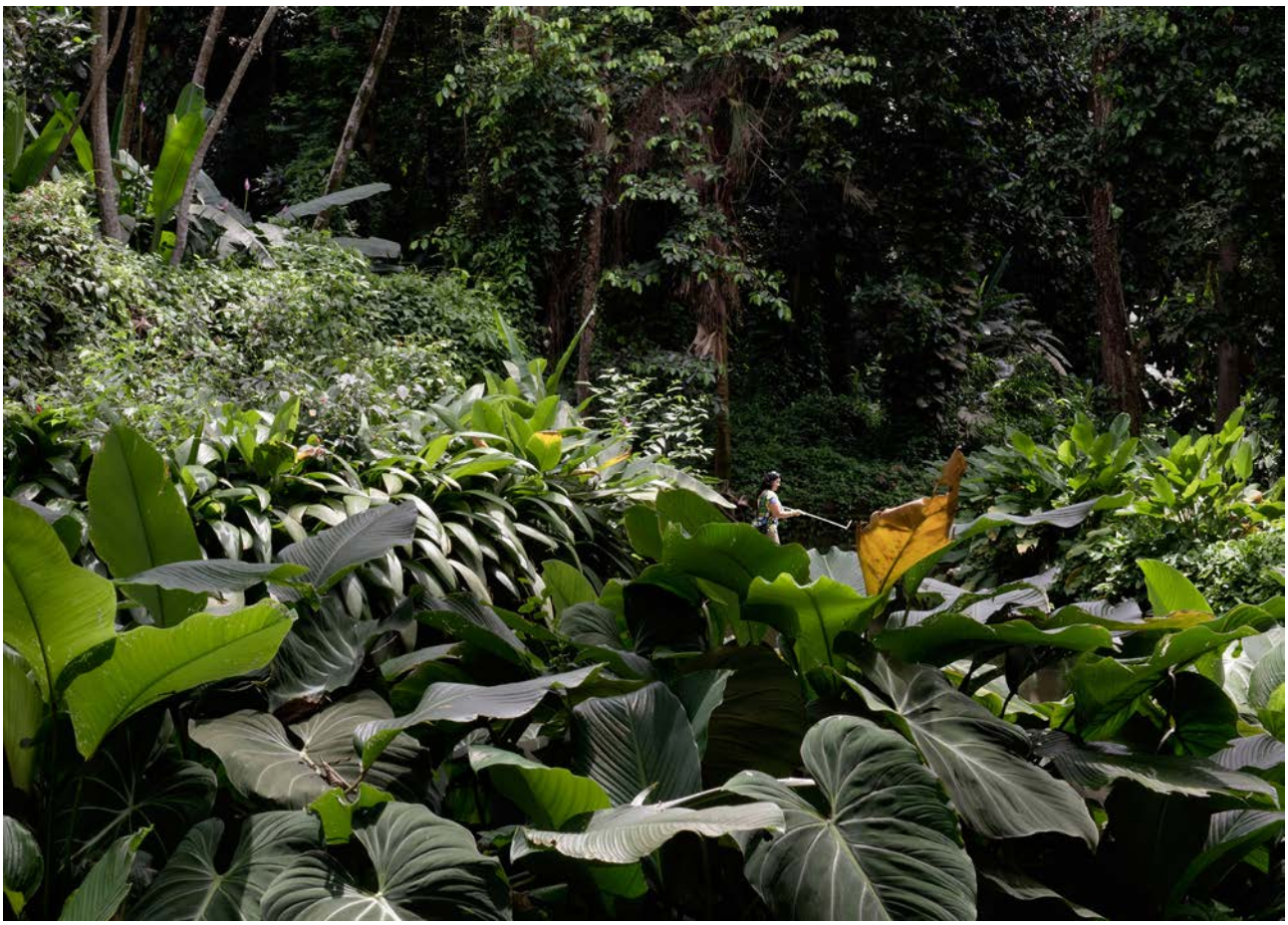
© Douglas Mandry, Relief, Kapadokya, 2015, tirage pigmentaire d'archive, 150x115 cm, de la série Unseen Sights, 2015 - en cours. Courtesy Bildhalle, Zurich

© Douglas Mandry, Kerriodoxa elegans, 2014, tirage pigmentaire d'archive d'après un cyanotype exposé en solarium, 80x110 cm, de la série Five Minutes to the Sun, 2014. Courtesy Bildhalle, Zurich

" The reference to botanical and scientific illustration of the subject lead me towards a use of cyanotype to develop my pictures. Yet rather than exposing the negatives to sunlight as per the classic cyanotype printing process, I exposed each frame to the light of a solarium cabin for 5 minutes — the minimum amount of time allowed by the machine. The development, on which I have no control, leads to the creation of 'wrong' images, sometimes too bright, others not bright enough. By applying on the photographic body what is normally used on the human body as an ersatz of tropical feeling, the pictures became an ethereal, ghost — like echo of the saturated posters of tropical imagery. The title *Five Minutes to the Sun* refers to the process as would the title of a utopist novel, an idealistic journey in which none of these pictures have actually seen the sun, since they’re generated through artificial light. It’s a systematic way to generate other types of pictures, using known settings of photography to actually reverse them, and try to give another meaning to pictures we think we know."
Douglas Mandry

Source : dossier de presse

© Douglas Mandry, White frangipanis, 2014, tirage pigmentaire d'archive d'après un cyanotype exposé en solarium, 110x80 cm, série Five Minutes to the Sun, 2014. Courtesy Bildhalle, Zurich



© Arunà Canevascini, de la série Selfie, 2015

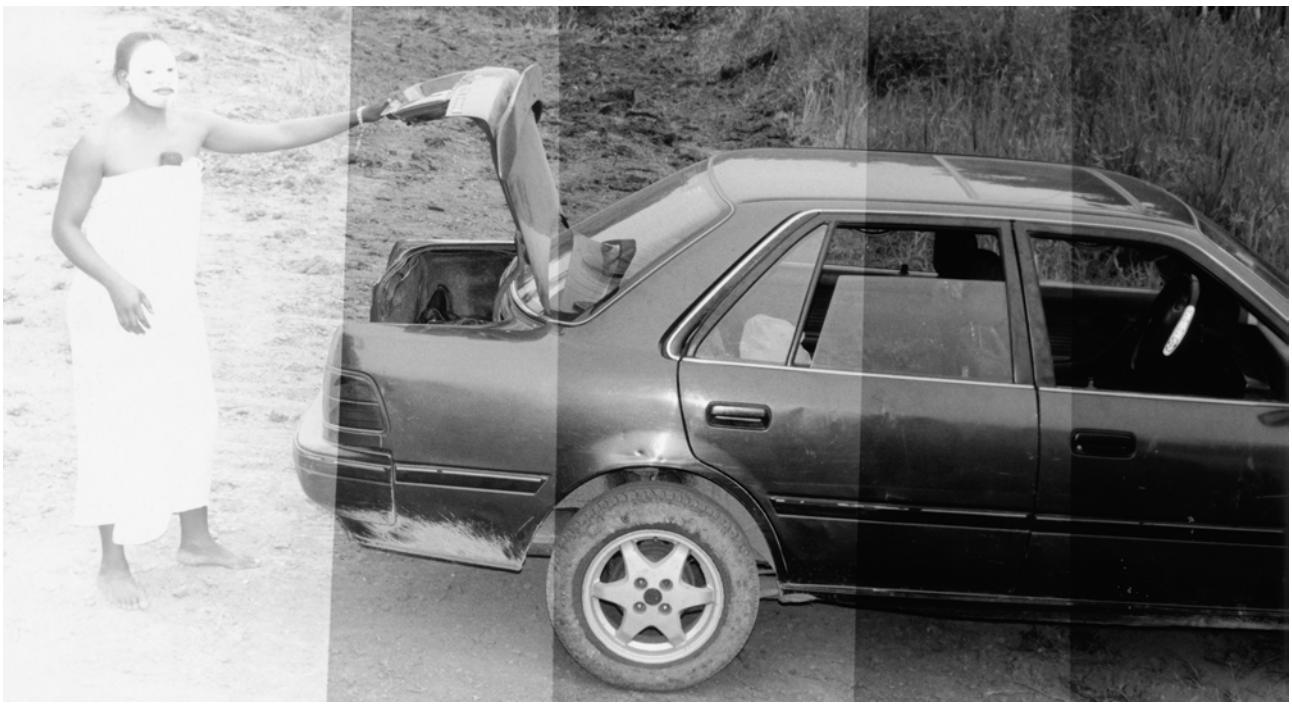
20ème Prix jeunes talents du vfg / 20.vfg Nachwuchsförderpreis für Fotografie
Photobastei, Zurich, 30.09. – 16.10.2016
www.vfg-nwfp.ch

Avec : Arunà Canevascini, Michel Pretterklieber, Evan Charles Antoine Ruetsch, Sara de Campos, Johanna Kotlaris, Youqine Lefèvre, Florian Luthi, Kostas Maros, Nico Müller, Jessica Wolfelsperger.

Le vfg est une association de créateurs photographes basée à Zurich. Depuis vingt ans, elle permet aux jeunes talents de promouvoir leur travail grâce à ce prix de la relève ; une publication accompagne chaque édition. Le jury a primé les travaux suivants :

1er prix : Arunà Canevascini
2ème prix : Michel Pretterklieber
3ème prix : Evan Ruetsch
Prix MML : Sara de Campos

© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2016. Courtesy CEPV



© Adam Broomberg & Oliver Chanarin, Strip Test 4, de la série To Photograph the Details of a Dark Horse in Low Light, tirage gélatino-argentique, 2012. Courtesy les artistes et Lisson Gallery, Londres

Situations #42-51. Filter

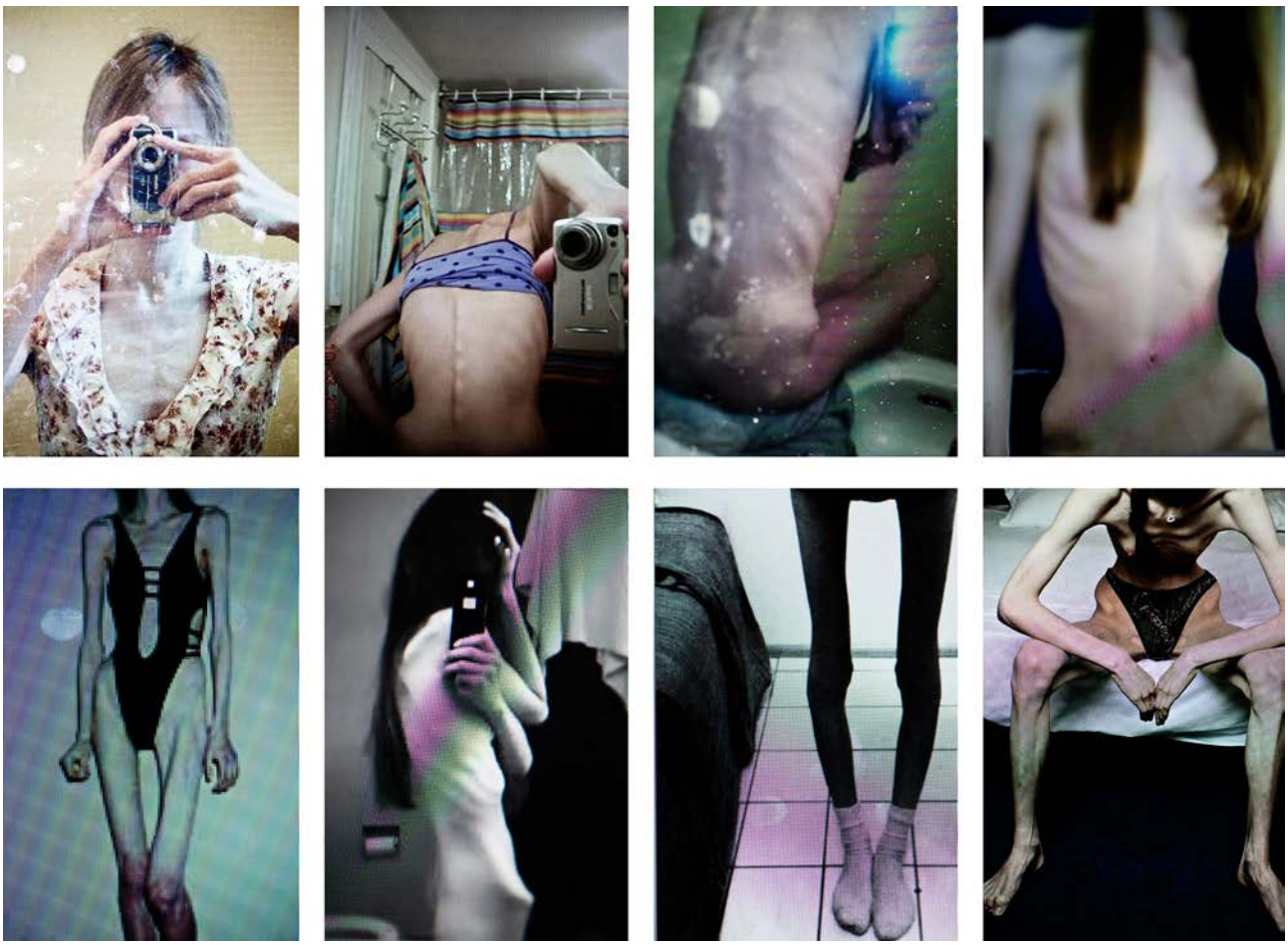
Fotomuseum Winterthur, 17.09. – 27.11.2016
www.fotomuseum.ch

La nouvelle série de *Situations* présente sous le titre de *Filtre* des images politiques traitant des mécanismes de pouvoir dans la société, des systèmes de valeurs et de la manière de les produire, de les sélectionner et de les faire circuler. Quelles structures et quels mécanismes s'inscrivent de manière invisible dans les medias technologiques et nos représentations ? Comme filtrons-nous ce que nous regardons et comment voyons-nous le monde ? Qui détient le pouvoir de déterminer les significations ? Telles sont quelques unes des questions soulevées par les huit projets présentés dans *Situations*.

#42 James Kienitz Wilkins, B-ROLL with Andre
#43 Der Greif,(Un)filtered Scenarios
#44 Adam Broomberg & Oliver Chanarin, To Photograph the Details of a Dark Horse in Low Light
#45 Laia Abril, Thinspiration Mosaic
#46 Neozoon, MY BBY 8L3W
#49 Erica Scourti, Negative Docs
#50 Louis Henderson, Black Code/Code Noir
#51 Tabita Rezaire, Ass4Sale

In the 1950s, Kodak's "Shirley card", showing a light-skinned woman, was used as a reference for determining the "optimal" representation of colour. The chemical composition of the relationship between colour and light was thus based on Caucasian, white skin types considered "ideal", whereas only little attention was paid to the depiction of darker skin in the production of colour film at the time. *To Photograph the Details of a Dark Horse in Low Light* by the artist duo Adam Broomberg & Oliver Chanarin addresses the problematic relationship between the history of photography and sociopolitical, ethnographic injustices. In the series they made in Central Africa, the objectivity that the medium of photography has been said to embody is unmasked as a myth as they deconstruct the racial biases inscribed into the technical apparatus. The supposedly "natural image" is exposed as a social construct – itself in turn contributing to the reproduction of discriminatory perception of the world. The "Strip Tests" invert the photographic reproduction process and declare the test strip as the work of art itself: The development process turns into a dramatic presentation of various shades of grey – and an emblem of thinking beyond black and white.

Source : http://situations.fotomuseum.ch/portfolio/broomberg-chanarin/



© Laia Abril, de la série Thinspiration Mosaic, 2013, tirage jet d'encre. Collection Fotomuseum Winterthur, don de l'artiste

" *Thinspiration Mosaic* consists of a series of portraits of young anorexic girls from Pro-Ana groups. These online communities advocate anorexia as a lifestyle and propagate eating disorders through a glorification of the emaciated female body. Laia Abril captured their visual language by taking photographs of the thousands of vernacular self-portraits shared by Pro-Ana members on their blogs and websites. In this act of re-photographing, the artist turns their bodies into an abstract landscape of compulsion and destruction. Devoid of individuality, they are transformed into a shocking document of our society's obsession with control and self-optimisation. Part of a larger project on the topic, *Thinspiration Mosaic* questions the consequences of aesthetic and social standards that are imposed and reinforced by mediated images. The project reveals the complex economy of images that shape our ideas of beauty and definitions of gender, questioning the role of photography and its circulation in social networks.

Source : http://situations.fotomuseum.ch/portfolio/abril/

Black Code/Code Noir revolves around the murders of Michael Brown and Kajieme Powell, two Afro-Americans killed by US-police officers in Missouri in 2014. Through an intricate layering of historical events, the British film director Louis Henderson puts them in a larger perpective to critically reflect on them as latest manifestations of a long history of slavery and racial oppression. Like an archaeologist, Henderson digs for material in the World Wide Web, using circulating images and mobile footage, news fragments, graphics and animations to draw a line to the current upheavels in Ferguson. Even today, social interactions continue to be determined by the history of slavery and the "black codes" restricting human rights of blacks in the United States. Internalised social codes and racist structures are furthermore inscribed into algorithmic culture and the surveillance mechanisms controlled by Big Data, on the basis of which the American police state decides between life and death of Afro-Americans. Yet for Henderson, looking back into history also provides hope for the future: Can the anti-slavery insurrection that took place in the former French colony of Saint Domingue in the eighteenth century be a guide on how to hack the "black code"?

Source : http://situations.fotomuseum.ch/portfolio/henderson/

© Louis Henderson, Black Code / Code Noir, 2015, film stills, HD-video, 20-50 min.

B-ROLL with Andre by James N. Kienitz Wilkins takes us on a journey in search of a filterless representation. Through the testimonial of a mysterious hooded witness we learn about the prisoner, Andre, and his obsession with image resolution. From the low-res images of Google Street View to GoPro footage and the commercial showcasing of 4K cameras, the film navigates through the varying definitions of our current image universe as we listen to stories of one man's attempt to transcend the limits of visual experience. With increasing image resolution information becomes bigger than the human eye can process, leading to a state of perception where "it's not about our eyes anymore". As in Andre's carceral dream, higher resolutions

© James N. Kienitz Wilkins, B-ROLL with Andre, 2015, film stills, HD-video, 18:30 min.

would allow us to break free from the chains of Plato's cave, free from the shadows of Standard Definition, to reach pure ideas and pure form. B-ROLL with Andre offers up the moral possibility of a world with no lens, no focus, no filter, a world of Super High Definition with no flaws and no B-roll.

Source : http://situations.fotomuseum.ch/portfolio/wilkins/

© Roni Horn, de la série a.k.a., 2008-2009, tirage jet d'encre sur papier chiffon, série de 30 photographies (15 paires), 38.1x33 cm chacune ; photo: Hermann Feldhaus. Collection privée

Roni Horn. The Selected Gifts, 1974-2015

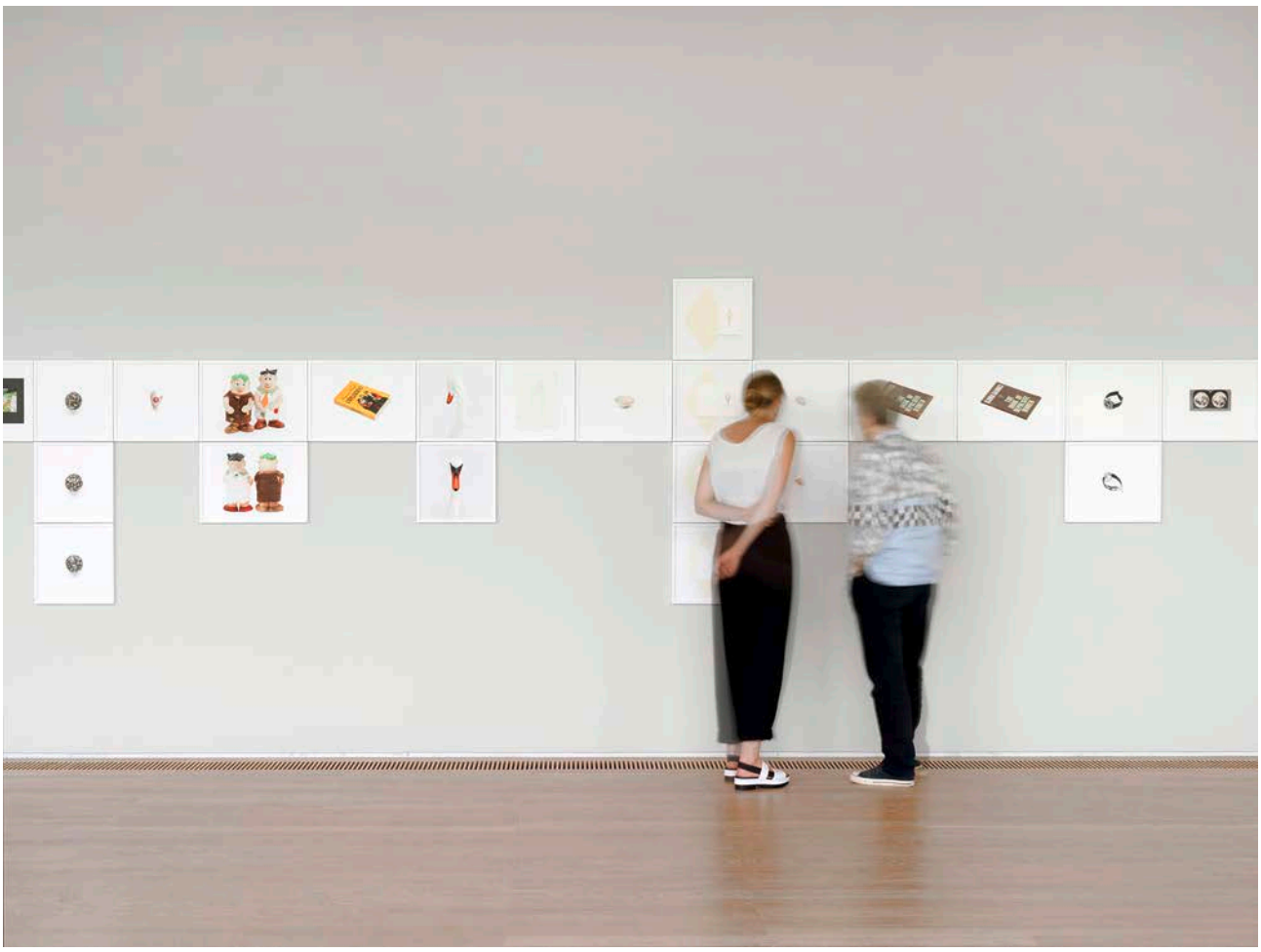
Fondation Beyeler, Bâle, 01.10.2016 – 01.01.2017
www.fondationbeyeler.ch

Depuis le début de sa carrière à la fin des années 1970, Roni Horn, née à New York en 1955, utilise des moyens d'expression d'une grande diversité visuelle et matérielle : elle réalise des dessins, des photographies, des textes, des livres d'artiste et des sculptures. Certains thèmes reviennent dans un grand nombre de ses travaux. Citons avant tout la question de la faculté de transformation et de la pluralité de l'identité, ainsi que la démonstration par des moyens artistiques des divergences entre l'essence des choses et leur aspect visuel. Roni Horn accorde toujours une fonction majeure à la manipulation délibérée et en même temps ludique du langage et du texte.

The Selected Gifts, 1974-2015 est une œuvre rassemblant 67 photographies différentes et présentée pour la première fois à partir du 11 juin 2016 à la Fondation Beyeler. Comme son titre suffit à l'indiquer, il s'agit de clichés de cadeaux que Roni Horn a reçus au cours des 40 dernières années, approximativement depuis le début de sa carrière artistique. Ils regroupent aussi bien des livres, qu'une lettre d'amour, des dessins et des photos d'amis, un œuf de dinosaure fossilisé ou un cygne empaillé. Ils sont immortalisés isolément par la photographie, fixés par un regard "objectif2 et tirés dans cinq formats de hauteur identique (33, 35.6, 40.6, 45.7 ou 48.3 x 33 cm). À quelques exceptions près, ces objets si divers sont reproduits grandeur nature. Les photographies des cadeaux sélectionnés ont une fonction documentaire. En même temps, elles constituent – surtout considérées dans leur intégralité – un portrait possible de l'artiste, reflété par le choix des donateurs.

L'exposition Rani Horn, que l'on pourra voir parallèlement à la présentation des *Selected Gifts, 1974- 2015* à partir du 2 octobre 2016, réunit des ensembles d'œuvres choisis, nouveaux pour certains, qui englobent son œuvre aussi bien dessinée que sculptée. Cette exposition est conçue dans un dialogue étroit entre Roni Horn et Theodora Vischer, Senior Curator de la Fondation Beyeler, et est élaborée tout spécialement pour les locaux du musée.
Curatrice : Theodora Vischer

Source : dossier de presse



© Roni Horn, The Selected Gifts, (1974-2015), 2015-2016, détail, 67 tirages jet d'encre sur papier Hahnemühle, divers formats, 33x33 cm à 33x48.3 cm ; vue de l'exposition à la Fondation Beyeler ; photo: Stefan Altenburger. Courtesy de l'artiste et de Hauser & Wirth

© Roni Horn, de la série Still Water (The River Thames, for Example), 1999, photographie encadrée avec et texte imprimé sur papier, 77.5x 05.4 cm, série de 15 photographies. Courtesy Kunsthaus de Zurich, Collection graphique

© Roni Horn, de la série Still Water (The River Thames, for Example), 1999, photographie encadrée avec et texte imprimé sur papier, 77.5x 05.4 cm, série de 15 photographies. Courtesy Kunsthaus de Zurich, Collection graphique

© Brigitte Lustenberger, Flowers V, c-print, 100x80 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

Brigitte Lustenberger. This Sense of Wonder
Christophe Guye Galerie, Zurich, 25.08. – 29.10.2016
www.christopheguye.com

Les photographies de Brigitte Lustenberger sont à la fois ancrées dans les pratiques artistiques contemporaines et en relation avec d'autres medias tels que la peinture, le cinéma ou la télévision. La profondeur de ses images invite le spectateur à se plonger dans une réflexion sur l'art et l'existence.

" Avec pour précieuse alliée la lumière, Brigitte Lustenberger dépeint les êtres et les silences, les ambiances et les grains de matière – peau, fourrure, plumes, bois, fruits, fleurs… – ainsi que les objets auxquels elle semble prêter une âme pour narrer des récits mystérieux et feutrés. Elle parvient admirablement à créer un univers énigmatique qui incite l'esprit à rêver. Ce monde poétique composé de menus indices est d'une extrême mélancolie. […] L'ombre et la clarté façonnent indifféremment le vivant et l'inanimé, les inscrivant dans une égale temporalité. Métaphores de l'effritement du temps, ces éléments incarnent l'état du monde en proie à l'irrévocable étreinte de la durée. "
Julia Hountou
Source : Brigitte Lustenberger, *Still*, NEAR / Till Schaap Edition, 2014, non paginé

© Brigitte Lustenberger, Flowers XXXIII, 2016, c-print, 100x80 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, ZH

Brigitte Lustenberger (1969, CH) a étudié à l'Université de Zurich et obtenu sa licence en histoire sociale et photographie en 1996. Durant les années suivantes, elle s'est établie comme artiste visuelle. Elle a ensuite déménagé à New York et a reçu son MFA en Fine Art Photography & Related Media à Parsons The New School of Design en 2007. Brigitte Lustenberger a exposé au niveau national et international dans des expositions personnelles et collectives. Elle a notamment reçu le prix de la photographie du canton de Berne 2013 et le prestigieux Swiss Landis & Gyr Residency Award. Elle vit et travaille à Berne.

© Dionisio González, Villa Harris (Vevey, Switzerland 1930), 2013, impression par sublimation, polycarbonate, vinyl, dibond et bois, 108x138 cm. Courtesy Katz Contemporary, Zurich

Dionisio González, Sebastian Stadler, Jason Klimatsas. Constructed Epiphany

Katz Contemporary, Zurich, 26.08. – 15.10.2016
www.katzcontemporary.com

La galerie Katz Contemporary réunit trois positions artistiques fort intéressantes explorant les utopies architecturales à travers le médium photographique. Dans les images, les apparences construites sont différentes de la structure réelle de ces architectures et les ruines des bâtiments sont détournées de leur nature originelle. Parfois, les espaces construits sont réduits à des formes géométriques, devenant ainsi des éléments sculpturaux. Ainsi, la photographie s'affirme elle-aussi comme une pure construction…

Dionisio González (1965, Gijón, Espagne ; vit à Seville) utilise le photomontage dans la série *Le Corbusier (Somewhere Nowhere)* pour revisiter une vingtaine de projets de l'architecte Le Corbusier qui n'ont jamais été réalisés. Quelques esquisses du Corbusier sont présentées en parallèle.

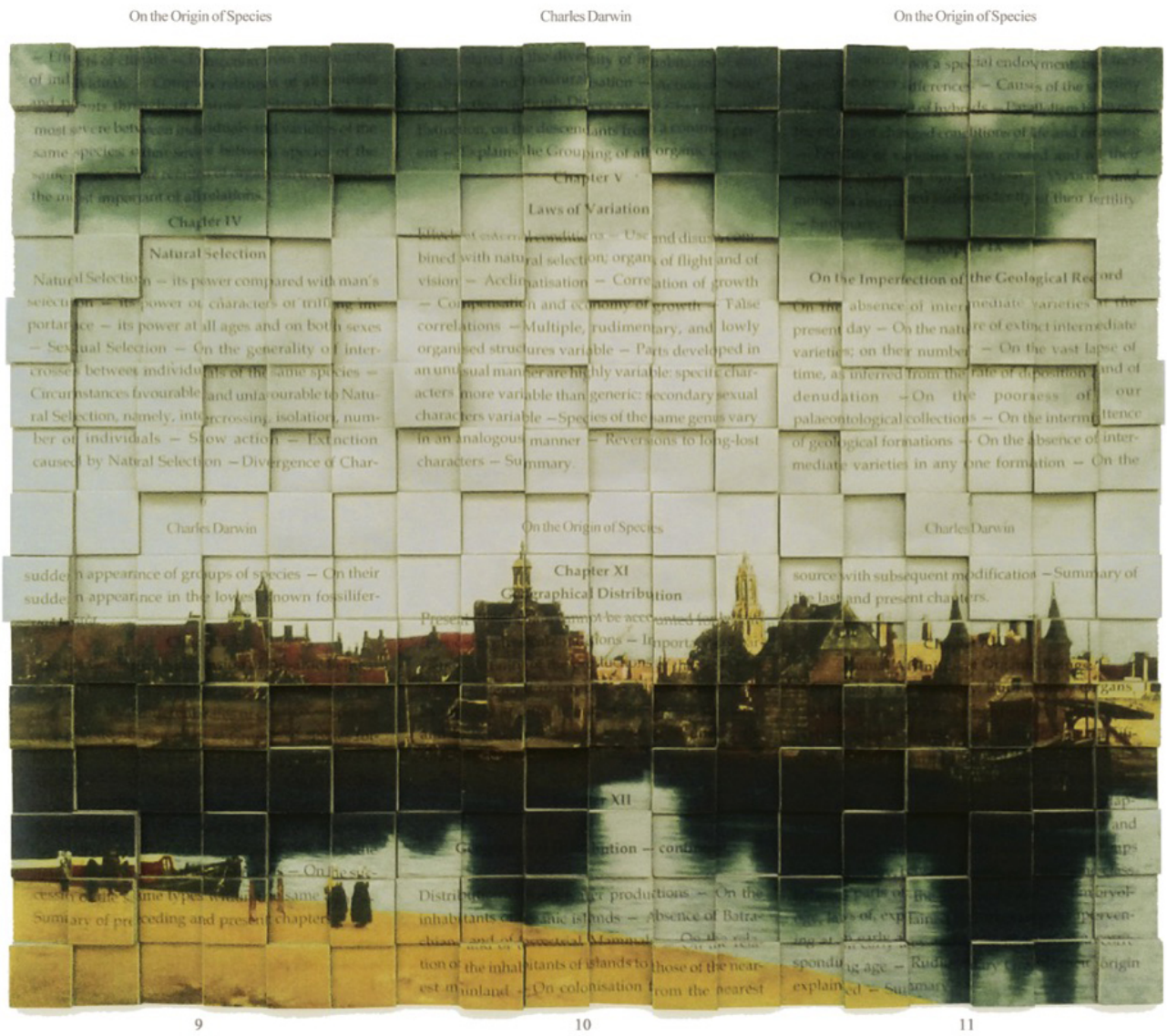
Jason Klimatsas (1980, Aarau, Suisse ; vit à Zurich) s'intéresse depuis plusieurs années aux ruines que l'on découvre le long des côtes en Grèce. L'artiste réalise des prises de vue photographiques ainsi que des sculptures, répliques en trois dimensions de taille et de matériaux divers.

Une belle exposition pour les passionnés d'images construites et de photographies d'architecture, comme pour les amateurs de jeux entre réalité et abstraction, ou entre vérité et illusion…
Nassim Daghighian

© Sebastian Stadler, L'apparition, 2015, c-print, 93x62 cm. Courtesy Katz Contemporary

" Les questions de vérité de l'image et les explorations de territoires entre représentation analogique et numérique sont au cœur du travail de Sebastian Stadler [1988, Wil, Suisse ; vit à Zurich], jeune artiste alémanique formé à la Zürcher Hochschule der Künste (ZHdK) et à l'Ecole cantonale d'art de Lausanne (ECAL). Dans la série *L'apparition*, le photographe cherche à provoquer de possibles collisions entre perception matérielle et virtuelle, à l'intérieur de paysages principalement nocturnes, figés de manière analogique, parfois perturbés de phénomènes lumineux. Par une observation plus rapprochée, l'image révèle des surfaces de pixels, dans lesquelles on devine certains fragments des fenêtres qui se superposent à l'écran d'un ordinateur, fruits d'une première exposition de la pellicule et traces digitales apposées à la vision d'un réel fragile. Dès lors, la véracité vacille aussi dans les vidéos de Sebastian Stadler, dans lesquelles il approfondit son analyse du rapport entre perception et réalité par l'observation de l'envers de non-lieux, de zones de transit. […] Là encore, la caméra de Sebastian Stadler lui permet de nous montrer qu'il fait le choix de déplacer les frontières des apparences. " *

* Source : communiqué de presse du PhotoforumPasquArt, Bienne, 2015

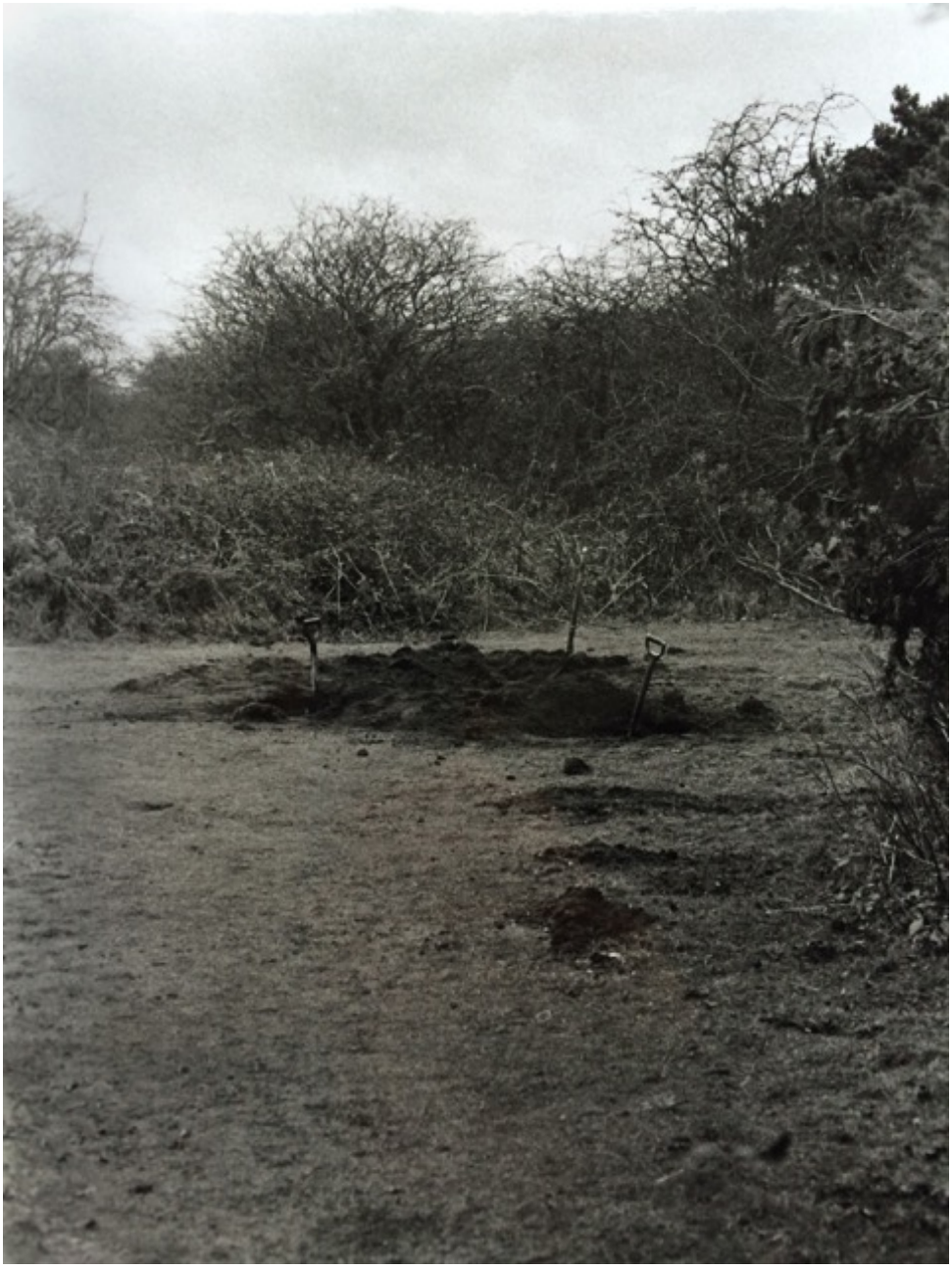


© Artemis Potamianou, On the Origin of Art - Vermeer's Delft, 2011-2014, installation. Courtesy Dienstgebäude, Zurich

JocJonJosch / Tom Huber / Artemis Potamianou
Dienstgebäude, Zurich, 03.09. – 08.10.2016
www.dienstgebaeude.ch

En huit ans d'activité, l'espace d'art contemporain Dienstgebäude a présenté plus de 70 projets. Pour ouvrir la nouvelle saison culturelle, trois expositions individuelles sont à découvrir. Le collectif d'artistes britannico-suisses JocJonJosch présente *Minor Hell*. Tom Huber, aussi bien musicien, dessinateur que photographe basé à Zurich, expose son nouveau travail, *I changed but it feels the same.* L'artiste conceptuelle grecque Artemis Potamianou présente l'installation *On the Origins of Art*, qui met en évidence l'ambivalence de la dimension critique du postmodernisme.
Nassim Daghighian

Source : dossier de presse



© JocJonJosch, Photograph of Dig Shovel Dig, Aldeburgh Cliffs, 2014. Courtesy Dienstgebäude

© Katerina Belkina, The Road. Courtesy Photobastei / Foundry

Katerina Belkina. Fly !
Photobastei, Zurich, 16.09. – 30.10.2016
www.photobastei.ch

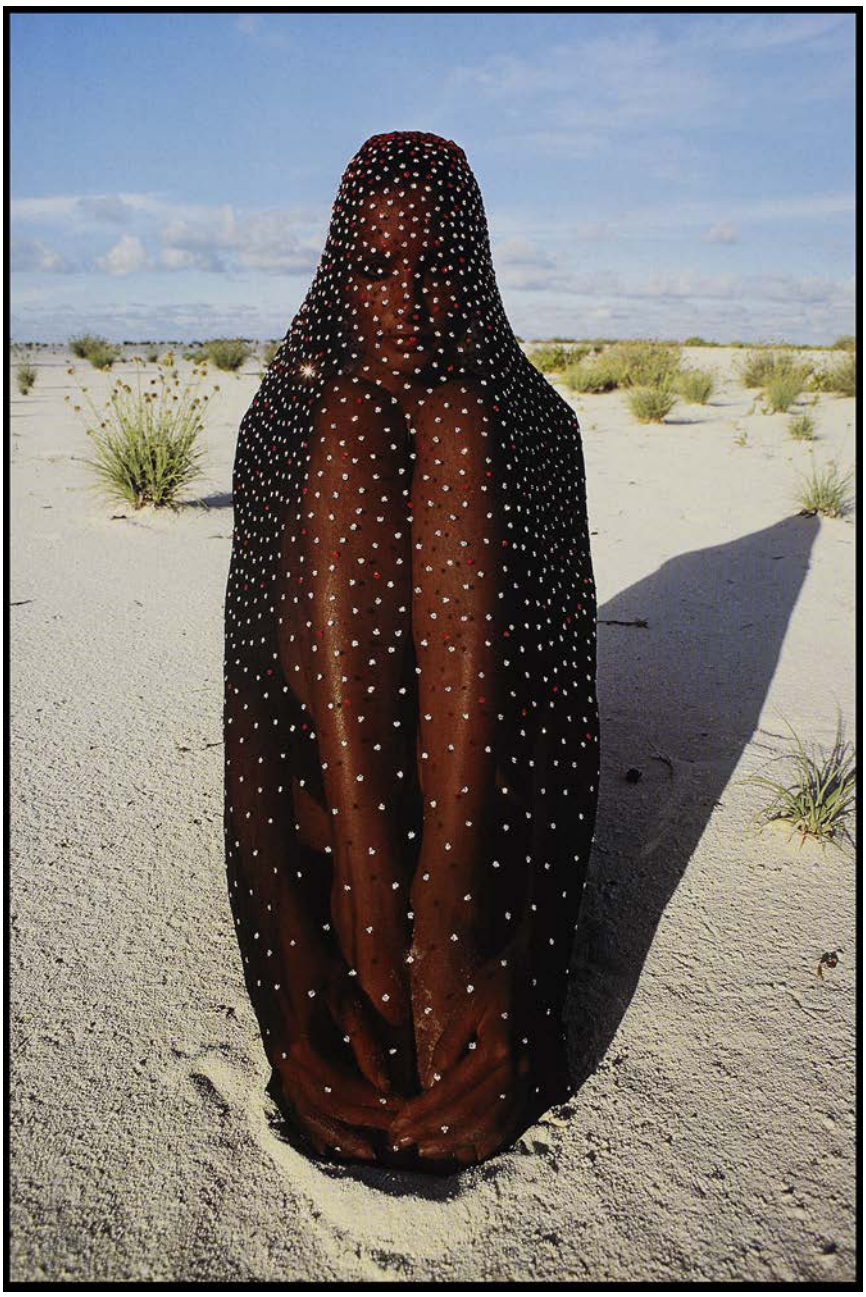
Originaire de Samara, ville russe située sur les bords de la Volga, Katerina Belkina (1974) s'est installée à Berlin il y a trois ans dans l'espoir de donner un coup de fouet à sa carrière. Elle est lauréate du prix Hasselblad Masters 2016 pour la catégorie Art.

« J'ai toujours su que j'étais destinée à travailler dans un domaine créatif. J'ai fait des études artistiques, et mon parcours est sans doute davantage celui d'une artiste peintre que d'une photographe.
Mais dans ma famille, il y a des fous de photographie – ma mère est artiste plastique et mon père mathématicien et amateur d'art éclairé – et c'est ma passion depuis l'enfance. J'ai fait ma formation dans une académie de photographie, travaillant très dur pour atteindre un bon niveau. J'ai pris mes premières photos " sérieuses " à 14 ans, et je continue à apprendre tous les jours. »
Katerina Belkina

Une exposition en collaboration avec Foundry, Berlin.
Curateur : Daniel Blochwitz, curateur associé au Photobastei, Zurich.

Source : http://www.hasselblad.com/fr/notre-monde/feature-fr/hasselblad-masters-awards-2016-art-category-winner-katerina-belkina

© Katerina Belkina, Vesna. Courtesy Photobastei / Foundry



© Hans Feurer. Courtesy Photobastei

Hans Feurer. Photographe de mode
Photobastei, Zurich, 16.09. – 30.10.2016
www.photobastei.ch

Sur le plan international, Hans Feurer (1939) est l'un des photographes de mode suisses les plus connus et convoités. Il a, entre autres, travaillé pour *Vogue* (France, USA et Grande-Bretagne), le calendrier Pirelli en 1974 et la revue de mode britannique radicale Nova (1965-1975). Il a été le photographe attitré de la marque Kenzo. Hans Feurer a contribué à faire connaître certains de ses assistants, comme Patrick Demarchelier, ou des modèles tels que Iman. Lui-même, cependant, est resté une célébrité méconnue en Suisse. L'exposition au Photobastei permet de remédier à ce paradoxe !
Nassim Daghighian

Source : dossier de presse

© Michael Schnabel, de la série Cages. Courtesy widmertheodoridis

Michael Schnabel. Cages

WidmerTheodoridis, Eschlikon, 27.08. – 08.10.2016
www.0010.ch

Le photographe Michael Schnabel (1966, DE) explore, avec sa série *Cages,* l'évolution des pratiques dans le domaine des zoos : de la cage à de vastes espaces extérieurs où se cachent les bêtes. L'auteur met en évidence l'ambiguïté de ces lieux en réalisant des images d'où les animaux sont absents.
La galerie widmertheodoridis expose aussi : Thomas Judisch, Heidi Schöni, steffenschöni, Nicolas Vionnet.
Nassim Daghighian

" For me, photography is a pathway that suits my temperament, and my involvement with it is like a journey during which my horizon is constantly expanding. My work with the camera in these remarkable landscapes – especially at night and during the long exposure times – is conducted with a feeling of agreeable and hushed concentration. My sense of serene composure is such that I hardly seem to be breathing, and I feel at ease and excited at the same time. My experience of these locations is often of a deeply satisfying intensity. "
[…]
" There is an astonishing beauty and ambivalence in these spaces when considering their purpose. This knowledge led to a body of work where the animals are consciously omitted. As the zoo culture changes, the cages shown here are vanishing piece by piece and being replaced by large outdoor spaces for the animals including areas for them to hide. "
Michael Schnabel

Source : http://www.michaelschnabel.com/portfolio/art/

© Anja Conrad, Fence, 2016

Anja Conrad. Und beim Unkraut hüpft das Herz
BelleVue, Bâle, 11.09. – 23.10.2016
www.bellevue-fotografie.ch

L'artiste Anja Conrad s'interroge sur la signification des gestes répétés au quotidien dans le cours de l'existence humaine. Comment chaque moment vécu peut-il être unique malgré le retour du même de nos vies ordinaires ? Les images reflètent une certaine simplicité et authenticité des situations représentées, sans mise en scène flagrante. Les micro-événements du cadre familial viennent ainsi questionner notre identité et notre histoire.
Nassim Daghighian

Anja Conrad (1971, DE) vit à Oberursel, Taunus. Elle est née à Francfort-sur-le-Main, où elle travaille, et elle a grandi entre Chicago et New York. Elle a obtenu en 1994 un Bachelor de beaux-art à la School of the Art Institute of Chicago et en 1998 un Master de beaux-arts en photographie et médias à la School of Visual Arts de New York City.

Source : dossier de presse

© Anja Conrad, Laundry, 2016

© Paolo Woods & Gabriele Galimberti, de la série The Heavens. Annual Report, 2015

Paolo Woods & Gabriele Galimberti. The Heavens. Annual Report
Forum für Dokumentarfotografie – Coalmine, Winterthur, 26.08. – 08.10.2016
www.coalmine.ch

Les paradis fiscaux ont discrètement pris d'assaut le monde en catimini. Les articles et les rapports de plus en plus nombreux sur ce sujet si mal compris sont en général illustrés par des images de plages bordées de palmiers. Est-ce bien à cela que ressemblent les paradis fiscaux ? Du Delaware à Jersey, des îles Vierges britanniques à la City de Londres, Paolo Woods (1970, IT) et Gabriele Galimberti (1977, IT) nous font découvrir un monde secret très différent de ce que nous nous plaisons le plus souvent à imaginer. Pendant plus de deux ans, les deux artistes ont voyagé dans les centres offshore qui incarnent l'évasion fiscale, le secret, et l'extrême richesse, guidés par une unique obsession : traduire en images ces sujets pour le moins immatériels. Ils ont réellement créé une entreprise, judicieusement nommée *The Heavens*, dont le siège social se situe dans le même bâtiment qu'Apple, la Bank of America, Coca-Cola, Google, Wal-Mart, et 285 000 autres entreprises. Les paradis fiscaux ne sont pas une excentricité exotique mais bien un instrument structurel de l'économie mondialisée. Ils nous confrontent aux problèmes moraux les plus fondamentaux et interrogent les relations qu'entretiennent public et privé, entreprises et États, riches et pauvres.
Curatrice: Katri Burri

Source : Rencontres d'Arles 2015
https://www.rencontres-arles.com/CS.aspx?VP3=CMS3&VF=ARLAR1_213_VForm&FRM=Frame%3aARLAR1_233&LANGSWI=1&LANG=French

© Paolo Woods & Gabriele Galimberti, de la série The Heavens. Annual Report, 2015

© Thomas Kern, Anse Rouge, 2015. Courtesy Fotostiftung

Thomas Kern. Haïti – Libération sans fin
Fotostiftung Schweiz, Winterthur, 17.09.2016 – 29.01.2017
www.fotostiftung.ch

Thomas Kern (1965, CH), cofondateur de l'agence photographique suisse Lookat Photos, s'est fait un nom dans les années 1990 avec des reportages qui traitent des effets de la guerre, des conflits et autres séismes. Il se rend pour la première en Haïti en 1997 pour le compte du magazine culturel du. Depuis, il y retourne régulièrement pour documenter par l'image l'histoire tourmentée de ce pays malmené, autrefois avantageusement connue sous le nom de «Perle des Antilles». Les photos noir-blanc de Thomas Kern documentent la lutte quotidienne pour la survie dans une des régions les plus pauvres de la planète avec une discrète empathie. Elles montrent les efforts sisyphiens de la population haïtienne pour sortir de la misère, mais aussi les petites joies d'un quotidien marqué par les catastrophes naturelles, l'instabilité politique et un désastre écologique rampant. Elles racontent en outre l'histoire de l'esclavage, la consolation recherchée dans le monde spirituel du vaudou. L'exposition de la Fondation suisse pour la photographie, un panorama photographique qui s'étend sur plus de quinze ans, met un point d'orgue au projet actuellement le plus important de Thomas Kern : le portrait d'un pays où l'extrême pauvreté et la fureur de vivre se côtoient.

Source : dossier de presse

© Thomas Kern, Rue des Remparts, Port-au-Prince, 1997. Courtesy Fotostiftung

© Jungjin Lee, de la série On Road, 2000. Courtesy Fotomuseum Winterthur

Jungjin Lee. Echo
Fotomuseum, Winterthur, 17.09. – 29.01.2017
www.fotomuseum.ch

Jungjin Lee (1961, Corée) a étudié la céramique à Séoul puis la photographie à New York, où elle a déménagé en 1988. Elle fit la connaissance de Robert Frank et fut son assistante. Après être retournée vivre à Séoul de 1997 à 2009, elle est depuis établie à New York. L'exposition *Echo* permet de découvrir onze groupes de travaux et d'avoir ainsi un regard rétrospectif sur une démarche visuelle originale développée avec une grande cohérence pendant plus de vingt-cinq ans. Au début des années 1990, l'artiste a parcouru les vastes étendues des Etats-Unis où elle a photographié le désert pour sa série *American Desert* (1990–1995). Robert Frank écrit à son propos : "Jungjin Lee est la Voyageuse du désert Américain […] Comme réalisées à la lumière de la lune, un calme instantané émane de ses images […] Sur son chemin, traversant le vide, Jungjin a écouté une voix en elle. Sans carte, elle est capable de nous montrer la réalité de son obsession – et cela me touche." (Préface du livre *Desert*, 2002).

Jungjin Lee explore également les frontières entre les cultures et leurs rencontres dans les importantes séries *Pagodas* (1998) et *Thing* (2003–2007). L'artiste développe son sens de la composition et des subtiles atmosphères méditatives dans les séries *Ocean* (1999), *On Road* (2000–2001) et *Wind* (2004–2007). Elle aborde en toute modestie son évolution : " À une époque, je pensais que l'art était une poignée de main avec l'absolu, ou l'essence de ma vie... Au fil du temps, j'ai sans cesse tenté, dans mon travail, de retomber de ces hauteurs. "

L'artiste travaille avec l'émulsion photosensible Liquid Light – chauffée en chambre noire sous éclairage inactinique et appliquée au pinceau ou à la brosse sur le papier – et du papier coréen traditionnel en fibre de mûrier à papier fabriqué à la main. Les tirages argentiques mesurent souvent un à deux mètres de long, évoquant les paysages asiatiques peints sur rouleaux. La matérialité des objets photographiques ainsi obtenus est d'une sensualité quasi tactile et les images, poétiques, en deviennent encore plus suggestives. Pour citer encore Jungjin Lee : " Mes images doivent être vues comme des métaphores : ni représentation du monde réel, ni expression de sa beauté visuelle, elles sont une forme de méditation ".
Nassim Daghighian

© Jungjin Lee, de la série Thing, 2003. Courtesy Fotomuseum Winterthur

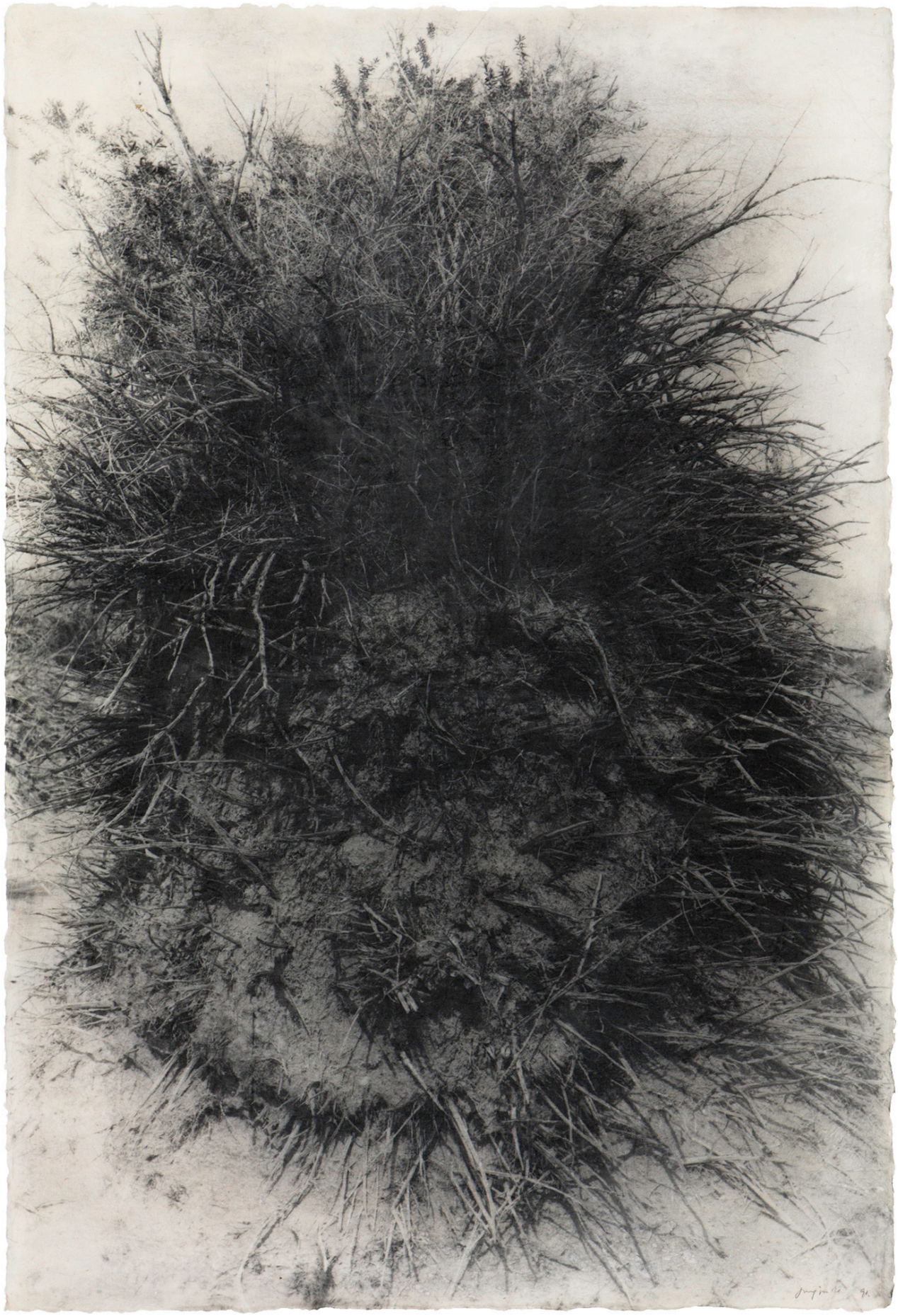
" Ce que je cherche dans mes photographies est quelque chose sur la vie, sur l'état de solitude que cela représente. La vie change en surface. Elle est comme un océan. Vous voyez le constant mouvement de l'eau à la surface, mais dans les profondeurs, dans le cœur, il n'y a pas de mouvement. " *
Jungjin Lee

Publication : Un catalogue est édité par Spector Books, Leipzig, avec une brève introduction de Thomas Seelig, co-directeur du Fotomuseum, et des essais de Lena Fritsch, Hester Keijser et Liz Wells.
L'artiste a déjà publié une dizaine d'ouvrages, dont un livre d'artiste sur la série *Wind*.

Curateur : Thomas Seelig

Sources : dossiers de presse du Fotomuseum Winterthur et de la galerie Camera Obscura, 2012 (citations de Jungjin Lee) : https://www.galeriecameraobscura.fr/artistes/lee/dossier_de_presse/dossier_presse.pdf
* Entretien avec Didier Brousse, dans *Camera*, 2015 ; en ligne sur Télérama : http://www.telerama.fr/sortir/dans-les-photos-jungjin-lee-le-temps-suspend-son-vol,144983.php

© Jungjin Lee, de la série American Desert, 1989. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© Jungjin Lee, de la série American Desert, 1991. Courtesy Fotomuseum Winterthur

© Luigi Ghirri, Modena, 1972, de la série Catalogo, c-print, vintage, 14.7x10.8 cm. Courtesy Mai 36 Galerie, Zurich

Luigi Ghirri
Mai 36 Galerie, Zurich, 26.08. – 08.10.2016
www.mai36.com

" Aujourd'hui encore le travail de Luigi Ghirri [1943-1992, IT] continue d'influencer grand nombre d'artistes contemporains tel que Martin Parr, pour n'en citer qu'un. "

" La photographie que Ghirri veut analyser est une réalité morcelée. Une réalité faite de nuances de ciels, de détails, de lieux, de miroirs, réfléchissant des pans de cette même réalité. Elle est également faite de vitrines qui englobent souvent un contexte qui se reflète, d'affiches publicitaires qui dialoguent avec un objet “concret”, ou bien de fragments de papier ramassés à terre qui semblent fournir un indice. Une réalité dans laquelle le rapport entre le “vrai” et le “faux” se mesure dans la dimension de l'image, en offrant une nouvelle clé stimulante et interprétative. [La série *Kodachrome*] a été d'une influence décisive dans l'utilisation de la couleur en photographie en Europe, à la manière des images de William Eggleston aux États Unis. […] "
Curateur : Urs Stahel

© Luigi Ghirri, Modena, 1971, de la série Kodachrome, c-print, vintage, 17.4x12.6 cm. Courtesy Mai 36 Galerie, Zurich

" La rencontre quotidienne avec la réalité, les fictions, les ersatz, les aspects ambigus, poétiques ou aliénés semble nier toute voie de sortie du labyrinthe, dont les parois sont toujours plus illusoires, au point que nous pourrions nous confondre avec elles. Le sens que je veux donner à mon travail est de vérifier s'il est encore possible de désirer et d'affronter la voie de la connaissance pour pouvoir enfin distinguer l'identité précise de l'homme, des choses, de la vie, par rapport à l'image de l'homme, des choses, de la vie. "
Luigi Ghirri, *Kodachrome*, 1978.

Source : http://www.baudoin-lebon.com/fr/expositions/presentation/79/kodachrome

© Mike Disfamer, Heber Springs, AK, vers 1940. Courtesy Edwynn Houk Gallery, Zurich

Disfarmer. The Vintage Prints
Edwynn Houk Gallery, Zurich, 08.09. – 12.11.2016
www.houkgallery.com

" [… Le] photographe américain Mike (Meyer) Disfarmer [1884-1959] reste partiellement une énigme. Ce fils de fermiers autodidacte, excentrique et solitaire a photographié quarante années durant les habitants de Heber Springs, petite commune rurale de l'Arkansas qu'il n'a jamais quittée. A l'instar d'un Ghisoland ou d'un Chambi, Disfarmer incarne cette lignée particulière de modestes artisans photographes qui ont su, dans la quotidienneté de leurs travaux et de leur commerce, créer un style, un genre qui leur est spécifique, et dont l'importance s'est révélée au fil du temps. Son art du portrait se fonde sur une technique simple : un drap, noir ou blanc, un cadrage et une focale qui ne varient pas, l'attente scrupuleuse de la bonne lumière, aucun effet de mise en scène. Dans cette économie de moyens, Disfarmer est parvenu à dresser le panorama saisissant et comme intemporel de l'Amérique profonde en s'élevant au rang des meilleurs portraitistes du XX^{e} siècle. "

Source : http://www.actes-sud.fr/catalogue/beaux-livres/mike-disfarmer

© Edward Quinn, Rita Hayworth et ses filles Rebecca et Yasmina en Fiat 508 C/1100 de 1937, Château de l'Horizon, Golf Juan, 1951

Edward Quinn. Stars & Cars

ArteF Galerie, Zurich, 26.08. – 19.11.2016
www.artef.com

L'exposition choisit de se focaliser sur la fascinante relation des stars à leur automobile…
" Aucun photographe n'a été un témoin aussi exhaustif, aussi lucide et aussi subtilement ironique de la vie sociale et culturelle des Golden Fifties sur la Côte d'Azur que l'irlandais Edward Quinn (1920-1997). Explorateur aussi discret qu'obstiné, Edward Quinn a parcouru pendant plus de dix ans la jungle mondaine de la Riviera française et a déniché des trésors incomparables dans cet épicentre chatoyant de la « grande vie », du « Big Business », de l'art, de la musique et de la littérature. Quinn a laissé un héritage de plus de cent mille négatifs, des dizaines de milliers de planches contact, des milliers de tirages de tous les formats, ainsi que des documents, des lettres et des photos. […]" Heinz Bütler

" Ce qui était vraiment bien, c'est que les gens me faisaient tellement confiance qu'ils ne demandaient même pas à voir les photos. Ils savaient que je ne publierai pas de photos disgracieuses. Et les mauvaises photos sont faciles à faire. Tout se joue au moment où on appuie sur le déclencheur. C'est cela qui est unique dans la photographie. À chaque fraction de seconde, on a une image différente. La personne à bougé, la lumière a légèrement changé. On n'est jamais apaisé, car la photo parfaite n'existe pas. Il faut se contenter de tirer le meilleur parti possible de chaque situation. J'ai été influencé par toute une série de grands photographes, en premier lieu par Cartier-Bresson. Tous les éléments sont réunis dans ses photos. L'arrière-plan est juste, le choix du moment est parfait. Il parvenait à ce résultat en attendant des heures, tout en étant totalement absent. Il cherchait toujours à rester invisible. C'est cette posture photographique que j'ai toujours essayé d'avoir, même quand mes sujets étaient des stars et que j'essayais de les montrer sous leur meilleur jour. "

Source : http://edwardquinn.com/Text/Texts/Riviera_Cocktail_f.html

Exposition Robert Frank. Livres et Films, 1947-2016. Courtesy Kunsthalle Ziegelhütte, Appenzell

Robert Frank. Livres et Films, 1947-2016

Kunsthalle Ziegelhütte, Appenzell, 15.05. – 30.10.2016
www.h-gebertka.ch

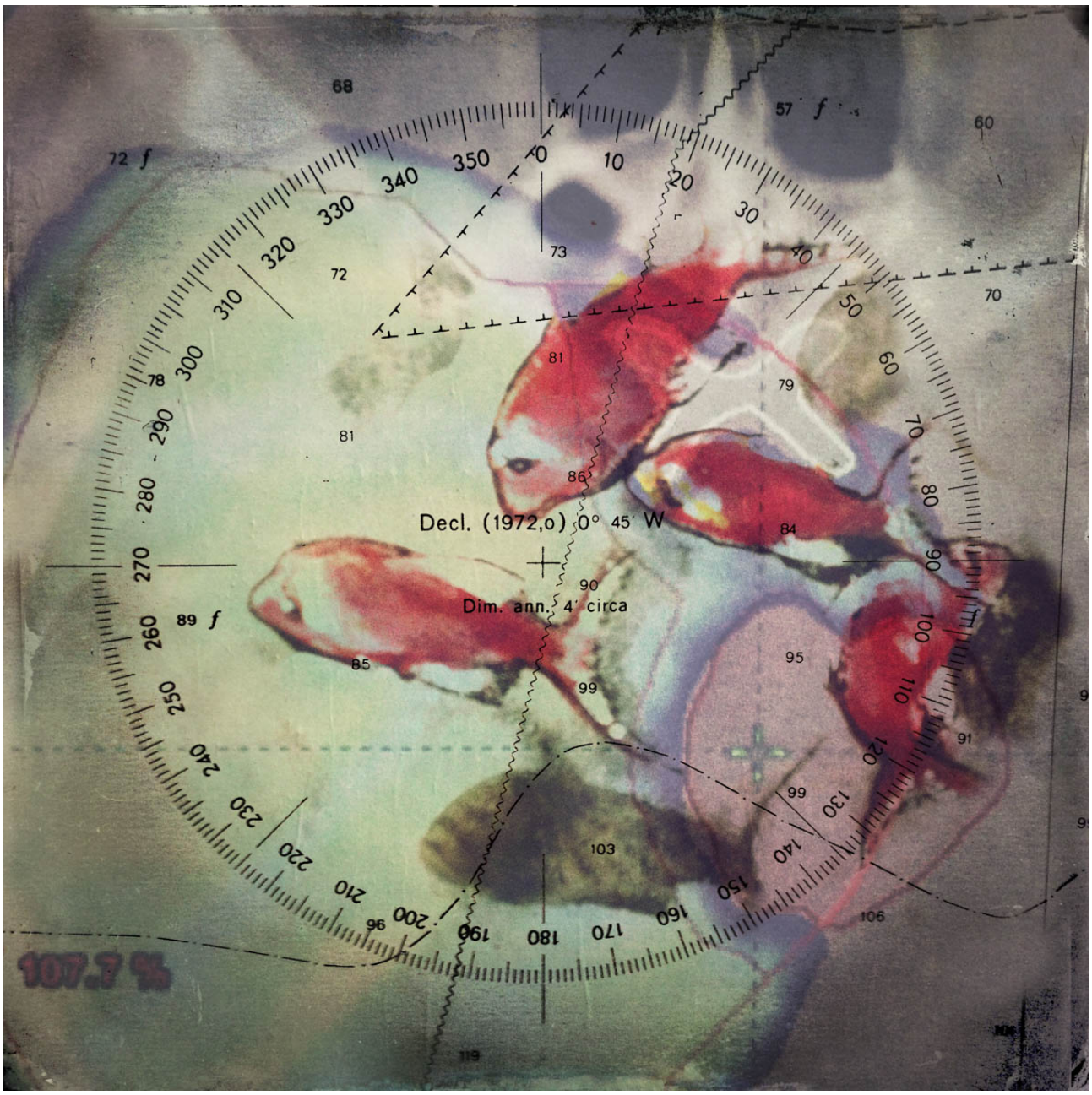
Il ne s'agit pas à proprement parler d'une rétrospective, mais d'une exposition expérimentale qui propose aux visiteurs une expérience dynamique autour de l'œuvre de Robert Frank (1924, Zurich ; vit à Mabou, CA). Celui-ci est internationalement célèbre depuis la publication de son livre *Les Américains* (1958) et la réalisation de plusieurs films d'auteur. Établi à New York pendant les années 1950 et 1960, il fait partie de la *Beat Generation* et fut proche, entre autres, de Jack Kerouac qui signa un texte pour l'édition en anglais des *Américains*. Robert Frank est considéré comme l'un des plus grands photographes du 20ème siècle et son esthétique novatrice a eu une énorme influence sur plusieurs créateurs dans le domaine des arts visuels.

Les 27 films de l'artiste sont présentés pour la première fois en Suisse, ainsi que les nombreux livres qu'il a publiés, notamment avec l'imprimeur et éditeur Gerhard Steidl basé à Göttingen. Ensemble, Frank et Steidl ont conçu une exposition qui reflète leur méthode de travail consistant à imaginer des séquences d'images pour les ouvrages. Le dispositif d'accrochage donne aussi une idée de la créativité de Frank et de son approche subjective du réel : regarder, photographier, tenter de capter l'humanité dans toute sa complexité. Ses œuvres lui permettent de communiquer sur la vie et la mort. L'exposition commence avec les photographies de 1947 et se termine par des Polaroids et des films 35 mm de 2016. Elle reflète la réaction de l'artiste à l'idée de présenter son travail ainsi : "Cheap, quick, and dirty, that's how I like it!"
Nassim Daghighian

Une publication, une édition spéciale du journal *Süddeutsche Zeitung* sous la direction d'Alex Rühle, curateur, est éditée par Steidl pour l'occasion.

Source : dossier de presse

Exposition Robert Frank. Livres et Films, 1947-2016. Courtesy Kunsthalle Ziegelhütte, Appenzell



© Alessandra Calò. de la série Fotoscopia. Courtesy Consarc, Chiasso

TESSIN

Alessandra Calò. Fotoscopia

Galleria Consarc, Chiasso, 16.10. – 26.11.2016 ; vernissage 16.10., 11h
www.consarc.ch

Dans son travail expérimental combinant des images de différents types, Alessandra Calò (1977, IT) explore de manière très subjective l'univers de l'hôpital et du corps vulnérable. Pour *Fotoscopia*, elle a effectué ses recherches iconographiques dans les archives de l'hôpital Santa Maria Nuova di Reggio Emilia (région dont l'artiste est originaire) à l'occasion de leur cinquantième anniversaire.

© Giuseppe Penone, Scrive, legge, ricorda, 1969 (documentation d'une action : cale de fer avec inscription plantée dans un arbre). Courtesy Photographica FineArt

Camere in Prestito

Photographica FineArt, Lugano, 15.09. – 30.11.2016
www.photographicafineart.com

Avec : Vincenzo Agnetti, Giorgio Ciam, Cioni Carpi, Bruno Di Bello, Paolo Gioli, Ketty La Rocca, Maurizio Nannucci, Giulio Paolini, Claudio Parmiggiani, Luca Maria Patella, Giuseppe Penone, Aldo Tagliaferro, Franco Vaccari, Franco Vimercati, Michele Zaza, Gilberto Zorio.

L'exposition réunit les travaux de quinze artistes italiens importants des années 1960 et 1970 qui ont exploré les possibilités des médias technologiques tels que la photographie, le film, puis la vidéo. Que la photographie serve à documenter une œuvre éphémère, qu'elle soit incluse dans un photocollage ou utilisée dans une démarche conceptuelle, la multiplicité des pratiques révèle l'intensité des expérimentations artistiques de l'époque faisant appel au médium.
Curatrice : Angela Madesani

Source : dossier de presse

© Maya Rochat, 2016

Verzasca FOTO Festival

Sonogno, Tessin, 01.09. – 01.11.2016
www.verzascafoto.com

Avec : Maya Rochat, Tiago Coehlio, Bego Anton, Ester Vonplon, Shannon Guerrico, Diana Markosian, Alberto Flammer, Reto Albertalli, Jennifer Niederhauser Schlup, Selvaprakash Lakshmanan, David Favrod, Nicolas Polli, Prasiit Sthapit.

L'exposition internationale sur le thème *Nature et visions*, dans le village de Sonogno, présente onze artistes émergents. Les résultats d'une résidence artistique, organisée en août dans la vallée de Verzasca, et offerte cette année à Maya Rochat et Tiago Coehlio sont également présentés au public.

© Jennifer Niederhauser Schlup, 2016